



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

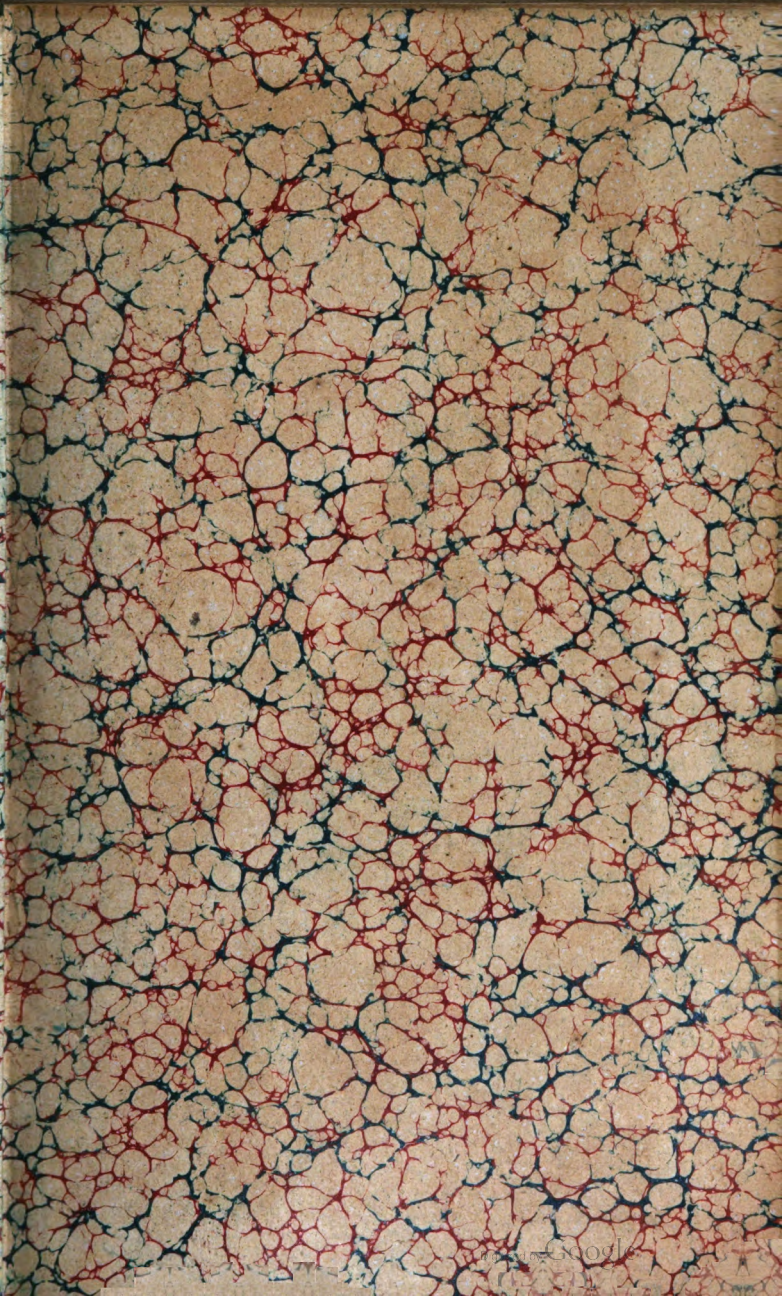
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









A 401 / 313



**MÉDITATIONS**  
**DE S. ANSELME.**





PROPRIÉTÉ DE

*B. Poussielgue Busaud*

---

PARIS, IMPRIMERIE DE POUSSIELGUE,  
rue du Croissant, 12.

**MÉDITATIONS**  
**DE S. ANSELME,**

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE,

TRADUITES INTÉGRALEMENT POUR LA PREMIÈRE FOIS,

**PAR H. DENAIN,**

BIBLIOTHÉCAIRE DE L'ARSENAL.

~~~~~  
**TOME SECOND.**  
~~~~~



**PARIS,**  
**POUSSIELGUE-RUSAND, LIBRAIRE,**  
rue du Petit Bourbon-Saint-Sulpice, 3.  
**LYON, J. B. PÉLAGAUD ET COMP.**

1848



# MÉDITATIONS

## DE S. ANSELME.

---

### LIVRE SECOND.

MÉDITATIONS EN FORME D'ÉLÉVATIONS OU DE PRIÈRES.

---

#### MÉDITATION PREMIÈRE.

A LA SAINTE TRINITÉ.

Pour lui demander les grâces générales dont nous  
avons besoin.

Trinité adorable, seul Dieu tout puissant, Père, Fils, Esprit saint, qui ne voulez pas la mort mais la pénitence des pécheurs, venez en aide à ma misère, et ne repoussez pas de votre tendresse une fragile et indigne créature. Ne considérez ni mes crimes, ni mes souillures, ni la honte de mes pensées qui m'éloignent si douloureusement de votre volonté; mais plutôt épanchez sur moi l'abondante clémence de vos miséricordes. Ne permettez pas que mes ennemis se réjouissent de ma mort dans l'enfer où nul ne

confessera votre nom, mais ayez pitié d'un infortuné que le poids de ses crimes accable, et qui est livré à la contagion de toutes les iniquités. Accordez-moi votre grâce, je vous en supplie, et délivrez-moi de tous les maux passés, présents et à venir; de la mort subite et éternelle, de toute peste et de tout désastre; de tout scandale et de tout péril; de tout désir mauvais, de toute œuvre perverse et de tout péché. Effacez tous mes crimes, toutes mes prévarications, toutes mes négligences. Soyez-moi propice dans mes angoisses et mes tribulations; dans mes nécessités et mes épreuves; dans tous mes périls, dans toutes mes infirmités.

Sainte et indivisible Trinité, bonté indéfectible, écoutez favorablement mes supplications, afin qu'après m'avoir fait participer à vos sacrements, sans qu'il y eût aucun mérite en moi, mais par un effet de votre bonté toute gratuite, vous daigniez m'accorder aussi la grâce de persévérer jusqu'à la mort dans la foi, l'espérance et la charité; me protéger et me défendre contre toute espèce de mal; m'octroyer tout ce qui peut m'être profitable; me délivrer du supplice éternel; m'introduire dans les joies inaltérables, et enfin, étouffer dès ce moment même, ô le plus clément des pères, la mortelle et diabolique tentation qui me fait toujours craindre qu'elle ne prévale sur moi à cause de mes péchés. Dieu, triple en personnes, un en substance, accueillez aujourd'hui

les prières de votre humble serviteur. Donnez-moi, Seigneur, une activité qui vous cherche, une sagesse qui vous découvre, une âme qui vous connaisse, des yeux qui vous voient, une vie qui vous plaise, une persévérance qui ne se démente pas, une fin parfaite, une récompense éternelle.

Exaucez ma prière comme vous avez exaucé celle de Jonas dans le ventre de la baleine ; délivrez-moi, vous qui avez délivré Suzanne d'une accusation injuste. Exaucez-moi comme vous avez exaucé Pierre sur les flots, Paul au milieu des chaînes. Secourez-moi, je vous en conjure, Seigneur, et préservez-moi constamment de tout mal ; arrachez-moi à l'avidité des démons ; dérobez-moi à la mort de l'éternité ; remplissez-moi de l'abondance de votre grâce ; fortifiez mon cœur par votre vertu ; purifiez mon âme, sanctifiez ma vie, réformez mes mœurs ; éclairez mon cœur par une sagesse céleste, modérez les feux de ma chair, éteignez en moi la colère, étouffez sur mes lèvres tout vain discours, et mettez dans ma bouche des paroles de vérité et de compassion, de bénignité et de concorde. Dirigez-moi jusqu'à la fin dans une pureté de mœurs qui s'étende à toute chose, et, pour que je ne sois pas condamné dans votre fureur, affermissez-moi, ô très clément, dans la voie du bien. Je vous découvre, Seigneur, les replis les plus secrets de mon âme, je vous confesse tous mes péchés, je mets à nu devant vous les hontes de mon cœur, je vous dévoile toutes mes

turpitudes et toutes mes souillures. J'ai péché avec plus d'orgueil que Sodome ; je vous ai offensé plus grièvement que Gomorrhe. Je vous dois, non pas seulement dix mille talents pour mes crimes, mais compte de ma vie tout entière ; car j'ai violé votre loi, moi, le plus négligent de vos serviteurs, et ma vie a été une longue révolte contre vos commandements. Voilà pourquoi je parais aujourd'hui en votre présence, confessant mes iniquités, vous demandant avec l'anxiété du cœur et la contrition des gémissements, de m'exaucer dans le temps qui est favorable et de venir à mon aide aux jours du salut. Réglez toutes mes actions d'après votre bon plaisir, afin que je croisse spirituellement de jour en jour, et que je marche de vertus en vertus. Je répands devant vous, Seigneur, mes prières suppliantes et les larmes de mon cœur. Pardonnez au pénitent qui avoue ses péchés, afin que je les pleure, avec votre assistance, pendant les jours de cette vie mortelle, et qu'à l'heure du jugement j'évite la sentence de la condamnation. Lumière éternelle, ouvrez mes yeux, protégez-les contre les ténèbres de la cécité humaine, et gardez en moi la profession ainsi que l'extérieur de la religion. Défendez mon cœur contre les embarras du monde ou contre les convoitises du siècle ; de même que je porte les vêtements de l'innocence, accordez-moi l'accroissement des vertus, afin que je mérite de dépouiller le vieil homme avec ses actes et de revêtir le nou-

veau avec sa justice et sa sainteté; afin qu'environné partout du secours de votre protection je persévère constamment dans votre amour, que je reçoive votre céleste bénédiction, et que je goûte, avec votre faveur, les grâces de la vie présente et de la vie éternelle! Ainsi soit-il.

Dieu de bonté et de propitiation, j'invoque de nouveau votre immense miséricorde; remettez-moi toutes les offenses où m'entraîna la pente glissante de l'irréflexion, afin que mon âme soit remplie de la douceur de votre bénignité; et, ainsi couvert du pardon de votre pleine indulgence, effacez, détruisez par votre ineffable tendresse toutes les forfaitures où je suis tombé de propos délibéré. Que votre clémence, Seigneur, ne soit pas éloignée de moi; lavez dans les eaux de votre infinie miséricorde toutes les souillures que j'ai contractées en violant votre sainte volonté, soit par les ruses du démon, soit par ma propre faiblesse ou malice. Guérissez mes blessures; pardonnez-moi tous mes péchés, afin que n'étant plus séparé de vous par aucune iniquité je puisse m'attacher constamment à vous et participer un jour à cette gloire sans fin que l'œil n'a jamais vue, que l'oreille n'a jamais entendue, qui n'est jamais montée dans le cœur de l'homme, et que vous avez préparée à ceux qui vous aiment.

Ainsi soit-il!

O bienheureuse lumière, Trinité et unité souveraine, augmentez en nous la foi, augmentez l'es-



pérance, augmentez la charité, délivrez-nous, sauvez-nous, justifiez-nous. O bienheureuse Trinité, brisez les liens de nos crimes, pardonnez-nous nos péchés, bannissez nos misères, écartez nos angoisses, regardez en pitié nos tribulations, éloignez nos adversités, exaucez-nous avec clémence, en nous accordant la réalisation de nos prières, afin que, dépouillés de tous les maux que nous souffrons, nous mettions toujours notre bonheur et notre joie dans vos jugements. Descendez, je vous en conjure, ô pieux Seigneur, établissez-vous au milieu de nous, pour que nous sachions vous trouver dans nos cœurs. Recevez avec bonté la confession de notre bouche, et accordez-nous de porter des fruits encore dépourvus de saveur, jusqu'à ce que sous la rosée de vos pluies fécondes nous méritions de vous plaire par l'abondance et la douceur de ces mêmes fruits, afin que nous nous embrasions aux clartés de votre amour, et que le feu de la charité véritable nous éclaire. Vous avez environné autrefois Moïse, votre serviteur, d'une splendeur merveilleuse; daignez briller de même à nos cœurs et à nos sens, afin que, purifiés de la lèpre du péché, nous méritions de parvenir auprès de vous, qui êtes la lumière éternelle. Donnez-nous les récompenses de la joie, donnez-nous les dons de la grâce; rompez les liens de la dissension, resserrez les nœuds de la paix; éclairez le cœur des hommes, effacez les souillures des âmes, brisez les chaînes de la

prévarication, renversez la masse des crimes.

Nous avons péché contre vous, Seigneur, mais supportez-nous avec patience et délivrez-nous des maux qui s'amoncellent tous les jours sur nous ; nos iniquités, Seigneur, se sont multipliées sur nos têtes ; nos péchés ont monté jusqu'aux cieux. Pardonnez-nous, Seigneur, et inclinez sur nous vos miséricordes. O mon Dieu, nous sommes abaissés aujourd'hui à cause de nos péchés ; mais recevez-nous avec un cœur contrit et un esprit humilié, et traitez-nous suivant votre mansuétude ; car l'espérance de ceux qui se confient en vous ne sera point trompée. Il n'est pas d'autre Dieu que vous, Seigneur, et votre sollicitude s'étend à tous les êtres, parceque vous êtes leur maître à tous. Pardonnez à votre peuple, vous qui distribuez vos largesses à qui les réclame, afin que la malice se transforme en bonté. Exaucez, Seigneur, la supplication de vos serviteurs, et ayez pitié de votre nation, afin que toutes les contrées sachent que vous êtes le Dieu des siècles. Ayez pitié de la cité que vous avez sanctifiée, ô Seigneur qui êtes notre Dieu ! Ayez pitié, Seigneur, de votre peuple sur qui a été invoqué votre nom, afin que tous ceux qui habitent la terre apprennent que vous êtes le Dieu protecteur de vos peuples. Remettez, Seigneur, les péchés de votre peuple, suivant la multitude de vos miséricordes. Vous avez été propice à nos pères ; soyez-nous également propice, afin que votre

gloire se consomme sur tous les points de la terre.

Exaucez, Seigneur, notre supplication ; soyez propice à votre peuple, et changez en allégresse notre tribulation, afin que nous vous bénissions, Seigneur, pendant que nous vivons. Nous vous le demandons, ô mon Dieu, par votre infinie miséricorde ; éloignez votre fureur et votre colère de cette cité, et de votre maison sainte, parceque nous avons péché. Inclinez vers nous votre oreille, Seigneur, et écoutez-nous ; regardez du haut des cieux, et voyez l'affliction de votre peuple. Exaucez-nous, Seigneur, soyez-nous propice. Seigneur, levez-vous, ne tardez pas ; car votre nom a été invoqué sur nous. Nos péchés sont nombreux, Seigneur, nous avons prévarié contre vous ; Seigneur, qui avez été l'appui d'Israel, délivrez-nous aux jours de notre angoisse. Nous avons péché, ô mon Dieu, et vous vous êtes irrité contre nous, et nul ne peut se dérober à votre main ; mais nous supplions votre miséricorde de descendre sur nous. Vous qui avez pardonné à Ninive, ayez pitié de nous. Souvenez-vous de vos bontés, Seigneur, et ceux que vous supportez jusqu'à ce jour, excitez-les à la pénitence. Soyez propice, Seigneur, à tous les chrétiens, vivants et morts. Venez en aide aux plus vertueux, afin qu'ils persévèrent dans le bien. Ayez pitié des bons et des médiocres, afin qu'ils deviennent meilleurs. Secourez les pécheurs et les méchants, afin qu'ils se corrigent bientôt. Soyez aussi propice, Seigneur, aux hérés-

tiques et aux schismatiques, aux juifs et aux païens, afin que, revenus de leurs vices ils vous reconnaissent pour le Dieu vivant et véritable, qui a fait le ciel, la mer et tout ce qu'ils renferment. Ayez pitié de tous ceux qui sont décédés dans la foi, et donnez-leur la vie bienheureuse à cause de votre tendresse.

Souvenez-vous de nous, Seigneur, dans ce corps qui nous pèse; que votre bénignité convertisse ceux qu'a longtemps soutenus votre tendresse. Ayez pitié de nous, Seigneur universel, abaissez vos regards sur nous, et faites briller à nos yeux la lumière de vos miséricordes. Nous sommes malgré notre misère l'œuvre de vos mains; vous nous avez donnés à votre Fils pour lui servir d'héritage. Ne fermez pas votre oreille à nos prières; soulagez, ô très clément, l'affliction de votre peuple, en vous rappelant cet oracle : « Re-  
« venez à moi, et moi je reviendrai à vous. » Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous. Par là nous deviendrons les héritiers de votre royaume, nous verrons votre gloire, nous adorerons votre bonté, et à l'aspect de votre beauté inestimable nous nous écrierons d'une seule voix : Gloire au Père qui nous a créés ! Gloire au Fils qui nous a rachetés ! Gloire au Saint-Esprit qui nous a renouvelés, dans tous les siècles des siècles ! Ainsi-soit-il.

---

## MÉDITATION DEUXIÈME.

A DIEU LE PÈRE, PAR LES MÉRITES DE SON FILS  
INCARNÉ.

Quel est notre véritable intercesseur.

Je vous invoque, mon Dieu, je vous invoque, parceque vous êtes toujours auprès de ceux qui vous invoquent, mais qui vous invoquent en vérité. Car vous êtes la vérité même. Enseignez-moi, je vous en conjure par votre clémence, ô vérité sainte, enseignez-moi à vous invoquer en vérité. Que faut-il faire pour y parvenir ? je l'ignore ; mais je vous supplie humblement de me l'apprendre, ô vérité bienheureuse. Sans vous la sagesse n'est que folie, tandis que vous connaître est la science parfaite. Soyez donc mon maître, ô sagesse adorable, et enseignez-moi votre loi. Je le crois fermement, celui-là est heureux qui s'est fait votre disciple et à qui vous avez communiqué la connaissance de votre loi. Je désire vous invoquer, mais vous invoquer en vérité. Qu'est-ce que vous invoquer en vérité, vous qui êtes la vérité même, sinon implorer le Père dans

le Fils ? Ainsi donc, ô Père saint, votre Verbe est la vérité ; le principe de toutes vos paroles est la vérité ; car le principe de toutes vos paroles n'est autre chose que le Verbe qui était au commencement. C'est dans ce principe que je vous adore, ô vous principe de tout ce qui existe. C'est dans le Verbe de vérité que je vous supplie, ô vérité parfaite, de me diriger vous-même dans la bonne voie et de m'instruire dans la vérité. Eh ! quel moyen plus doux pour fléchir un père que de l'implorer au nom de son fils unique ; que d'intéresser sa pitié par le souvenir de ce fils bien-aimé ; que d'apaiser un monarque par la mémoire de sa chère et royale postérité !

C'est par ce moyen que les coupables sont arrachés à leurs cachots ; par ce moyen que les captifs sont rendus à la liberté ; par ce moyen que les esclaves fugitifs se dérobent au châtement que leur prépare un maître en courroux ; par ce moyen que les criminels, condamnés au dernier supplice, obtiennent non seulement la vie, mais parviennent même quelquefois à un haut degré de faveur. Qu'ont-ils fait pour cela ? Ils en ont appelé de l'indignation du prince au plus doux de tous les sentiments : tant a de pouvoir sur le cœur d'un père l'amour qu'il a pour son fils. Ainsi donc, ô Père tout puissant, c'est au nom de l'ineffable tendresse que vous avez pour votre Fils tout puissant que je m'adresse à vous. Arrachez mon âme de son cachot, afin qu'elle puisse confesser

votre nom ; délivrez-moi des liens du péché ; c'est par votre Fils unique, qui est éternel comme vous, que je vous le demande. Que l'intercession de ce divin Fils, assis à votre droite, désarme votre courroux, et me rende de nouveau la vie, moi qui par mes propres œuvres ne saurais attendre de vous qu'une sentence de mort. Quel autre intercesseur, en effet, choisirai-je auprès de vous sinon la victime expiatoire qui s'est immolée pour nos péchés, et, qui siégeant auprès de vous dans votre gloire inaccessible, implore pour nous votre clémence ?

C'est là mon avocat auprès de vous , ô mon Dieu et mon père ; c'est là le souverain pontife qui n'a pas besoin de répandre un sang étranger pour se purifier de ses fautes : il brille à tous les regards, arrosé de son propre sang. Voilà, ô mon Dieu, la victime sainte, la victime parfaite qui vous est agréable, qui vous est offerte et que vous acceptez en odeur de suavité. Voilà l'agneau sans tache qui a gardé le silence sous la main de ceux qui le tondaient, et qui, meurtri par les soufflets, inondé de crachats, couvert d'opprobres, n'a pas même ouvert la bouche. Voilà celui qui, sans avoir jamais commis une seule faute, a voulu porter nos péchés et a guéri toutes nos blessures par son agonie. Regardez, ô le plus tendre des pères le plus compatissant des fils ; c'est pour moi qu'il a enduré de si barbares traitements. Regardez, ô le plus clément des rois, quel est celui qui souffre,

et souvenez-vous dans votre miséricorde pour qui il s'est soumis à tant de souffrances. N'est-ce pas là, Seigneur, ce Fils innocent que vous avez livré pour racheter la vie d'un esclave? N'est-ce pas là l'auteur de la vie qui, brebis obéissante, s'est laissé conduire à la mort, et qui, docile aux ordres de son père jusqu'à son dernier soupir, n'hésita point à subir le plus cruel de tous les supplices? Rappelez-le à votre mémoire, ô dispensateur du salut universel. Il n'y a là rien moins que celui que vous avez voulu associer à mes infirmités, après l'avoir engendré dans votre puissance.

Oui, c'est votre Divinité elle-même qui, s'étant voilée sous les livrées de ma nature, monta sur le gibet de la croix pour y endurer la plus cruelle des tortures dans l'humanité qu'elle avait attirée à elle. Reportez donc, ô mon Dieu, les yeux de votre majesté sainte sur cette œuvre ineffable de votre clémence; regardez votre doux Fils dont tous les muscles sont laborieusement tendus; regardez ces mains innocentes ruisselant d'un sang pieux, et, désarmant votre colère à cet aspect, pardonnez-moi les crimes que mes mains ont commis. Considérez ce côté sans défense qu'a ouvert une lance cruelle, et renouvez mon cœur dans la source sacrée qui en est sortie, comme la foi me l'enseigne. Voyez ces pieds immaculés qui, loin de s'arrêter dans la voie des pécheurs, ont toujours marché dans votre loi adorable; voyez-les



percés de clous inhumains, et affermissez mes pas dans vos divins sentiers. Faites que j'aie toujours en horreur le chemin de l'iniquité; tenez-m'en toujours écarté, ô Dieu bon, et que votre miséricorde me conduise constamment dans celui de la vérité. O Roi des siècles, je vous le demande par mon Rédempteur ici présent; accordez-moi de marcher d'un pas rapide dans la voie de vos commandements, afin que je puisse être uni d'esprit à celui qui n'a point rougi de se revêtir de ma chair.

Et quoi! ô le plus tendre des pères, ne voyez-vous pas la tête de votre bien aimé fils, qui, à la fleur de son âge, inclinée sur ses blanches épaules, penche et s'affaisse sous le poids de sa mort précieuse? Regardez, ô très doux Créateur, l'humanité de votre postérité chérie, et prenez pitié de la faiblesse de votre débile créature. Sa poitrine adorable, dépouillée de vêtements, est exposée à tous les regards; de son côté jaillit la pourpre d'une rosée sanglante; ses entrailles tendues sont desséchées par l'ardeur de sa soif; ses yeux, tout à l'heure si brillants, sont éteints; une paleur livide recouvre ses joues royales; ses bras puissants se raidissent par l'agonie; ses jambes, plus glacées que le marbre, pendent disloquées; les flots de son sang arrosent ses pieds cruellement déchirés. O Père glorieux, regardez! tous les membres de votre Fils bien aimé sont en lambeaux; rappelez-vous avec miséricorde quelle est ma subs-

tance. Examinez ce qu'endure un homme Dieu, et, satisfait de cette grande expiation, relevez la misère de l'homme, votre créature. Voyez les souffrances du Rédempteur, et remettez son délit au captif qu'il a racheté. Le voilà, mon Dieu, celui que vous avez frappé pour les péchés de votre peuple, quoiqu'il fût le bien-aimé dans lequel vous aviez placé vos complaisances. Le voilà l'innocent en qui il n'a été trouvé aucun artifice, et qui cependant a été assimilé aux pécheurs.

Qu'avez-vous fait, ô doux enfant, pour être jugé avec tant de rigueur? Qu'avez-vous fait, ô miséricordieux jeune homme, pour être traité d'une manière si cruelle? Quel est votre crime? Quelle offense avez-vous commise? Quelle est la cause de votre mort? Quel est le sujet de votre condamnation? Hélas! c'est moi qui suis l'aiguillon de vos douleurs, le forfait de votre immolation. C'est moi qui suis la meurtrissure de vos souffrances, le labour de votre supplice. C'est moi qui vous ai attiré le châtement de votre mort, l'infamie de votre torture. O merveilleuse économie de la vengeance! incompréhensible disposition du mystère! Le pécheur a fait le mal; c'est le juste qui en porte la peine. Le coupable a transgressé la loi; c'est l'innocent qui est frappé. L'impie a commis l'outrage; c'est sur l'homme de bien que retombe la condamnation. La punition que le méchant a méritée, le bon la souffre; la dette que l'esclave a contractée, le maître l'acquitte; les crimes de

l'homme, un Dieu les expie. Jusqu'à quel degré d'humilité êtes-vous descendu, ô fils du Très-Haut ! dans quelle mesure brûla votre charité pour vos créatures ! jusqu'ou alla votre tendresse ! quel prodige de miséricorde ! quel miracle d'amour ! quel effort de compassion ! J'avais péché, ô mon Dieu, et vous réclamez le châtement de mon iniquité ; je me suis abandonné au mal, et vous vous chargez des satisfactions divines ; j'ai commis le crime, et vous vous soumettez à la torture ; l'orgueil m'a exalté, et vous vous abaissez pour moi ; la vanité m'a gonflé, et vous vous faites petit ; j'ai été rebelle, et par votre obéissance à votre Père vous expiez le crime de ma rébellion ; je me suis précipité dans les excès de l'intempérance, et vous, vous souffrez la faim ; la concupiscence a allumé dans mon cœur des flammes criminelles, et un amour parfait vous conduit à la croix ; j'ai porté sur l'arbre qui m'était interdit une main téméraire, et vous vous étendez pour moi sur le chevalet ; la douceur de l'aliment me charme, vous, vous êtes en travail sur le gibet de l'esclave ; je goûte les délices de mon larcin, et vous les clous vous déchirent ; je savoure la volupté du fruit défendu, et vous, vous trempez vos lèvres dans l'amertume du fiel. Enfin Eve applaudit en riant à mon crime ; Marie mêle ses douleurs aux vôtres, en versant sur vous des larmes de tendresse.

Voilà, ô roi glorieux, voilà quelle a été mon impiété, et votre bonté n'en brille que davantage !

Voilà jusqu'où j'ai porté l'injustice, et votre justice n'en éclate que mieux. Que vous rendrai-je, ô mon Dieu, ô mon roi, pour tous les biens que vous m'avez prodigués ? car on ne peut rien trouver dans le cœur de l'homme qui réponde convenablement à des dons si considérables. La sagacité humaine peut-elle imaginer quoi que ce soit qui entre en parallèle avec la divine miséricorde ? Non, il n'appartient point à une créature infirme de découvrir un moyen de reconnaître dignement les bienfaits du Créateur. Mais ce moyen, ô fils de Dieu ! la merveilleuse économie de votre incarnation me le fournit, et ma propre fragilité peut y contribuer en quelque chose, si, daignant visiter mon âme, vous l'excitez à la compassion, et l'aidez à crucifier sa chair ainsi que ses convoitises. Si vous lui accordez cette grâce, ô mon Sauveur, qu'elle commence dès ce moment à souffrir avec vous, puisque vous n'avez pas dédaigné de mourir pour elle, alors, par cette victoire remportée sous vos auspices sur l'homme intérieur, elle armera ses mains contre les ennemis du dehors, afin qu'après avoir triomphé de la persécution au dedans, elle ne craigne plus d'affronter pour votre amour le glaive matériel. Ainsi l'infirmité de ma condition, secourue par votre divine bonté, peut répondre autant qu'il est en elle à la grandeur du Créateur. Et ce remède céleste, ô Jésus débonnaire, est un don de votre amour.

Je vous en supplie par vos anciennes miséri-

cordes, répandez dans mes entrailles le baume salutaire de votre grâce, afin que, rejetant le venin de l'antique serpent, je sois rétabli dans toute la vigueur de ma santé première; qu'après avoir une fois goûté à vos célestes douceurs, je foule aux pieds avec énergie toutes les prospérités mensongères de ce monde; que je ne craigne pas de supporter pour vous l'adversité, quelle qu'elle soit, et que l'âme toute remplie des grandeurs éternelles, je n'éprouve que du dégoût pour les pompes éphémères d'ici bas; que rien, je vous en conjure, ne me soit doux sans vous; que sans vous rien ne me plaise; que rien ne me semble précieux; que rien ne me paraisse aimable; que tout, loin de vous, soit vil et méprisable à mes regards; que ce qui vous est contraire me soit odieux; que ce qui vous est agréable soit l'objet constant de mes désirs; que la joie sans vous me soit importune, et que je trouve du plaisir à m'attrister pour vous; que votre nom soit mon unique délassement, et votre souvenir ma seule consolation; que mes larmes, tandis que je chercherai vos commandements, soient mon pain et le jour et la nuit; que votre divine loi soit mon bien le plus cher; quelle me soit mille fois plus précieuse que l'or et l'argent; que vous obéir soit mes délices; que vous résister me soit abominable. Je vous en supplie par toute l'étendue de votre clémence, ô vous qui faites mon espoir, ne vous rebutez pas de toutes mes

iniquités. Ouvrez mes oreilles à vos divins préceptes, et ne permettez pas, je vous le demande par votre nom sacré, que mon cœur se laisse entraîner aux paroles de la malice, pour s'excuser dans le péché. Je vous le demande encore, au nom de votre adorable humilité, que l'orgueil ne souille jamais ma demeure et que la main du pécheur ne m'ébranle pas dans ma marche.

O Dieu tout puissant ! ô père de Jésus mon Seigneur, déployez maintenant toute la richesse de vos miséricordes. Voilà que je vous ai offert dévotement tout ce que j'ai pu trouver de plus précieux ; tout ce que j'avais de plus cher, mes mains suppliantes l'ont porté sur votre autel. J'ai tout donné à votre céleste majesté, sans rien garder pour moi ; il ne me reste rien à ajouter à mon offrande : je vous ai adressé celui qui est toute mon espérance ; je vous ai député mon avocat, votre fils bien aimé ; j'ai placé pour médiateur entre vous et moi votre glorieuse postérité ; je vous ai présenté l'intercesseur par qui seul j'attends ma grâce ; je vous ai présenté le Verbe qui a été envoyé pour mes péchés, et vous ai rappelé la mort que ce rejeton adorable a endurée pour moi. Je crois, oui, mon Dieu, je crois que c'est votre divinité elle-même qui s'est unie à notre nature, dans la réalité de laquelle elle n'a pas dédaigné de se laisser charger de liens, de se livrer aux soufflets, aux outrages, aux moqueries des bourreaux, et de porter elle-même les clous et la croix de son

supplice. Elle s'est humiliée jusqu'aux vagissements de l'enfance ; elle a été enveloppée de pauvres langes ; elle a ruisselé de sueur sous le poids d'un rude travail ; elle a macéré sa chair par les veilles et les jeûnes ; elle l'a fatiguée par des voyages, et enfin elle a permis qu'elle fût accablée de coups, déchirée par les tortures et confondue parmi les morts. Maintenant, rayonnante de la gloire de la résurrection, elle a pris place au milieu des joies célestes, assise à la droite de la majesté du Père. C'est là l'espoir de mon salut ; c'est là ma victime de propitiation.

O Père miséricordieux, tournez vos yeux avec bonté sur ce Fils que vous avez engendré, et sur l'esclave qu'il a racheté. Voyez quel est l'ouvrier, et ne dédaignez pas l'ouvrage ; recevez dans vos bras, et avec un visage favorable, le bon pasteur ; accueillez avec miséricorde la brebis qu'il rapporte sur ses propres épaules. Il est bien ce fidèle pasteur qui a cherché avec tant de peines et de travaux la brebis vagabonde et perdue au milieu des rochers et des précipices, qui, l'ayant trouvée défaillante et près de rendre le dernier soupir, après avoir été si longtemps égarée et fugitive, s'est réjoui de sa rencontre, l'a chargée sur ses épaules, l'a arrachée, par un effort de sa sublime charité, de l'abîme de sa confusion, et, la serrant dans ses bras compatissants, l'a rapportée vers les quatre-vingt-dix-neuf autres. Voilà, ô mon Seigneur et mon Roi, voilà, ô Dieu tout puissant, le

bon pasteur qui vous apporte la brebis que vous lui aviez confiée. Vous l'aviez chargé du salut de l'homme, et il vous le rend lavé de toute souillure. Voilà votre fils bien aimé qui reconcilie avec vous la malheureuse créature qui s'était écartée de sa voie. Voilà ce pasteur charitable qui rassemble le troupeau que les violences d'un voleur avaient dispersé. Il rend à votre présence l'esclave que sa conscience avait contraint de fuir vos regards, afin que celui qui, par ses propres mérites n'est digne que du châtiment, obtienne sa grâce par les mérites de l'auteur du monde, et qu'un si puissant protecteur affermissse en lui l'espoir de rentrer dans sa patrie, lui qui, pour tant crimes, n'avait que des tourments à attendre. Hélas ! j'ai pu, ô père très saint, trouver en moi le moyen de vous offenser, étant incapable de vous apaiser par moi-même. Mais votre cher fils est venu à mon secours, ô mon Dieu ; il s'est revêtu de mon humanité pour remédier à ma faiblesse, afin que de la matière même de l'offense il sortit un sacrifice de louanges, immolé en votre honneur, et que Jésus-Christ, assis pour l'éternité à votre droite, pût vous fléchir en faveur de ma misère, en vous rappelant continuellement qu'il s'est uni à ma nature. C'est là mon espoir, ô mon Dieu. Voilà sur quoi repose toute ma confiance.

Si, comme cela n'est que trop juste, vous m'avez en horreur à cause de mes iniquités, jetez du moins sur moi un coup d'œil de miséricorde pour



l'amour de ce fils chéri. Que l'aspect de ce fils vous inspire des sentiments de pitié pour le serviteur. Voyez le sacrement de sa chair et pardonnez à la chair ses offenses ; rappelez-vous ce qu'a souffert ce fils si bon, et oubliez le mal qu'a fait l'esclave. Je vous en supplie, ô mon Dieu, toutes les fois que les blessures de ce fils s'offriront à vos regards, cachez-y mes crimes ; toutes les fois que la pourpre de son sang précieux jaillira de son côté, lavez dans cette rosée divine les souillures de ma corruption. La chair a irrité votre courroux. Eh bien ! que la chair vous incline à la miséricorde ; la chair nous a conduits au crime, que la chair nous conduise au pardon. Sans doute mon impiété mériterait un rigoureux châtement, mais la tendresse de mon Rédempteur crie à bon droit beaucoup plus haut que mes offenses. Sans doute mes iniquités sont grandes, mais les vertus de mon Rédempteur sont plus grandes encore. Autant Dieu est au dessus de l'homme, autant ma malice est au dessous de sa bonté, soit en nombre, soit en étendue. Je le demande, quel crime pourrait commettre l'homme que n'ait racheté d'avance le fils de Dieu fait homme ? A quel excès l'orgueil humain pourrait-il s'élever que le prodigieux abaissement d'un Dieu n'abattit à ses pieds ? Enfin quel serait l'empire de la mort que le supplice d'un Dieu mourant sur la croix ne suffit point à anéantir ? O mon Dieu, si vous pesez dans la même balance et les fautes de l'homme

pécheur, et les mérites de l'auteur de notre rédemption, certes, l'orient n'est pas plus éloigné du couchant ; l'abîme le plus profond des enfers n'est pas plus séparé du point le plus élevé des cieux que la bonté du Rédempteur n'est au dessus de la malice du pécheur.

Créateur bienfaisant de la lumière, pardonnez-moi mes fautes en considération des travaux immenses de votre fils. En faveur de sa piété remettez-moi mon impiété; en faveur de sa modestie, ma perversité; en faveur de sa mansuétude, mon arrogance. Je vous offre son humilité pour mon orgueil, sa patience pour mon impatience, sa bonté pour ma dureté, son obéissance pour ma rébellion, sa résignation pour mon inquiétude, sa douceur pour mon amertume, son amour de la paix pour mon emportement, sa charité pour ma cruelle obstination dans le mal. Vous qui réglez, etc.

---

## MÉDITATION TROISIÈME.

### A DIEU.

Contre les trois ennemis qui nous attaquent le plus souvent et avec le plus de péril pour nous ; c'est à dire la vaine gloire, l'envie et l'orgueil.

« Seigneur, mon Dieu, j'ai espéré en vous ;  
« sauvez-moi de tous ceux qui me persécutent et  
« délivrez-moi. » J'ai espéré en vous, Seigneur,

mon attente ne sera point trompée dans l'éternité; délivrez-moi dans votre justice et sauvez-moi, Seigneur mon Dieu, mon créateur et mon guide, j'ai espéré en vous, je ne cesserai jamais de le dire et de le redire; j'espère encore en vous, et tant qu'il me restera un souffle d'existence, je ne désespérerai pas un seul moment de votre miséricorde. Il est vrai qu'à l'aspect de toutes mes actions, abandonné à moi-même, je désespère; mais, si je reporte mes regards vers la mansuétude de mon créateur et la patience de mon maître, qui, témoin de mes désordres, attend que je me corrige, espérant qu'à force de m'attendre et de me supporter, je travaillerai par quelque endroit à me réformer, oh! alors je respire et j'implore la miséricorde du clément auteur de mes jours. Hélas! mes ennemis m'assiègent de toutes parts; de toutes parts ils se font jour dans le sanctuaire le plus intime de mon cœur qu'ils envahissent. Si le compatissant Seigneur à qui je dois la vie ne venait à mon aide en les effrayant et en repoussant leurs assauts, il y a longtemps qu'ils auraient entraîné mon âme captive et garrottée de leurs liens funestes. Délivrez-moi donc, Seigneur; de tous ceux qui me persécutent; délivrez-moi, sinon à cause de moi, du moins à cause de vous. A cause de moi, ô mon très indulgent Seigneur et Dieu, vous n'avez aucun motif pour me sauver, je le confesse. N'ai-je pas mis la plupart du temps ma joie à commettre le mal et à y persévérer? Mais

délivrez-moi à cause de vous. C'est sur vous que la honte retombe quand on voit vos ennemis se jouer indécemment de votre créature, et après l'avoir bafouée ou plongée dans les vices les plus hideux, l'accabler d'indignes traitements, elle qui était sortie de vos mains si glorieuse et si pure, elle que vous aviez dotée du privilège de la raison, elle que vous aviez formée à votre image :  
tre ressemblance.

O Dieu très clément, abaissez vos regards sur mon âme infortunée. A demi dévorée par sa perversité naturelle et ne s'arrachant qu'avec peine à la dent des ennemis qui se la disputent, voilà qu'elle invoque votre secours et sollicite la présence de votre grâce. Hâtez-vous, secourez-la; sinon elle va succomber à leurs attaques, sans pouvoir même exhaler jusqu'à vous son dernier soupir. Vous le voyez, ô très compatissant Créateur, nombreux sont les ennemis qui sévissent contre moi et qui par leurs illusions ou leurs blessures m'arrachent des cris amers; mais il en est un entre tous qui me poursuit avec plus d'acharnement, m'ébranle sans pitié et travaille à me supplanter jusqu'à ce qu'il ait consommé ma ruine. Les autres se reposent-ils, comme fatigués de leur efforts, lui, tout à coup, se lève avec plus d'audace encore et me décoche un trait plus vigoureux. C'est la vaine gloire. Il ne lui suffit pas de souiller sa victime en la poussant au mal, elle l'immole par le bien même qu'elle semble opérer, si elle ne se pré-

munit contre ses atteintes. Ce fléau naquit de la superbe, sa mère, qui, après avoir vaincu le premier homme, l'étendit à ses pieds, blessé à mort, et le dépouilla de la félicité qu'il possédait. Pour triompher plus sûrement du malheureux qu'elle veut perdre, elle appelle à son secours l'envie par qui la mort est entrée dans le monde. Aussitôt l'envie s'attache à lui, le brûle de ses feux dévorants, et, en le consumant à l'intérieur, assombrit son visage et donne à son attitude quelque chose de languissant et d'abattu. Que fait alors la vaine gloire ? Elle ranime les défaillances de l'infortuné, elle l'exalte à propos même de ses apparentes bonnes œuvres. Ce n'est pas tout. Pour mieux asservir à une captivité douloureuse et sans espoir de retour celui que la vaine gloire a surpris, celle-ci recourt à sa mère, et, docile à ses homicides conseils, commence par enlever au pécheur la force d'aimer Dieu et le prochain. Dès ce moment l'homme, infecté par ce poison, aspire-t-il à s'élever au dessus des autres ? Rencontre-t-il quelqu'un qui lui soit supérieur et dont les vertus ne permettent pas même le doute, tant elles sont droites et pures ? Il le diffame lui et tout ce qu'il fait. S'il ne peut y parvenir, parce que ses œuvres sont incontestablement louables, il s'efforce au moins de les environner de nuages, afin qu'on ne les croie pas entièrement désintéressées. Et voilà comment cette âme, une fois possédée par cet esclavage, n'opère pas même le bien qu'elle semble opérer ;

car elle n'aime pas le prochain qu'il lui est ordonné d'aimer comme elle-même; elle n'aime pas Dieu davantage : sa conduite en est la preuve. En effet, quiconque n'aime pas le prochain et ne l'aide pas autant qu'il est en lui à marcher de plus en plus dans la voie du bien, Dieu ne l'aime pas, Dieu ne regarde pas ses œuvres d'un œil favorable, quoiqu'elles paraissent bonnes aux yeux de la chair. Mais qu'y a-t-il de plus malheureux que l'homme qui se glorifie du bien qu'il opère? Il croit s'élever; il ne fait que se précipiter de ces hauteurs dans l'abîme, l'orgueil résidant toujours et naturellement dans les profondeurs de l'enfer, tandis que l'humilité habite les cieux et y établit sa demeure. Celui que la vaine gloire a ainsi renversé du faite des honneurs, la superbe, sa mère, le reçoit dans les bras de la perdition éternelle. Il n'en est pas de même de celui qui sur la terre n'a de lui-même que des sentiments vils et abjects. Dieu qui abaisse ses regards sur les cœurs humbles et qui connaît de loin les choses les plus cachées, élève au plus haut des cieux sa bassesse et son néant.

Je l'avoue, ô Dieu très clément, ces trois ennemis, ou plutôt ces trois furies qu'à vomies l'enfer, m'ont terrassé plus d'une fois et ont imprimé à mon âme des blessures qui vont presque à la mort et qui m'exposeraient à la damnation si votre miséricordieuse bonté ne venait promptement à mon secours. Hélas! malheur! malheur! toujours

et partout malheur ! O déplorable captivité de l'homme ! Vit-il dans le mal ? sa perte est manifeste. Au contraire fait-il le bien, il est vrai, mais se glorifie-t-il imprudemment de ses vertus ? sa mort et sa damnation ne sont pas moins certaines. O Dieu, notre refuge et notre force contre ceux qui nous persécutent et ne cessent de nous tendre des embûches, en voyant que vous nous pardonnez nos offenses, aidez-nous, ô père des miséricordes, car nous avons toujours besoin de vos miséricordes, et nous réclamons votre assistance avec plus de tiédeur qu'il n'est utile à notre misère. Si vous nous dédaignez à cause des iniquités sans nombre qui nous enveloppent, du moins tournez sur nous vos regards compatissants, au souvenir que nous sommes l'œuvre de vos mains. Vous êtes notre créateur, rien n'est plus certain. Faites que nous reconnaissons aussi partout et toujours que vous êtes notre appui et notre inexpugnable protection contre les ennemis qui nous assaillent, afin qu'ainsi aidés et soutenus par votre bras dans la vie présente, nous puissions, après notre course à travers le temps, vous aller rejoindre, vous qui êtes notre Créateur et notre maître, purifiés et absous de tout nos péchés. Ainsi soit-il.

---

---

## MÉDITATION QUATRIÈME.

**LE PÉCHEUR INQUIET DE SES FAUTES LES EXPOSE DEVANT DIEU AVEC SIMPLICITÉ ET EN BANNISSANT TOUTE HONTE.**

Très haut et très indulgent ami des hommes, Dieu qui avez créé et qui gouvernez toutes les créatures, je confesse à votre infinie bonté toutes mes offenses quelles qu'elles soient, et de quelque manière que je les aie commises, depuis le moment où j'ai été capable de vous outrager jusqu'à celui où votre miséricorde me permet encore de vivre. Je ne puis me les rappeler toutes, car elles sont nombreuses et difficiles à énumérer. Mais vous, Dieu clément et miséricordieux, vous à qui tous les événements sont connus avant qu'ils s'accomplissent, vous qui lisez dans le fond des consciences et sondez avec votre justice les reins et les cœurs, vous connaissez toutes mes prévarications passées ou présentes ; qu'elles aient été de simples pensées renfermées au fond de moi-même, ou qu'elles se soient produites au dehors par des actes sensibles. Aussi, comme vous voyez à la lumière de votre vérité qu'en tout cela j'ai agi contre votre volonté, je confesse devant votre majesté adorable et en présence de tous les saints, que je



suis couvert de crimes, et que si votre indulgente bonté ne venait à mon aide, je serais condamné à la mort éternelle après la mort de cette chair périssable et torturé sans fin dans des supplices sans terme.

Je le sais, ô Dieu très clément, oui je le sais, vous m'avez créé; peu content de m'appeler à la vie, vous m'avez miséricordieusement aimé et vous m'avez formé pour que je vous aimasse à mon tour, comme cela est juste, puisque vous êtes l'auteur de ma naissance, et pour que je vous obéisse en toutes choses. Tout cela, vous l'avez fait uniquement pour mon bien et non pour accroître par moi vos vertus ou vos richesses. Nul bien ne vous manque. Vous êtes par essence le bien créé, et si l'homme est bon, il ne l'est que par vous. Vous n'avez donc pu augmenter par ma naissance ni vos vertus ni vos richesses, et cela non par une fausse impuissance, mais par la puissance véritable. En effet, quiconque a le pouvoir de faire le mal et s'y abandonne, n'en a le pouvoir et ne s'y abandonne que pour son détriment, attendu que cette faculté, au lieu de l'élever aux cieux pour sa félicité, l'attire vers l'abîme pour son infortune. Je me suis laissé séduire par cette puissance ou plutôt par cette impuissance. Vessie gonflée par le vent, emporté hors des limites de la raison, semblable à l'animal stupide et percé misérablement des traits de l'orgueil qui me terrassa plus d'une fois, je vous ai méprisé, vous l'auteur

de ma vie et mon clément Seigneur, je vous ai méprisé dans les préceptes que vous m'aviez donnés pour mon bien, si je les avais observés fidèlement. Depuis ce moment, ballotté çà et là par tous les souffles de l'orgueil et privé de toute piété solide, je cours en insensé dans les voies de la perdition et de la mort, poursuivant tous les fantômes de la vaine gloire.

Oui je confesse, ô Dieu très clément, je confesse devant votre toute puissance que j'ai trop cédé aux mouvements de l'orgueil, de la vanité et de l'arrogance. Si j'avais été investi de quelque autorité dans le siècle, personne, j'imagine, n'eût pu supporter mes hauteurs. Mais en dehors de cet orgueil qui me torture si cruellement devant les hommes, tout abominable et tout périlleux qu'il est, il est un autre orgueil qui, lorsque j'examine avec soin et sans me flatter, les replis les plus secrets de ma conscience, déchire avec fureur et dissipe mon âme infortunée. M'arrive-t-il, ce qui est rare cependant, de faire quelque œuvre stérile et morte, mais qui dans l'estime des hommes a un certain air de ressemblance avec le bien, aussitôt ma vanité s'en exalte. Si personne ne m'en parle, ou n'a soin de m'en louer, je le méprise comme un insensé et un ignorant ; ou bien si je fuis les vains et inutiles applaudissements des hommes, comme indifférent à tout ce bruit, je m'admire moi-même dans ce sanctuaire intime de mon âme où pénètre seul l'œil de Dieu,

et chose étrange ! en me dérochant à l'éloge, je n'en convoite que plus ardemment l'éloge et la vaine gloire. O mon Dieu et mon créateur, c'est ainsi que vous me voyez agir, ainsi que vous me voyez vivre, ainsi que vous me voyez perdre le fruit de la vie ; vous le voyez, et vous l'avez en horreur ; et en échange d'une pareille vie, vous ne promettez que châtimens et tortures. Venez donc à mon secours. ô mon Créateur, venez à mon secours, ô vous qui êtes mon appui dans la prospérité, aidez mon âme, et par votre ineffable miséricorde, détruisez, confondez mon orgueil. Voilà, ô mon Dieu et mon Seigneur, voilà que je le confesse à votre immense bonté ; je suis entièrement infecté du venin de cette malice ; il me corrompt, il me dévore, et si votre clémence ne se hâte d'y porter remède, il va me réduire au néant. Mais je reconnais ma faute en présence de votre majesté ; oui je suis coupable, je vous en demande pardon, ainsi que de tous mes autres péchés, ô miséricordieux Créateur, qui ne voulez pas la mort du pécheur et qui ne vous réjouissez pas de la perdition des mourants. J'ai encore beaucoup d'autres vices qui, découlant de cette source empoisonnée, m'assiègent, me troublent par leurs importunités, et trop souvent triomphent de ma résistance. Je vous en demande également pardon et rémission, Seigneur ! Ces vices sont la colère, l'impatience, l'odieuse discorde, haïe de Dieu et de tous les saints, la vengeance, le res-

sentiment, le dégoût de l'âme, l'intempérance, le murmure, l'avarice, la cupidité, et beaucoup d'autres passions semblables qui se disputent mon âme sous mes yeux, la torturent et la mettent en lambeaux.

Mais je n'ai point encore nommé un mal qui les surpasse tous, le mal par excellence, le mal qui exerce dans mon cœur des ravages d'autant plus déplorables et plus cruels que, né avec moi, et incorporé à mes premières années, à mon adolescence, à ma jeunesse, il ne me quitte pas même sous les glaces de la vieillesse, malgré les défaillances de ces membres. Quel est donc ce fléau ! C'est l'appétit de la volupté, la délectation de la chair, la tempête de la luxure qui énerve mon âme de mille manières différentes, l'épuise et la consume, après l'avoir dépouillée de toute vertu. Je confesse, ô Dieu aimable et indulgent, je confesse devant votre toute-puissance, qu'au souvenir de ces actes impies j'ai senti plus d'une fois s'allumer dans tout mon corps des flammes criminelles. Ce ne sont pas seulement les réminiscences de mes joies impures qui me nuisent ; il s'y joint encore les dissolutions d'autrui, qui, racontées autrefois à mes oreilles, réveillent aujourd'hui dans mon âme des images obscènes et la souillent du poison de l'iniquité.

O mon Dieu, ô mon très compatissant et très miséricordieux Seigneur, j'ai dévoilé devant vous, quoique non sans honte et sans confusion, toutes

les iniquités que j'ai commises. Je vous ai montré mes blessures et mes prévarications; je vous ai montré mon âme souillée par des actes criminels, infectée par les délectations de ces mêmes actes, salie par les réminiscences de ces délectations perverses. Mon Dieu, ma miséricorde, tournez vos regards vers mon repentir, tournez vos regards sur votre tendresse; accueillez favorablement mes aveux, et traitez-moi suivant votre miséricorde. Si vous examinez nos iniquités, Seigneur, Seigneur, qui pourra y résister? Ou bien qui pourra échapper à votre justice sans le secours de votre miséricorde? Faites-moi grâce, ô mon Dieu; soyez propice à un pauvre pécheur. Pardonnez-moi mes péchés et mes offenses, afin que lavé, purifié de tous mes vices par votre miséricorde, et absous de toutes mes iniquités, je mérite, après la vie du temps, de parvenir au royaume des cieux, pour vous y louer, vous y bénir, vous y glorifier avec tous vos saints dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

### MÉDITATION CINQUIÈME.

A DIEU.

Pour obtenir la componction du cœur dans la prière.

Pardon, Seigneur, pardon, ô très clément! pardon et pitié; pardon pour mon ignorance et mes

nombreuses imperfections ! Ne me repoussez pas, en condamnant ma témérité, si j'ose vous aborder, moi votre esclave, et plutôt au ciel qu'il me fût permis de dire votre esclave fidèle, et non votre esclave inutile et pervers, d'autant plus pervers, que je vous loue, vous bénis et vous adore sans la contrition du cœur, sans une source de larmes, sans le respect et la crainte qui sont dus au Dieu terrible et formidable. Eh quoi ! les anges qui vous adorent et vous louent tremblent dans la merveilleuse allégresse dont ils sont remplis ! Pourquoi donc, lorsque je parais devant vous, que je chante vos louanges, que j'offre le saint sacrifice, la frayeur ne s'empare-t-elle pas de ma personne, moi qui ne suis qu'un pécheur ? Pourquoi ne voit-on pas mon visage pâlir, mes lèvres trembler, mon corps tout entier frissonner ? Pourquoi ne me voit-on pas pleurer continuellement devant vous ? Hélas ! je le veux, mais inutilement, parceque je ne puis tout ce que je désire, sujet d'admiration d'autant plus profond pour moi que l'œil de ma foi vous aperçoit environné d'une majesté redoutable.

Mais qui le peut sans le secours de votre grâce ? Notre salut tout entier est dans la grandeur de votre miséricorde. Malheureux que je suis ! Comment mon âme est-elle arrivée à cette démence, de n'être pas saisie d'une vive frayeur lorsqu'elle est debout devant Dieu, occupée à chanter ses louanges ? Malheureux que je suis ! Comment

mon cœur s'est-il assez endurci, pour que mes yeux ne versent pas sans cesse un torrent de larmes, pendant que l'esclave s'entretient avec son maître, l'homme avec le Dieu, la créature avec le Créateur, celui qui a été formé du limon de la terre avec celui qui de rien a fait toute chose ? Me voici devant vous, Seigneur, sans déguiser aux oreilles de mon père une seule de mes plus secrètes pensées. Vous êtes riche en miséricordes, et magnifique dans vos récompenses. Prenez sur vos biens pour me donner de quoi vous servir ; car il nous est impossible de vous servir et de vous plaire autrement que par vos dons.

Percez ma chair, je vous en conjure, des traits de votre frayeur ; que mon cœur se réjouisse pour craindre votre nom. Ah ! que n'est-il permis à mon âme pécheresse de vous redouter à la manière du saint homme Job, qui a dit : « J'ai tous jours tremblé devant les flots de la colère de « Dieu qui se soulevaient contre moi ! » Dispensateur de tous les biens, mon Dieu, accordez-moi pendant que je chante vos louanges une source abondante de larmes, joignez-y la pureté du cœur, et l'allégresse de l'esprit, afin que vous aimant d'un amour parfait, et en chantant dignement vos louanges, je goûte et savoure avec le sens intérieur de l'âme combien vous êtes aimable et doux, ô Seigneur, suivant qu'il est écrit : « Goûtez « et voyez combien le Seigneur est doux : heureux « l'homme qui espère en lui. Heureux le peuple

« qui connaît la joie ! Heureux l'homme qui a mis  
« en vous son appui, et qui a placé dans son cœur  
« des degrés par lesquels il s'élève à vous, dans  
« cette vallée de larmes, dans ce lieu de son pé-  
« lerinage ! Heureux ceux qui ont le cœur pur,  
« parcequ'ils verront Dieu ! Heureux ceux qui  
« habitent dans votre maison, Seigneur, ils vous  
« loueront dans tous les siècles des siècles ! »

---

## MÉDITATION SIXIÈME.

A DIEU.

Le pécheur ne doit jamais désespérer, quelles que soient ses fautes, parceque le Seigneur, qui est tendre et miséricordieux, ne veut la mort d'aucun pécheur.

« Ayez pitié de moi, Seigneur, suivant la grandeur de votre miséricorde, et selon la multitude de vos bontés, effacez mon iniquité. » Nous croyons que c'est l'Esprit saint qui dicta cette prière, l'Esprit saint, par l'inspiration de qui le pécheur, touché de componction et encore fidèle, demande au Dieu dont il reconnaît la toute-puissance et la miséricorde d'avoir pitié de lui, et d'effacer ses iniquités, selon la multitude de ses bontés. Or cette aversion que le pécheur conçoit pour ses crimes, les efforts qu'il fait pour plaire à Dieu sont une opération de l'Esprit saint. Mais



l'homme n'y peut parvenir de lui-même s'il n'est éclairé par la lumière de ce même Esprit saint qui, en visitant son cœur par la grâce, le purifie sur-le-champ de toute la souillure des vices. Le Seigneur est doux et compatissant pour sa créature qu'il forma de ses mains à son image et à sa ressemblance; et celle qu'il a enrichie de ce glorieux privilège, il ne la laisse jamais périr que par l'excès de sa propre perversité. Oui, le Créateur de tout ce qui existe est tendre et compatissant, il est infiniment miséricordieux pour tous ceux qui l'invoquent en vérité, il accomplit la volonté de ceux qui le craignent, il exauce leur prière, et par sa grande miséricorde il les conduit, exempts de tout péril, à la gloire éternelle. Car il a pitié de tous, et il ne hait rien de ce qu'il a créé, oubliant les péchés des hommes à cause de leur repentir, et leur pardonnant, parcequ'il est le Seigneur indulgent. Toutefois il n'est un miséricordieux Seigneur que pour les pécheurs qui renoncent à leurs iniquités, qui purifient leur malice par une pénitence véritable, et les fruits d'une pénitence véritable, qui enfin s'immolent eux-mêmes par le sacrifice d'une confession sincère. Mais qu'est-ce que la pénitence véritable? Qu'est-ce que la confession sincère? Elles consistent à pleurer le mal que l'on a fait et à s'abstenir du mal que l'on déplore? De même que le père suivant la chair est sensible à l'affliction de ses enfants, je me trompe, mille fois plus que le père

suivant la chair, le tendre et miséricordieux Seigneur a pitié de ceux qui le craignent. Il connaît notre substance, il sait de quel limon il nous a pétris, il se souvient que nous ne sommes que cendre et poussière, mais une cendre et une poussière faite à son image. Puisque nous voyons, et proclamons dans la sincérité de notre âme que la miséricorde du Créateur envers sa créature est immense, ne désespérons donc pas de la rémission de nos péchés ; car, si nous nous repentons de tout notre cœur ; si nous pleurons nos iniquités avec de dignes larmes de pénitence, n'en doutons point, nous obtiendrons son indulgente pitié.

Mais j'entends l'insensé déjà plongé dans le gouffre de la damnation éternelle s'écrier, en considérant l'énormité de ses crimes, et en désespérant de la divine miséricorde : « Quelle voie me reste-t-il désormais pour recouvrer mon salut ? ou « quelle consolation puis-je attendre qui me promette le pardon de mes offenses ? Depuis que « j'ai été capable de pécher, je n'ai pas cessé un « seul moment de commettre le mal. J'ai ajouté « les péchés aux péchés. Ceux que je n'ai pu accomplir par la perversité de mes actes, je les ai « consommés par la dépravation de mes désirs et « de ma volonté. Enveloppé de tant de maux et « d'iniquités, environné de tant de crimes et « d'offenses, que puis-je attendre, sinon la perdition éternelle et l'éternelle condamnation de « la perte éternelle ? Ai-je fait par la misé-

« ricorde divine, quelque confession ? En recevant  
« la pénitence que le prêtre m'imposait pour mes  
« péchés, ai-je promis de réformer ma conduite ?  
« Le moment qui suivait, ou du moins après un  
« délai bien court, je suis retombé dans les mêmes  
« fautes, peut-être dans des fautes plus graves  
« encore. Je suis retourné comme l'animal im-  
« monde à mon vomissement, me repaissant avec  
« infamie de ce qu'avaient expulsé de mon cœur  
« et de ma bouche les aveux de la confession. Je  
« jure de renoncer au péché, d'abandonner entiè-  
« rement la voie de l'iniquité, et de suivre celle  
« de la justice. Voilà ce que j'ai répété plusieurs  
« fois, mais rien n'a pu me retenir, ni la crainte  
« du parjure, ni la crainte de Dieu qui contemple  
« du haut des cieux tout ce qui se passe sur la  
« terre. »

Tendre ami des hommes, ô mon Dieu, du fond de votre sanctuaire, et du trône des cieux où vous résidez, vous voyez l'homme infortuné vous tourner le dos, vous insulter dans vos préceptes, et désespérer de la grandeur de vos miséricordes à cause de la grandeur de ses péchés. Cependant, tout misérable et tout pécheur qu'il est, vous abaissez sur lui vos regards, vous vous souvenez qu'il est l'œuvre de vos mains, et que tant qu'il vit de la vie présente, il est alimenté par vos bienfaits. Dieu bon, répandez votre crainte dans son âme, et enlevez de son cœur toute crainte nuisible. Regardez et illuminez son cœur environné de

ténèbres, afin qu'il voie et comprenne combien est grande, et combien est aimable l'abondance de votre douceur, que vous cachez à ceux qui désespèrent de votre miséricorde, mais que vous faites goûter à ceux qui mettent en vous leur espérance. Ne permettez pas, ô Dieu compatissant, que la tempête le submerge, que l'abîme l'engloutisse, et que le puits infernal, c'est à dire le gouffre des iniquités, et le désespoir qui ferme l'oreille à vos bontés, ouvre sa bouche pour le dévorer. Très clément Créateur des hommes, ô Dieu, nous croyons que vous êtes tout puissant, et que vous faites tout ce que vous voulez. Car c'est de vous que le prophète a dit : « Le Seigneur opère tout « ce qu'il veut au ciel, sur la terre, dans la mer « et au fond des abîmes. » Mais nous savons aussi que vous ne voulez pas la perte des pécheurs, mais qu'ils cessent de pécher et qu'ils vivent. Si donc vous êtes tout puissant, comme vous l'êtes véritablement, puisque vous pouvez accomplir tout ce que vous voulez, et que vous ne voulez pas la perte des pécheurs, mais qu'ils reviennent à la pratique du bien et qu'ils vivent, loin de désespérer de la multitude de vos bontés, nous devons attendre la miséricorde avec l'assurance que nos péchés nous peuvent être pardonnés. Il est vrai qu'ils sont grands et nombreux ; mais il n'est pas moins certain que votre miséricorde est plus grande encore.

Dieu tout puissant et miséricordieux, nous sa-

— 42 —

vons que vous êtes un esprit souverain, immuable, éternel, vivant de votre vie qui est vous-même, et de votre éternité. Pour nous, nous ne sommes que de faibles créatures, formées par votre bonté et votre miséricorde. Quand nous péchons, c'est à dire quand nous ne faisons pas ce que vous ordonnez, et que nous faisons ce que vous défendez, nous mourons par notre péché, quoique tout morts que nous soyons, nous existions encore d'une certaine vie que nous laisse votre miséricorde. Mais, recommençons-nous à vous obéir? Nous abstenons-nous du mal avec le secours de votre grâce? Nous unissons-nous à vous par la pratique du bien, c'est à dire à l'esprit vivant, à notre Créateur, alors nous sommes rendus à la vie, pour vivre avec vous, après la mort, dans la gloire éternelle, si nous persévérons désormais dans le bien, tans que nous serons ici-bas. Après le trépas et la sépulture d'Élisée, un mort touché par ses ossements ressuscita tout à coup, et put vivre encore, ranimé par les mérites du serviteur de Dieu. Si le contact d'un prophète, glacé par la tombe, fut assez puissant pour rappeler un mort à la vie, à plus forte raison ressuscitons-nous par les bonnes œuvres quand nous nous unissons à vous, qui êtes un esprit vivant et immortel. Ayez donc pitié de nous, ô notre Créateur, ayez pitié de nous, suivant la grandeur de votre miséricorde; effacez nos iniquités selon la multitude de vos bontés, et faites-nous passer dans la vie pré-

sente, de la mort à la vie, c'est à dire de la mort du péché à la vie de la justice; et à la fin du temps ressuscitez-nous pour la gloire éternelle après nous avoir justifiés par votre miséricorde. Daignez nous accorder cette grâce vous qui vivez et réglez pour l'éternité. Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION SEPTIÈME.

A DIEU.

Le pécheur avoue à Dieu ses péchés en lui demandant humblement sa grâce.

Dieu débonnaire, Dieu clément et miséricordieux, ayez pitié de nos offenses, ne renvoyez pas à la discussion du jugement suprême toutes les prévarications dans lesquelles nous sommes tombés, soit par notre volonté, soit à l'instigation de l'auteur de la mort; mais faites qu'investis de votre grâce, nous n'ayons à nous réjouir que de votre pardon. Seigneur, si nous comparons devant vous nos fautes avec les fléaux qui en sont le châtement, nos souffrances sont bien au dessous de notre indignité. Nous portons la peine du péché; nous en conservons l'opiniâtreté. Notre fragilité se brise sous la verge qui nous frappe; notre iniquité demeure la même. Notre âme malade est à

la torture ; notre inflexible orgueil ne courbe pas la tête. Notre vie soupire dans la douleur ; elle ne réforme point ses œuvres. Nous attendez-vous avec patience ? nous ne nous corrigeons point. Vous vengez-vous ? soudain nous disparaissions. Nous confessons nos fautes sous le fouet de votre discipline ; nous oublions nos larmes pendant la visite de votre grâce. Appesantissez-vous votre main ? nous prodiguons les promesses. Suspendez-vous le glaive ? nous n'accomplissons rien de ce que nous avons promis. Frappez-vous enfin ? nous implorons à grands cris votre pardon. Pardonnez-vous ? nous provoquons de nouveau votre colère. Dans la détresse, nous demandons du temps pour faire pénitence. Sous le regard de la miséricorde, nous abusons de la patience qui nous a épargnés. Le fléau qui nous a châtiés n'est pas encore passé que déjà notre âme ingrate a oublié ce qu'elle a souffert. Si vous êtes prompt à nous exaucer, la miséricorde exalte notre insolence ; si vous tardez, nous nous répandons en murmures. Soyez fidèle à votre parole, vous crions-nous ; et nous, nous n'hésitons pas à violer vos commandements. Vous avez donc, Seigneur, des accusés qui avouent leurs fautes ; pardonnez-leur parceque vous êtes compatissant. Nous le savons, si vous ne nous les remettez, nos châtimens ne seront que justice ; mais en vous la bonté est grande et la propitiation surabondante.

Nous crions vers vous, Seigneur, ayez pitié de

nous ; que notre voix fidèle et gémissante touche votre tendresse, et que votre miséricorde, en qui nous mettons tout notre espoir, oublie nos offenses en abaissant ses regards sur notre prière. Si être coupables est pour nous une grande infortune, que votre clémence croisse avec notre misère. Les maux et les douleurs que traîne à sa suite notre crime, nous les déposons à vos pieds, en invoquant humblement votre secours, et nous attendons de nos prières la miséricorde qu'ont repoussée nos transgressions. Donnez-nous donc, ô le plus tendre des pères, des larmes pour pleurer nos péchés, et faites que, libres de toutes les incursions du mal, nous servions fidèlement votre tendresse, le jour comme la nuit. Accordez-nous sur les trésors de votre divine indulgence ce que vous demandent des suppliants, qui, vous le savez bien, ne se confient pas dans leur propre justice. Relevez-nous, ô Seigneur notre Dieu, soulagez-nous dans votre miséricorde, afin que par la communion du salut et l'allégresse de la charité, nous ayons aussi à nous réjouir de voir la foi et la paix régner parmi toutes les nations, tout en désirant nous-mêmes être sauvés par votre grâce.

---



---

## MÉDITATION HUITIÈME.

A DIEU.

Sentiments de repentir.

Dieu dont la miséricorde est incalculable, dont la tendresse est infinie, Dieu créateur et réparateur du genre humain, qui purifiez les cœurs de ceux qui vous avouent leurs fautes ; qui absolvez de tout lien d'iniquité tous ceux qui s'accusent en présence de votre divine clémence, j'invoque votre appui de toute la force de mes gémissements. Accordez-moi suivant la multitude de vos bontés de faire devant vous une confession sincère de toutes les iniquités que ma conscience me reproche le plus. Accordez-moi également la grâce d'expier par une pénitence proportionnée à mes fautes toutes celles que j'ai commises par des pensées perverses, par un consentement criminel, par une intention coupable, par des convoitises et des délectations immondes, par des paroles oiseuses, par des actes remplis de malice, par la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat et le toucher. En effet, c'est pour le salut de mon âme que votre miséricorde m'avait départi chacun de mes membres, en les appropriant aux actes humains ; mais moi, infortuné pécheur ! je vous ai méprisé, vous l'ami de mon

salut éternel ; j'ai acquiescé aux volontés de l'ennemi qui me préparait des flammes sans fin, je suis tombé dans le péché, je me suis précipité dans la prévarication ; j'ai dépassé la mesure fixée par vous dans toutes ces parties de mon corps, et je me suis asservi à des travaux impies. Loin de moi, Seigneur, la pensée de blasphémer en moi, par ces accusations, l'œuvre de vos mains ! Non, je veux seulement vous demander ma guérison, ô Dieu très compatissant, car je me reconnais coupable au-delà de toute borne ; et mes offenses sont aussi innombrables que les astres du firmament ou que le sable des mers. Ajoutez à cela la colère, la tristesse, le dégoût, l'orgueil et la paresse. Je suis l'esclave, je le confesse, des vices les plus hideux, mais vous qui ne voulez pas la mort du pécheur, abaissez sur moi vos regards et ayez pitié de mon infortune.

---

## MÉDITATION NEUVIÈME.

A DIEU.

Le pécheur s'abandonne sans réserve à la volonté de Dieu.

Dieu tout puissant, Père miséricordieux, et Seigneur débonnaire, ayez pitié de moi, qui suis un pauvre pécheur. Pardonnez-moi mes offenses ;

accordez-moi la grâce de me prémunir contre les pièges, les tentations, les plaisirs coupables et de triompher de leurs assauts ; d'éviter scrupuleusement soit en pensée, soit en action ce que vous défendez ; d'accomplir et de garder vos préceptes ; de croire, d'espérer, d'aimer, de vouloir ce que vous voulez et ce que vous savez, dans la mesure où vous le savez, et le voulez. Donnez-moi la componction de l'humilité et de la piété ; un discernement éclairé et la mortification de la chair. Donnez-moi pour vous aimer, vous prier, vous louer, vous méditer ; pour agir et penser conformément à vos voies, donnez-moi une âme pure, tempérante, dévouée. Donnez-moi une connaissance véritable et efficace de vos commandements ; l'amour du bien, la facilité pour l'opérer et l'exécution de mes bons désirs. Joignez-y, Seigneur, la grâce de marcher constamment dans l'humilité vers des voies meilleures, sans jamais défaillir. Ne me livrez pas, Seigneur, à ma volonté, ni à l'ignorance ou à l'infirmité humaine, ni à mes propres mérites, ni à tout autre conseil qu'aux pieuses dispositions de votre sagesse. Mais réglez dans votre clémence ma personne, mes pensées, mes actes suivant votre bon plaisir, afin que votre volonté seule s'accomplisse par moi, en moi et sur moi. Délivrez-moi de tout mal, et conduisez-moi à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION DIXIÈME.

### CE QU'IL FAUT DEMANDER A DIEU.

O mon Dieu, faites que mon cœur vous désire, qu'en vous désirant il vous cherche, qu'en vous cherchant il vous trouve, qu'en vous trouvant il vous aime, qu'en vous aimant il rachète ses souillures, et qu'il ne retombe jamais dans les liens dont l'a délivré cet amour. Donnez, Seigneur mon Dieu, à ce même cœur le repentir, à mon esprit la contrition, à mes yeux une source de larmes, à mes mains les largesses de l'aumône. O mon Roi, éteignez en moi les désirs de la chair, et allumez-y tous les feux de votre amour. O mon Rédempteur, éloignez de moi l'esprit de superbe, et accordez-moi dans votre propitiation l'esprit d'humilité. O mon Sauveur, écarterez de moi les transports insensés de la colère, et couvrez-moi du bouclier de la patience. O mon Créateur, ôtez de mon esprit l'âpreté du ressentiment, et remplacez-le par une douceur toujours égale. Donnez-moi, ô le plus clément des pères, une foi solide, une espérance digne de l'étendue de vos miséricordes, et une charité qui ne se démente pas. O vous qui êtes mon guide, faites que je ne sois plus livré

désormais à la vanité de l'âme, à l'inconstance de l'esprit, à la dissipation du cœur, à la frivolité des conversations mondaines, à l'orgueil du regard, à l'intempérance de la table. Faites que je ne cherche jamais le deshonneur du prochain. Délivrez-moi du penchant à la médisance, de la curiosité de tout connaître, de la soif des richesses, de l'insatiable avidité des honneurs, et de l'appétit de la vaine gloire. Tenez-moi en garde contre le vice odieux de l'hypocrisie, le venin de l'adulation, le mépris des pauvres, l'oppression des faibles, l'ardeur d'accumuler, la rouille de l'envie, et la mort du blasphème. Retranchez en moi, ô mon Créateur, la témérité, l'obstination coupable, l'inquiétude de l'oisiveté, le sommeil de la paresse, l'insensibilité de l'esprit, l'aveuglement du cœur : ôtez l'opiniâtreté à mes sentiments et la rudesse à mes mœurs. Que je sois prompt à obéir, quand il s'agira de faire le bien ; que je ne me révolte jamais contre les bons conseils ; que je mette un frein à ma langue. Loin de moi la volonté de dépouiller les pauvres ; la violence contre ceux qui ne peuvent me résister, la calomnie envers les innocents ! Que je n'apporte aucune négligence à mes devoirs envers mes subordonnés ; que je ne sois point sévère avec mes amis, ni dur avec mon prochain.

Mon Dieu, vous qui êtes toute miséricorde pour moi, je vous le demande par votre Fils bien-aimé, accordez-moi le fruit des œuvres de misé-

ricorde et les goûts qu'inspire la piété véritable. Accordez-moi la grâce de compatir à ceux qui sont dans l'affliction, de soulager les malheureux, de venir en aide aux indigents, d'offrir un asile à ceux qui en manquent, de consoler ceux qui sont dans la tristesse, de tendre la main aux opprimés, de rendre la joie aux pauvres, de reconforter ceux qui pleurent, de remettre à mes débiteurs la dette qu'ils ont contractée envers moi, de pardonner à ceux qui m'ont offensé, d'aimer ceux qui me haïssent, de rendre toujours le bien pour le mal, de n'avoir de mépris pour personne, mais au contraire d'honorer tous les hommes, d'imiter les bons, de fuir la fréquentation des méchants, de pratiquer toutes les vertus, et d'éviter tous les vices. Envoyez-moi la patience dans l'adversité, la modération dans la bonne fortune. Que je sache toujours maîtriser ma langue et poser à mes lèvres une garde de circonspection. Enfin, mon Dieu, donnez-moi le mépris des choses de ce monde et la soif des biens célestes.

Mon Créateur, voici que j'ai beaucoup demandé, moi qui ai mérité si peu ! Je l'avoue, avec douleur, loin d'être digne des biens que je demande, j'ai mérité une foule de supplices, des supplices épouvantables. Mais ce qui ranime ma confiance, c'est de voir les publicains, les femmes pécheuses, les voleurs qui, arrachés à la dévorante avidité de l'ennemi par les humiliations et le repentir d'un moment, sont reçus dans le sein du

bon Pasteur. En effet, mon Dieu, Créateur de toutes choses, quoique vous soyez admirable dans toutes vos œuvres, c'est par les entrailles de votre miséricorde que vous vous montrez plus admirable encore. Aussi avez-vous dit de vous-même par la bouche d'un de vos prophètes : « Les miséricordes de Dieu surpassent tous ses autres ouvrages. » Ailleurs, parlant de votre peuple en des termes qui s'appliquent à chacun de nous en particulier, vous avez dit encore : « Ma miséricorde ne s'éloignera jamais de dessus sa tête. » Car vous ne méprisez personne, vous ne rebutez personne, vous ne haïssez personne, sinon le malheureux assez extravagant pour vous haïr. Non seulement donc vous ne frappez pas dans votre colère, ô mon Dieu, ô mon appui, ô l'espoir de mon salut ; mais vous allez jusqu'à combler de vos biens celui qui vous a irrité, pourvu qu'il vous les demande. Malheureux que je suis ! je vous ai offensé ; j'ai fait le mal en votre présence, j'ai provoqué votre colère, j'ai mérité votre haine, j'ai péché, et vous l'avez souffert ! j'ai failli et vous me supportez encore ! Si je me repens, vous me pardonnez ; si je reviens à vous, vous me recevez ; que dis-je ? vous m'attendez, si je diffère, vous me rappelez quand je m'égare, vous m'invitez quand je résiste, vous m'excitez quand je perds courage, vous me pressez dans vos bras quand je retourne à vous, vous me redressez quand je me trompe, vous me consolez quand je m'afflige, vous me relevez quand

je tombe, vous me guérissez après ma chute, vous me donnez quand je vous sollicite, vous vous offrez à moi quand je vous cherche, vous m'ouvrez quand je frappe à votre porte.

O mon Seigneur, ô le Dieu de mon salut, que vous opposer encore? je ne le sais plus. Que vous répondre? je l'ignore; je n'ai plus d'excuse. Il n'est pas de retraite qui puisse me dérober à vous. Vous m'avez fait connaître la bonne voie, vous m'avez appris à y marcher, vous m'avez menacé de l'enfer d'une part; de l'autre, vous m'avez promis la gloire du paradis. Maintenant, ô père des miséricordes et de toute consolation, pénétrez-moi tout entier de votre crainte, afin que j'évite par elle les châtimens dont vous m'avez menacé, et daignez me remplir de la joie de votre présence afin qu'en vous aimant je puisse participer aux biens que vous me promettez. Vous êtes ma force, ô mon Dieu, mon refuge, mon appui, ma délivrance; suggérez-moi vous-même ce que je dois penser de vous, apprenez-moi comment je dois vous invoquer, et par qu'elles œuvres je parviendrai à vous fléchir. Je connais, oui je connais un moyen de vous rendre propice, et un sacrifice que vous ne dédaignerez pas. Un esprit contrit, voilà l'offrande qui vous est agréable, et vous acceptez avec joie un cœur repentant et humilié. O mon Dieu, ô mon Rédempteur, enrichissez-moi de ce double don; donnez-moi ces deux protecteurs puissants contre l'ennemi; accordez-moi ce rafraichis-



sement contre les flammes dévorantes des passions ; que votre tendresse m'ouvre cet asile contre les ravages des mauvais désirs. Faites, ô Seigneur, qui êtes la vertu de mon salut, que je ne sois pas du nombre de ceux qui croient loin du danger, et qui se retirent à l'heure de la tentation. Couvrez ma tête de votre ombre au moment du combat. Soyez mon espoir aux jours de mon affliction, et mon salut quand la tribulation me visite.

O Seigneur, ma lumière et mon salut, je viens demander les grâces dont j'ai besoin ; ce que je craignais, je vous l'ai exposé, mais ma propre conscience me tourmente, les secrets de mon cœur me troublent, et la crainte combat dans mon âme les sentiments de l'amour. Une sainte ardeur m'appelle, la frayeur me repousse ; ma vie passée m'épouvante, votre tendresse me rassure ; votre bienveillance m'encourage, mon indignité m'arrête, ou pour mieux dire tout ce que j'éprouve, les fantômes de mes péchés qui se dressent constamment dans ma mémoire répriment l'élan et l'audace de mon esprit trop confiant. En effet, de quel front osera implorer sa grâce celui qui n'est digne que de haine ? quelle témérité que d'oser réclamer la gloire quand on mérite des châtimens ? Ce serait allumer la colère de son juge que de solliciter des récompenses, sans se mettre en peine d'expier son crime. Le malheureux qui, à l'heure du dernier supplice qu'il a mérité, tendrait la

main pour recevoir le prix auquel il n'a aucun droit, insulterait le prince qui l'a condamné. Le fils insensé qui, après avoir outragé l'auteur de ses jours, convoiterait, avant de se repentir de son crime, le royal héritage de son père, s'aliénerait davantage le cœur qu'il a déjà blessé. Voilà cependant ce que j'ai fait, ô mon Père. J'ai mérité la mort, et je demande la vie ; j'ai offensé mon Roi, et maintenant, dans mon arrogante présomption, j'implore son secours ; j'ai méprisé la sentence de mon juge, et c'est l'appui de mon juge que j'invoque ; j'ai fermé insolemment l'oreille à la voix de mon père, et je n'ai pas honte de réclamer aujourd'hui sa protection !

Malheur à moi ! Que ma démarche est tardive ! Hélas ! hélas ! avec quelle lenteur je me suis hâté ! Hélas ! je n'accours que chargé de plaies ; tant que j'ai été sain et sauf, j'ai méprisé les traits de l'ennemi, sans songer même à m'en garantir ; j'ai méprisé ses traits, et maintenant voilà que je tremble à l'approche de la mort. J'ai accumulé les blessures sur les blessures parce que je n'ai pas craint d'entasser péchés sur péchés. J'ai envenimé par un nouveau péché mes premières cicatrices, parce que j'ai ajouté de nouvelles souillures à mes crimes précédents, et ce que le baume divin de la grâce avait raffermi, ma passion l'a rouvert d'une main frénétique. La peau renaissante, qui commençait à s'étendre sur mes plaies et à recouvrir le mal, s'est rompue de nouveau

sous le poison qui s'est fait jour, parceque ma malice réitérée a rendu inutiles les miséricordes que j'avais reçues. Car je ne n'ignore pas, ô mon Dieu, ce qui a été écrit dans les saints livres : « Quel que soit le jour où le juste aura péché, aussitôt ses bonnes œuvres seront mises en oubli. » Et s'il en est ainsi du juste, s'il perd les fruits de sa justice à l'instant où il tombe, que sera-ce du pécheur qui retombe toujours dans les mêmes fautes? Combien de fois, à l'exemple de l'animal immonde, suis-je retourné à mon premier vomissement? Combien de fois, pareil au vil pourceau, me suis-je plongé et replongé dans la même fange? Jamais je ne pourrais dire, parcequ'il m'est impossible de me le rappeler à la mémoire, à combien de mes frères j'ai appris le mal qu'ils ignoraient encore, combien j'en ai engagé malgré eux dans les sentiers du vice, combien j'en ai contraint d'y entrer, malgré leur résistance, combien j'en ai secondé dans leurs projets funestes, combien j'en ai malheureusement enveloppé de mes filets lors qu'ils marchaient dans la bonne voie, et combien j'en ai attiré dans le précipice que je creusais sous leurs pas, à l'heure même où ils me demandaient leur chemin. Hélas! tous ces crimes, je n'ai pas craint de les commettre! Tous les bienfaits de mon Dieu, je les ai lâchement oubliés! Mais vous, ô équitable juge, vous avez compté toutes mes fautes; vous les avez placées sous le sceau de votre justice, comme

l'argent qu'on dépose en un lieu sûr ; vous avez observé toutes mes voies, vous avez tenu un compte exact de tous mes pas. Toujours vous vous êtes tu ; vous avez gardé un silence profond ; votre patience ne s'est jamais lassée. Ah ! malheur à moi ! Voilà que vous le rompez un jour ce silence, comme pressé par les douleurs de l'enfantement.

Dieu des dieux, Seigneur, dont la miséricorde l'emporte sur ma perversité, je sais que vous vous manifesterez un jour ; je sais que vous n'étoufferez pas constamment vos cris. Alors s'allumera devant vous un feu dévorant ; autour de votre trône sacré grondera la tempête ; vous appellerez le ciel et la terre en témoignage pour juger votre peuple. Et moi, toutes mes iniquités seront dévoilées aux regards de tant de milliers de nations ! Cette troupe innombrable d'hommes et d'anges pourra contempler à loisir non seulement toutes mes actions coupables, mais encore toutes mes pensées, toutes mes paroles criminelles. Seul, sans appui, j'aurai là pour juges tous ceux qui, avant moi, auront marché dans les sentiers de la vertu. J'aurai pour m'accuser et me confondre tous ceux qui m'ont légué de nobles exemples à suivre. J'aurai pour me convaincre l'accablant témoignage de tous ceux qui m'ont averti par de sages exhortations, et m'ont transmis le patrimoine de leurs bonnes œuvres. Seigneur, mon Dieu, qu'aurai-je alors à répondre ? Mon esprit ne trouve rien pour sa défense. Hélas ! il me semble assister déjà à ce for-

midable examen ; j'entends les cris de ma conscience ; les passions les plus secrètes de mon cœur se soulèvent contre moi ; l'avarice le glace, l'orgueil l'accuse, l'envie le consume, la concupiscence le dévore, la luxure le souille, l'intempérance le remplit de honte, l'ivresse le trouble, la médisance le déchire, l'ambition le trahit, la cupidité l'enchaîne, la discorde le dissipe, la colère l'emporte, la légèreté le décourage, la tiédeur l'assoupit, l'hypocrisie le trompe, la flatterie l'amollit, la faveur l'exalte, la calomnie le perce de son dard.

O mon libérateur, ô vous qui m'arracherez des mains des nations furieuses, voilà avec quels hôtes j'ai vécu depuis le premier jour de ma naissance, voilà quels ont été mes goûts, voilà à qui j'ai été fidèle. Les choses que j'avais aimées me condamnent ; celles que j'avais louées font ma honte. Ce sont là néanmoins les amis au sein desquels j'ai reposé ; voilà les maîtres dont j'ai suivi les leçons ; les seigneurs auxquels je me suis inféodé ; les chefs à qui je me suis abandonné avec confiance ; les citoyens avec lesquels j'ai habité ; la chair de ma chair avec laquelle j'ai vieilli. Malheur à moi ! ô mon Roi, ô mon Dieu ! mon exil au milieu d'eux n'a que trop duré. Malheur à moi, ô ma lumière, j'ai passé ma vie parmi les habitants de Cédar. Et si le saint roi David a pu dire de lui-même : « Mon âme a *longtemps* séjourné avec le crime, que dirai-je de moi, » infortuné pé-

cheur? O Dieu, mon appui, nul vivant ne sera justifié en votre présence. O vous, qui faites mon seul espoir, si vous ne consultiez pas votre clémence, vous ne trouveriez pas un seul juste parmi les enfants d'Adam, et si votre miséricorde n'allait au devant du pécheur, il n'y aurait pas un seul homme pieux à qui vous puissiez faire part de votre gloire. Mais je crois, ô mon salut, ce que je vous ai entendu dire à vous-même, que votre bonté daignera m'admettre à la pénitence. Tour inexpugnable, j'ai recueilli de vos lèvres cet oracle infallible : « Personne ne peut me suivre, à moins d'être appelé par mon père qui m'a envoyé. »

Eh bien! Seigneur, puisque vous m'avez prodigué les enseignements à ce sujet, puisque vous m'avez formé par vos bienfaitantes leçons, je vous implore de toutes les forces de mon cœur, et de tous les efforts de mon esprit; je vous implore ô fils, qui êtes si compatissant pour moi, avec l'Esprit divin et consolateur. Attirez-moi à vous, et que mon âme en vous suivant « soit réjouie à l'odeur de vos parfums. »

Quelle est, ô mon Dieu, la multitude des douceurs que vous tenez en réserve pour ceux qui vous craignent! Vous les avez cachées, non pour nous en priver, mais pour nous les garder exclusivement. Vous les avez cachées, pour en augmenter le prix; car les choses cachées ne sont-elles pas d'ordinaire celles que l'on cherche avec le plus de soin, et auxquelles on s'attache davantage, quand on les a

trouvées ? Les désirs qui vous ont pour objet, loin de s'éteindre par l'attente, n'en deviennent que plus ardents : votre amour ne meurt pas au moment où il s'allume ; il brûle éternellement. Ceux qui vous chérissent ne connaissent pas la tiédeur ; ils sont toujours embrasés de vos feux : leur amour n'est jamais oisif ; penser à vous est plus doux pour eux que la saveur du miel ; méditer vos divines perfections est leur aliment le plus exquis ; parler de vous est la plénitude de leur abondance ; vous connaître est leur consolation, s'attacher à vous est pour eux la vie éternelle ; vivre loin de vous serait la mort qui n'a pas de fin. Vous êtes une source d'eau vive pour ceux qui ont soif de vous ; vous êtes une nourriture assurée pour ceux qui ont faim de vous ; vous êtes la gloire de ceux qui vous cherchent, et l'allégresse de ceux qui vous trouvent. Votre parfum ressuscite les morts ; un seul de vos regards rend la santé aux malades ; votre lumière dissipe tous les ténèbres. Vous paraissez, et la tristesse s'enfuit. En vous nul chagrin, nulle douleur ; avec vous nulle angoisse, nulle pauvreté ; où vous êtes, le bien et la félicité ne sont pas un effort ; on n'y entend jamais prononcer le nom d'obscurité, de frayeur ni de supplices ; la nuit n'y a plus de terreurs ; la malice de l'ennemi n'y excite plus de tumulte ; on n'y ressent ni la faim ni la soif ; on n'y est arrêté ni par la rigueur du froid ni par l'excès de la chaleur ; on n'y connaît pas l'affaiblissement graduel

des organes, encore moins la corruption de l'esprit. L'envie, la discorde, l'ambition n'y troublent point les âmes ; on ne s'y inquiète ni de la crainte de la mort, ni des tourments de la vieillesse, ni des langueurs de la maladie ; enfin les intempéries de l'air ainsi que les variétés des saisons y demeurent constamment ignorées. Voilà, ô mon Dieu, la multitude des douceurs que vous avez réservées pour ceux qui vous craignent et que vous prodiguez à ceux qui espèrent en vous.

Avec quelle bienfaisante attention vous nous les avez cachées, Seigneur, pour nous les rendre plus précieuses ! Cacher ainsi, ce n'est pas enlever, c'est conserver, c'est multiplier. O roi de gloire, que vos desseins sont grands et justes ! s'y conformer c'est un bonheur plus désirable que l'or et les pierres précieuses, plus doux que le miel le plus pur. O mon Dieu, vous qui êtes ma vie, je vous le demande, au nom de votre Fils bien aimé, mon divin Rédempteur, accordez-moi la grâce d'être toujours soumis à vos jugements ; car j'ai vu quelle immensité de biens doit être la récompense de ceux qui vous seront fidèles. Mon Dieu, qui êtes ma gloire, vous cachez vos trésors pour en exciter dans notre cœur le désir ; vous cachez votre perle divine, pour en augmenter l'amour dans celui qui la cherche ; vous différez de donner pour nous apprendre à demander ; vous paraissez fermer l'oreille à nos demandes pour nous former à la persévérance. Que dire enfin ? vous



promettez à ceux qui commencent de vous chercher ; vous n'accordez le salut qu'à ceux qui ne se rebutent pas. C'est là ce que nous apprend clairement cette femme en larmes qui, les yeux encore enveloppés de ténèbres, cherchait dans un tombeau et parmi les morts le Christ, votre Fils, retourné à la vie. Vous lui aviez inspiré vous-même le désir de vous chercher ; mais vous disparaissiez à ses regards pour lui laisser le mérite de persévérer. Sa persévérance fut accompagnée d'espoir ; l'espoir la soutint dans sa persévérance. Aussi mérita-t-elle enfin le bonheur de vous voir : bonheur infini ! vue pleine de douceur et de charmes ! O félicité parfaite ! ô comble de tous les désirs ! adorable visage ! aspect ravissant ! ô bienheureuse espérance ! ô persévérance bienheureuse ! sans l'espoir elle n'eût pas persévéré ; et si elle n'avait pas persévéré , elle n'eût pas recueilli le fruit de son espérance. C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous vous cachez à ceux qui vous craignent pour vous laisser trouver à ceux qui espèrent en vous ; ainsi que vous vous éloignez de ceux qui vous cherchent pour vous rapprocher de ceux que ne rebute pas votre éloignement. « Ceux qui s'é-  
« loignent de vous périront, mais ceux qui vous  
« attendent ne seront pas trompés dans leurs dé-  
« sirs. Ceux qui ont votre crainte espèrent en vous,  
« parceque vous êtes leur protecteur et leur sou-  
« tien. » C'est par la crainte que l'on arrive à l'amour. Maître, il faut vous craindre ; Père, il

faut vous aimer. Votre crainte salutaire est désirable, parceque c'est par elle que ceux qui ont le bonheur d'en être pénétrés persévèrent dans le bien. Rien ne manque à ceux qui vous craignent, parceque vos yeux sont toujours attachés sur eux, et vos oreilles toujours ouvertes à leurs prières. O mon Dieu, ma miséricorde et mon refuge, mon protecteur et mon libérateur, remplissez-moi de votre crainte, mais qu'elle soit soutenue par votre amour. Pénétrez mon cœur d'une sainte frayeur, mais pour accroître en moi le désir de vous posséder. Faites qu'ainsi je puisse être du nombre de ceux qui vous craignent, pour que je sois également du nombre de ceux qui gardent vos commandements, afin que la soumission de la crainte me conduise à la grâce de votre amour, et celle-ci à la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION ONZIÈME.

A DIEU.

Conformer notre volonté à celle de notre Créateur.

Seigneur mon Dieu, père tout puissant, Jésus, Dieu débonnaire, ayez pitié de moi qui suis un pauvre pécheur, et pardonnez-moi mes offenses.

Faites que par ma vigilance je triomphe toujours de tous les pièges de mes ennemis, de toutes les tentations et de tous les plaisirs criminels ; que j'évite scrupuleusement en pensée comme en action tout ce que vous défendez ; que je vous serve et vous aime dans la mesure où vous le voulez et le connaissez ; en un mot que ma vie soit conforme à votre volonté. Donnez-moi, Seigneur, la componction du cœur, l'exercice de la piété, une vertu humble, un discernement éclairé et la mortification de la chair, toutes choses qui sont comme une introduction naturelle pour vous prier, pour vous aimer, pour méditer vos perfections, pour célébrer vos louanges, et pour agir en tout suivant ce qui vous est agréable. Ajoutez-y une pensée parfaite, tempérante, amie de la vérité ; une âme courageuse et qui opère le bien. Donnez-moi, Seigneur, la connaissance, l'amour et le goût de vos préceptes ; la facilité et l'exécution pour les garder fidèlement ; une persévérance continuelle pour avancer de plus en plus dans vos voies, sans jamais défaillir. Ne m'abandonnez, Seigneur, ni à l'ignorance, ni à l'infirmité humaine, ni à mes offenses, ni à rien de semblable, excepté à ce que vous avez résolu. Que votre clémence, Seigneur, règle suivant votre bon plaisir ma personne, mes pensées et mes œuvres, afin que votre volonté s'accomplisse toujours par moi, en moi et sur moi. Délivrez-moi de tout mal, et accordez-moi tous les biens, c'est à dire don-

nez-vous vous-même à mes désirs, afin que ma joie soit en vous, qui êtes la vie éternelle.

Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION DOUZIÈME.

A DIEU.

Louanges et actions de grâces.

O Dieu, qui êtes ma miséricorde, je vous loue et je vous rends grâces d'avoir daigné me conduire à la connaissance de votre loi, et m'associer aux enfants de votre adoption par les eaux sacrées du baptême. Je vous loue et je vous rends grâces d'attendre avec une patience et une longanimité infinies que je change de manière de vivre, quoique vous me voyiez tomber continuellement dans le péché, depuis les premières années de mon enfance jusqu'à ce jour. Je vous loue et je vous glorifie de m'avoir délivré plus d'une fois, par le bras de votre vertu, de mes angoisses, de mes calamités et de mes misères, de m'avoir préservé jusqu'à ce moment des supplices éternels, et des tortures réservées à cette chair d'un jour. Je vous loue et je vous glorifie de m'avoir accordé la santé du corps, des temps calmes et tranquilles, l'affec-

tion, l'amour et la charité de ceux qui me servent, toutes choses qui sont des dons sacrés de votre tendresse. Saint des Saints, auteur de la sanctification, je vous bénis, je vous glorifie, je vous adore, je vous rends grâces. Que toutes vos créatures vous bénissent ; que tous vos anges et tous vos saints exaltent votre nom. Qu'ainsi nous vous rendions hommage pendant tout le cours de ma vie. Que tout ce que je suis, au dedans comme au dehors de moi, vous adore, vous glorifie, vous bénisse. Mon salut, ma lumière et mon flambeau, que mes yeux vous bénissent. N'est-ce pas vous qui les avez formés et disposés pour contempler l'éclat de vos splendeurs ? Ma douceur et mon allégresse, que mes oreilles vous bénissent : n'est-ce pas vous qui les avez formées et disposées pour entendre la voix de votre amabilité ? Ma suavité, mon appui, que mes narines vous bénissent : n'est-ce pas vous qui les avez formées et disposées pour vivre et se réjouir à l'odeur de vos parfums ? Ma louange, mon cantique nouveau, ma jubilation, que ma langue vous bénisse et vous rende gloire : n'est-ce pas vous qui l'avez formée et disposée pour raconter vos merveilles ? Ma sagesse, ma méditation et mon conseil, que mon cœur vous adore et vous bénisse à jamais : n'est-ce pas vous qui me l'avez donné et qui l'avez disposé pour reconnaître vos inestimables miséricordes ? Ma vie, ma béatitude, que mon âme vous bénisse, toute pécheresse qu'elle est : n'est-ce pas vous

qui l'avez formée et disposée pour vos biens éternels ?

O Père, tout à la fois adorable et terrible, objet de nos hommages et de nos craintes, je vous bénis vous que j'ai aimé, que j'ai cherché, que j'ai toujours souhaité. O mon Dieu, qui m'avez témoigné tant de tendresse, j'ai soif de vous, j'ai faim de vous, je vous implore, j'aspire à vous de toute l'ardeur de mes entrailles, de toute la force de mes gémissements. La mère, privée de la présence de son fils unique, s'assied sur la pierre de son sépulcre, en versant toujours des larmes et en poussant des cris de détresse. Il en est de même de mon amour, ô mon Sauveur. Au souvenir de votre passion qui n'est pas aussi profond en moi qu'il devrait l'être, mais qui est proportionné à mes forces ; au souvenir des soufflets qui ont meurtri votre adorable visage ; au souvenir des verges qui ont déchiré votre chair virginale ; au souvenir de vos blessures cruelles ; au souvenir de la mort que vous avez subie pour moi ; au souvenir de la manière dont vous avez été embaumé, enveloppé de votre suaire, déposé dans votre tombeau, je m'assieds en pleurant avec Marie sur le monument de mon âme. Où la foi vous a enseveli, l'espérance vous cherche pour vous trouver ; la charité pour épancher sur vous ses parfums. O le meilleur, le plus doux, le plus pacifique, le plus suave des pères, faites que je vous trouve hors de la tombe, que je vous couvre

de mes baisers, que j'arrose de mes larmes vos cicatrices et la marque de vos clous. Filles de Jérusalem, hâtez-vous, annoncez à mon bien-aimé que je languis d'amour. Qu'il se révèle à ma tendresse; qu'il se montre à mes regards; qu'il m'appelle par mon nom et daigne enfin sécher mes larmes.

En effet, ô mon Dieu, je ne puis maîtriser ma douleur tant que je vis exilé loin de vous. Laissez-nous donc contempler votre visage, Seigneur; laissez éclater votre miséricorde envers ceux qui vous implorent. Nous savons que votre résurrection est consommée; manifestez à nos yeux votre incorruptibilité bien heureuse. Merveilleux Sauveur, vous que la pensée ne peut atteindre, vous à qui elle ne saurait rien comparer, c'est vous que je voulais, vous que j'espérais, vous que je cherchais. Voilà que vous m'apparaissez enfin sous le radieux éclat de la pourpre; votre vêtement a la couleur du feu. Vous avez lavé dans le vin votre robe et dans le sang du raisin votre manteau. Vous avez frappé, du haut de votre sanctuaire, la tête de l'impie, intrépide conquérant sorti pour le salut du peuple.

Demeurez avec nous, Seigneur, demeurez, ne fût-ce que jusqu'au lendemain. Nous jouirons du moins de votre présence; nous goûterons en attendant la joie et la félicité de votre résurrection. Les ténèbres s'épaississent, la nuit s'avance. Jésus-Christ, ô mon Dieu, vous qui êtes notre flam-

beau et notre soleil, laissez rayonner sur nous les clartés de votre visage. Mais, hélas! que faites-vous, Seigneur! Malheur à mon âme. Que dire? que résoudre? où aller? Voilà que déjà vous élevez vos mains; déjà vous entrez dans vos voies. C'en est fait. Les cieux s'ouvrent, les pôles s'abaissent, le nuage de votre triomphante ascension est prêt. Vous nous quittez, et je ne puis vous offrir que les larmes de mon veuvage. Mes pleurs seront le pain de mes jours et de mes nuits; je me nourrirai de mes larmes; je m'abreuverai de mes sanglots. En effet, qu'ai-je demandé au ciel, et sur la terre qu'ai-je voulu, sinon vous? Mon âme soupirera après vous dans les ombres de la nuit; elle veillera devant vous aux premières lueurs du matin. En attendant, vous viendrez à nous, Seigneur, parceque vous êtes bon, et vous ne tarderez pas, parceque vous êtes miséricordieux. Gloire à vous dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il!

---

## MÉDITATION TREIZIÈME.

A DIEU.

Pour un père, une mère, des parents et des amis.

O mon Dieu, ô mon Seigneur, souverain absolu de tout ce qui existe, vous qui, après avoir créé



tous les êtres dans votre sagesse, les gouvernez conformément aux plans que vous avez établis; vous qui avez ordonné que la naissance fût le fruit de l'union de l'homme et de la femme, et nous avez prescrit d'aimer ceux de qui nous avons reçu le jour, exaucez-moi, Dieu de miséricorde, lorsque je vous invoque pour le salut du père et de la mère que votre Providence daigna me préparer, à moi qui suis le plus humble de vos serviteurs. Je vous invoque également pour mes frères, pour mes sœurs, pour tous ceux qui me sont unis par les liens du sang, de l'amitié, de la promesse ou de l'alliance, soit qu'ils vivent encore, soit qu'ils aient cessé de vivre, et dont les noms ainsi que les mérites vous sont connus. O mon Dieu, Seigneur, de qui dépendent toutes choses, daignez accorder à ceux qui ne sont plus la vie éternelle. Quant aux vivants, défendez-les contre le mal, et conduisez-les dans la voie du salut. Que par une confession sincère et une réforme véritable, ils obtiennent de vous la rémission de tous leurs péchés, afin qu'après avoir quitté le vêtement de la chair, ils soient mis en possession du céleste héritage. Exaucez, ô Dieu très clément un misérable pécheur qui vous implore pour les âmes de vos serviteurs et de vos servantes qui me veulent ou qui me font du bien, qui m'obéissent, qui ont remis entre mes mains leurs libéralités, de qui j'ai reçu des aumônes. Leurs noms vous sont connus, ô souverain maître de

toutes choses, et ils se recommandent à mes prières. Répandez sur eux les largesses de votre miséricorde, et daignez leur ouvrir le séjour de vos élus, Sauveur du monde qui vivez et réglez avec Dieu, le Père et l'Esprit saint, etc.

---

## MÉDITATION QUATORZIÈME

### AU SAINT-ESPRIT.

Pour lui demander ses lumières et ses grâces.

Esprit saint, amour sacré du Père tout-puissant, lien auguste qui unissez le Très Haut à son bienheureux fils, tout puissant Esprit paraclet, miséricordieux consolateur des affligés, que votre vertu infinie s'ouvre les routes de mon cœur. Venez l'habiter. Que votre éclatante lumière le remplisse de joie, qu'elle en éclaire les replis les plus cachés, et que, semblable à une rosée abondante, elle fertilise l'aridité d'une terre longtemps négligée et inculte. Blessez d'un trait de votre amour l'homme intérieur, embrasez ma tiédeur de vos flammes salutaires, et qu'un rayon de votre grâce en pénétrant mon âme et mon corps, les devore pour ainsi dire l'un et l'autre. Abreuvez-moi du torrent de vos eaux vivifiantes, afin que je n'aie plus aucun

goût pour les douceurs empoisonnées de ce monde. « Jugez-moi, Seigneur, et discernez ma cause de celle de la nation impie. » O vous qui êtes mon Dieu, instruisez-moi à faire votre volonté sainte. Je le crois fermement, partout où vous daignez habiter, vous y établissez aussi le séjour du Père et du Fils. Heureux l'homme qui mérite de vous avoir pour hôte divin, puisque c'est par vous que le Père et le Fils seront également avec lui.

Venez donc, hâtez-vous, aimable consolateur d'une âme affligée, son appui dans le bonheur comme dans la tribulation; venez, vous qui nous purifiez de nos fautes, vous qui guérissez nos blessures; venez, ô protecteur des faibles, ô vous qui relevez ceux qui tombent; venez, docteur des humbles, venez, ennemi des superbes; venez, père compatissant des orphelins, juge clément des veuves; venez, espoir des pauvres, nourriture des indigents que travaille la défaillance; venez, étoile des navigateurs, port des naufragés; venez, honneur incomparable de tous les vivants, salut unique des mourants. Venez, esprit très saint, venez et ayez pitié de moi. Rendez-moi digne de vous, et descendez jusqu'à moi. Que mon néant, grâce à la multitude infinie de vos miséricordes, ne soit point un objet de mépris pour votre grandeur, et que votre force ne dédaigne point ma faiblesse. Par Jésus-Christ, mon Sauveur, qui vit et règne avec vous, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION QUINZIÈME.

A JÉSUS-CHRIST.

Bienfaits du Rédempteur et misères de la vie humaine.

C'est vous principalement que j'implore, ô Jésus, doux et bienfaisant Seigneur, qui êtes la source de tendresse et de miséricorde. Je le reconnais humblement, vous m'avez appelé à la vie, par cette divinité toute puissante, en vertu de laquelle vous êtes avec le Père et le Saint-Esprit un seul et même Dieu créateur de tout ce qui existe. De plus, vous m'avez réparé et régénéré par les mérites de votre incarnation, en vous faisant homme dans la propriété incommunicable de votre personne, quoique avec la coopération du Père et de l'Esprit saint. Voilà pourquoi j'ai recours à votre miséricorde, ô pieux et compatissant Seigneur Jésus; par votre sainte annonce, ayez pitié de mon âme infortunée. Très doux Seigneur Jésus, par votre incarnation divine et votre nativité sainte, ayez pitié de mon âme. Très doux Seigneur Jésus, par votre circoncision, ayez pitié de moi. Très doux Seigneur Jésus, par votre sainte enfance, ayez pitié de moi. Très doux Seigneur Jésus, par votre jeunesse, ayez pitié de moi. Très doux Seigneur Jésus, par votre baptême, ayez pitié de moi. Très doux Seigneur Jésus, par

vosre jeûne, vosre faim et vos fatigues, ayez pitié de moi. Très doux Seigneur Jésus, par vos miracles dont l'éclat révélait le Dieu sous les dehors de l'homme véritable, ayez pitié de moi. Très doux Seigneur Jésus, par l'ignominie des verges, des orachats et des soufflets que vous avez supportés pour nous, ayez pitié de moi.

Ayez pitié de moi, Seigneur Jésus, par vosre croix, et par la mort que vous avez endurée sur la croix, pour nous racheter de la mort. Ayez pitié de moi par vosre miséricordieuse descente aux enfers, alors que visitant les serviteurs fidèles et les âmes qui depuis longtemps attendaient leur compatissant libérateur, vous les avez arrachés, triomphateur glorieux, à la domination de Satan, malgré les cris des légions infernales qui reprochaient à leur prince de vous avoir injustement immolé, sans trouver en vous rien qui fût de son domaine, et par cette immolation qui violait toute injustice, d'avoir justement perdu tous les captifs qui gémissaient depuis tant de siècles dans les liens de leur déplorable captivité. Ayez pitié de moi, ô très doux et très débonnaire Seigneur Jésus, par vosre résurrection glorieuse, qui, trois jours après que vous eûtes livré vosre vie pour les pécheurs, vous montra vivant et immortel à vos disciples, ainsi qu'à vos amis, pendant qu'ils s'affligeaient de vosre perte et pleuraient vosre mort avec une sensibilité trop vive. Ayez pitié de moi par les doux entretiens que vous

avez eus avec eux pendant les quarante jours qui ont suivi votre résurrection, vous montrant à eux sous toutes les formes, leur parlant du royaume de Dieu, mangeant plus d'une fois avec eux, leur faisant reconnaître à des signes indubitables la réalité de cette même chair dans laquelle vous aviez souffert, dissipant tous les nuages de leur doute, et les confirmant dans la foi à votre résurrection. Ayez pitié de moi, très doux Seigneur, par votre ascension miraculeuse qui, vous enlevant à la terre pour vous emporter dans les cieus en présence de vos disciples et de la Vierge votre mère, plaça à la droite du Père cette même nature humaine que vous aviez miséricordieusement revêtue pour les pécheurs, et par laquelle vous aviez détruit la mort en souffrant la mort. Ayez pitié de moi, très doux Seigneur Jésus, par l'avènement de l'Esprit saint que le jour de la Pentecôte vous avez envoyé à vos disciples, comme vous le leur aviez promis, afin que, remplis de ses effusions, échauffés par ses ardeurs, et libres de toute crainte, ils allassent annoncer à tous les hommes la vérité de votre résurrection et leur enseigner que s'ils croyaient en vous et obéissaient à vos préceptes, ils monteraient infailliblement après leur mort au royaume des cieus, pour y régner heureusement avec vous dans la gloire éternelle. Ayez pitié de moi, très doux Seigneur Jésus, par votre second avènement pour juger les vivants et les morts, jour suprême, où, séparant

les impies d'avec les justes, vous condamnerez les méchants à la damnation éternelle, tandis qu'introduisant les bons dans les cieux où vous êtes, vous les mettrez en possession de la félicité sans fin.

Lorsque, ranimé par ces doux souvenirs et ces pieuses réflexions, ô mon très doux Seigneur, je repasse affectueusement, dans le secret de mon âme confondue d'admiration, et les immenses bienfaits que vous avez prodigués à des infirmes et à des pécheurs, je répudie enfin, avec le secours de votre grâce, les tristes souvenirs du péché qui entraînent à la ruine et à la damnation. Je fais plus, je contemple, je vénère, j'embrasse les vertus que vous inspirez et tout ce qui peut soulager une créature infirme et pécheresse. Mais malheur à mon âme infortunée, ô très doux et très bienveillant Seigneur! Malheur à la corruption qui pèse si douloureusement sur mon âme, qu'elle la précipiterait en un clin-d'œil dans l'enfer si elle n'était soutenue par votre compatissante tendresse. Quand j'examine attentivement les penchans les plus secrets de mon cœur, je m'aperçois promptement que mon âme infortunée, qui m'avait paru pure et sans tache devant votre majesté divine, est infectée du poison de l'iniquité et de la malice. Je n'ai pas plus tôt commencé à m'entretenir avec un de mes frères, même pour des motifs d'utilité, que soudain, ou du moins après quelques moments, je tombe dans la médisance, je m'abandonne sur le motif le plus frivole à

d'insolents murmures, je me laisse emporter à une vaine curiosité, ou bien j'ai à lutter contre de honteux désirs et des mouvements impudiques. Encore une fois malheur à une si grande misère et à une corruption si lamentable. O très aimable Jésus, je confesse et je mets à nu devant vous tous les mauvais penchants qui assiègent mon cœur. Si j'écarte les tristes souvenirs de ma vie passée pour attacher mes regards sur l'avenir qui est devant moi; si je cherche à me nourrir le plus longtemps qu'il m'est possible des réflexions précédentes; si enfin, rassemblant toutes mes pensées comme en un faisceau, loin du bruit et de l'agitation, je désire m'attacher à Dieu avec une persévérance qui ne se démente pas, me voilà tout à coup, par je ne sais quelle inexplicable misère, entraîné de nouveau à la frivolité et au crime. Avec la rapidité de la mort qui tue à l'improviste, ou bien, semblable à l'animal qui, atteint de la rage, déchire sa victime jusque sous les coups qui pleuvent sur lui, la volupté des sens trouble et détruit en moi la tranquillité de l'âme et la droiture de la justice que je m'imaginai posséder. Je me croyais solidement établi dans la vertu comme dans une citadelle imprenable; et, au lieu du parfum sacré qu'elle exhale, je suis suffoqué par la vapeur infecte du vice.

Que ferai-je donc, ô mon très doux Seigneur Jésus, vous le créateur et l'ami de l'humanité, vous le réparateur et le rédempteur de nos offen-



ses. A qui m'adresserai-je, environné de tant de maux, enveloppé dans les ténèbres épaisses des plus mauvaises délectations? Malheureux que je suis! Qui me délivrera de ce corps de mort? Qui? Sinon la grâce de mon Seigneur Jésus-Christ. Ayez donc pitié, ô très doux Seigneur Jésus, ayez pitié de votre créature, ayez pitié de mon âme criminelle. Abaissez vos regards, ô aimable Seigneur Jésus, sur sa misère et délivrez-la; délivrez-la à cause de ses ennemis. Éclairez ses yeux, afin qu'elle ne s'endorme pas dans les ombres de la mort, et que son ennemi ne puisse dire : « J'ai prévalu contre elle. » Condamnez, Seigneur, ceux qui veulent la perdre; renversez ceux qui l'attaquent. Prenez votre glaive et votre bouclier; levez-vous pour venir à son aide. Je le crois fermement, ô très doux Seigneur; si vous vous armez de votre glaive pour la défendre; si vous couvrez du bouclier de votre bienveillance l'âme que vous avez créée, vainement l'ennemi l'attaquera au-dedans et au dehors; vainement la tentation essaiera de l'ébranler; rien ne pourra vaincre l'âme que vous avez prise sous votre protection. Très doux et très miséricordieux Seigneur Jésus, guérissez-la des maux nombreux qui l'ont accablée, des iniquités nombreuses qui l'ont terrassée, des crimes nombreux qui l'ont souillée. Appui des pauvres, défenseur des pupilles, guérissez et secourez celle que vous avez créée, que vous avez rachetée, que vous avez purifiée. Soutenez ses efforts, affermis-

sez ses désirs ; faites qu'elle parcourre la carrière que vous lui avez donnée à fournir ici-bas, qu'elle lave par votre ineffable miséricorde ses iniquités, qu'elle purifie toutes ses offenses par une confession sincère, qu'elle les efface et les pleure par les larmes d'une pénitence véritable, de manière que lavée, purifiée, corrigée et repentante, moyennant le secours de votre indulgente tendresse, elle puisse aller vous rejoindre, après la mort de la chair, vous qui êtes son très doux Créateur et son Seigneur miséricordieux, et posséder avec vos saints votre gloire ineffable, éternellement heureuse, pendant tous les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION SEIZIÈME.

A JÉSUS-CHRIST.

Pour obtenir la grâce des larmes au souvenir de ses péchés.

Verbe du Père, Jésus-Christ, mon Seigneur, qui êtes venu dans ce monde pour le salut des pécheurs, je vous en supplie par les entrailles compatissantes de votre miséricorde, amendez ma vie, réformez mes œuvres, réglez mes mœurs, et à tout ce qui me nuit et vous déplaît en moi substituez tout ce que vous savez devoir vous plaire et

me profiter. Qui d'une semence impure peut faire sortir un germe pur? Vous seul, ô mon Dieu. Vous êtes le Dieu tout puissant dont la tendresse est infinie; c'est vous qui justifiez les impies, vous qui ressuscitez ceux qui meurent par le péché; vous qui changez les pécheurs, et ils ont cessé de l'être. Effacez donc en moi tout ce qui peut vous choquer. Vos yeux aperçoivent mes nombreuses imperfections. Étendez sur moi, je vous en conjure, la main de votre clémence pour effacer en moi tout ce qui blesse les regards de votre tendresse. Seigneur, ma santé et ma maladie sont en votre présence. Conservez l'une, guérissez l'autre. « Guérissez-moi, mon Dieu, et je serai guéri. Sauvez-moi et je serai sauvé. » N'est-ce pas vous qui guérissez les infirmités; vous qui conservez après avoir guéri; vous qui d'un clin-d'œil relevez les ruines et réparez les désastres? Si vous daignez répandre la bonne semence dans le champ de mon âme, qui est votre domaine, il faut que la main de votre bonté commence par y arracher les épines et les chardons de mes vices.

Oh! le plus doux, le plus bienveillant, le plus aimant, le plus charitable, le plus désiré, le plus beau et le plus aimable de tous les êtres, versez dans mon cœur, je vous en conjure, l'abondance de votre douceur et de votre charité, afin qu'il ne reste plus en moi aucun goût pour les choses de la terre, aucune pensée, aucun désir charnel,

mais que je n'aime que vous seul, que je n'aie que vous seul au fond de mon cœur et sur mes lèvres. Gravez de votre main dans ma poitrine le souvenir de votre nom délicieux, afin que nul oubli ne vienne jamais l'y effacer. Écrivez sur la table de mon cœur votre volonté et vos commandements, afin que je vous aie partout et constamment sous les yeux, vous et vos préceptes, ô Seigneur, dont la douceur est infinie. Embrassez mon esprit de ce feu sacré que vous êtes venu allumer sur la terre, et dont vous voulez voir tous les hommes embrasés, afin que je puisse vous offrir tous les jours par mes larmes le sacrifice d'une âme repentante et d'un cœur brisé par la douleur.

Christ aimable, débonnaire Jésus, accordez-moi, ainsi que je le désire et le demande de toutes mes forces, votre saint et chaste amour, afin qu'il remplisse, qu'il occupe et possède ma personne tout entière. Donnez-moi en même temps, comme un signe non équivoque de cette faveur, une source intarissable de larmes, afin que mes larmes elles-mêmes attestent en moi la présence de votre amour, qu'elles le révèlent à tous les yeux, et disent à tous combien mon âme vous chérit, en fondant en larmes sous la douceur et la puissance de la sainte dilection. O Seigneur plein de tendresse, l'exemple de la sainte femme qui, dans vos livres sacrés, monte vers votre tabernacle pour vous demander un fils, me revient à la mémoire.

Après qu'elle se fut répandue en supplications et en larmes, nous dit l'Écriture, son visage cessa d'être abattu. Mais le souvenir de sa constance et de sa vertu me couvre de confusion et irrite ma douleur. Car je me sens, ô infortuné que je suis, languissant et découragé. Si, en effet, la femme qui désirait un fils pleura si abondamment et persévéra dans les larmes, que ne doit pas faire l'âme qui cherche et aime Dieu ; l'âme qui désire arriver jusqu'à lui ? Quelles larmes, quelle persévérance, quels pieux gémissements ne faut-il pas attendre de celle qui, à la recherche de Dieu le jour et la nuit, ne veut rien aimer excepté le Sauveur ? Il faut même s'étonner que ses larmes ne soient pas encore devenues son pain de tous les moments. O mon Dieu, regardez-moi donc d'un œil favorable ; ayez pitié de moi, Seigneur, parce que les souffrances de mon cœur se sont multipliées. Donnez-moi votre consolation céleste, et ne rebutez pas une âme pécheresse pour laquelle vous avez daigné mourir. Donnez-moi, je vous en prie, les larmes intérieures qui naissent de l'amour, afin qu'elles puissent briser les liens de mes prévarications, et inonder constamment mon âme de vos douceurs divines. Faites que je mérite d'obtenir dans votre royaume, une part si petite quelle soit, sinon avec les religieux dignes de ce nom, sur les traces desquels ma faiblesse ne saurait marcher, au moins avec les saintes femmes qui vous ont été dévouées.

La touchante piété de cette autre femme qui vous cherchait dans votre sépulcre avec un pieux amour, se représente aussi à ma pensée. Les disciples quittent le tombeau ; pour elle, loin de l'abandonner avec eux, elle s'assied plaintive, gémissante et versant des larmes au pied de votre monument. Puis la voilà qui se lève de nouveau, et parcourt encore d'un œil attentif les sombres profondeurs du sépulcre désert, pour essayer si elle n'apercevra pas celui qu'appelait si impatiemment la ferveur de ses désirs. Sans doute elle avait déjà interrogé plus d'une fois ce tombeau muet ; elle y était même descendue. Mais qu'importe ? cela ne suffisait pas à cette pudique amante du Sauveur ; car la vertu n'est que la persévérance dans le bien. Aussi, pour avoir aimé plus que tous les autres, pour avoir pleuré en aimant, pour avoir cherché en pleurant, pour avoir persévéré en cherchant, mérita-t-elle de vous trouver, de vous voir, et de vous adresser la parole avant tous les autres. Comme si ce n'était point encore assez de toutes ces faveurs, vous lui avez ordonné d'une voix douce et bienveillante d'aller porter à vos disciples la nouvelle de votre glorieuse résurrection. « Allez, lui avez-vous dit ; avertissez mes frères de se rendre en Galilée ; c'est-là qu'ils me verront. » Si donc une femme qui vous cherchait parmi les morts lorsque vous étiez déjà rendu à la vie, si une femme qui ne vous touchait que de la main de la foi, répandit tant de larmes et per-

sévéra dans l'affliction avec tant de constance, à quelles larmes et à quels gémissements ne doit pas se condamner une âme qui croit au fond du cœur et confesse de bouche que vous êtes son divin Rédempteur, assis au plus des cieux, d'où vous régnez sur tout ce qui existe?

O mon Seigneur, seul refuge et unique espérance des malheureux, vous que l'on n'invoque jamais sans espérance de trouver miséricorde, faites à cause de vous et de votre nom sacré que, toutes les fois que je pense à vous, que je parle de vos grandeurs, que j'écris sur vos perfections, que je lis le récit de vos merveilles, que j'enseigne votre loi ; toutes les fois que votre souvenir m'est présent ou que je parais devant vous ; toutes les fois que je vous loue, que je vous implore, et que je célèbre le saint sacrifice, faites que je verse en votre présence de douces et abondantes larmes, en sorte qu'elles soient le pain de mes jours et de mes nuits. N'est-ce pas vous, en effet, ô Roi de gloire, et docteur de toutes les vertus, qui nous avez appris par vos paroles comme par votre exemple à pleurer et à gémir ? « Bienheureux ceux qui pleurent parcequ'ils seront consolés, » nous avez-vous dit. Vous avez pleuré sur votre ami qui n'était plus. Vous avez pleuré et pleuré largement sur la ruine de la cité déicide. O Jésus débonnaire, je vous en supplie au nom de ces larmes si précieuses, au nom de ces bontés sans nombre par lesquelles vous avez daigné réparer si merveil-

leusement l'humanité déchue, accordez-moi la grâce des larmes que mon âme désire et convoite ardemment, parceque je ne puis la posséder sans votre don, mais uniquement par votre Esprit saint, qui amollit la dureté des cœurs et leur arrache des larmes de componction. Donnez-moi la grâce des larmes, comme vous l'avez donnée à nos pères dont je dois suivre les traces, afin que je me pleure moi-même pendant tout le cours de ma vie, comme ils se sont pleurés eux-mêmes et la nuit et le jour. Par les mérites et les prières de tous ceux qui vous ont été agréables et qui vous ont servi dévotement, ayez pitié de moi, le plus malheureux, le plus indigne de vos serviteurs, et donnez-moi la grâce des larmes. Donnez à ma tête, donnez à mes pieds une double source de larmes afin que mes larmes deviennent le pain de mes jours et de mes nuits; que le feu de la componction me transforme en riche et opulente victime devant vous, ô mon Dieu; et que je m'immole moi-même sur l'autel de mon cœur en holocauste succulent qui monte vers vous comme un parfum d'agréable odeur. Donnez-moi, ô le plus doux des pères, une fontaine intarissable, une fontaine limpide, dans les eaux de laquelle se purifie continuellement cet holocauste souillé. Quoique, avec le secours de votre grâce, je me sois offert à vous sans réserve, telle est néanmoins ma fragilité que je vous offense tous les jours. Donnez-moi donc la grâce des larmes. Dieu ai-



mable et béni. Ah ! surtout dressez en votre présence pour votre serviteur cette table mystérieuse où coule l'abondance de vos douceurs, la table qui est l'abrégé de toutes vos miséricordes, et accordez-moi la force de m'y rassasier toutes les fois que je le veux. Fassent votre tendresse et votre bonté que votre calice enivrant désaltère ma soif, afin que mon âme ne soupire qu'après vous, et que mon esprit brûle des feux de votre amour, oubliant la vanité et la misère ! Ecoutez, ô mon Dieu, écoutez ô lumière de mes yeux, écoutez ce que je demande, et suggérez-moi des demandes que vous puissiez écouter. Seigneur compatissant et qui vous laissez fléchir, ne fermez pas l'oreille à mes prières à cause des péchés de votre serviteur, mais accueillez favorablement mes supplications, et réalisez mes désirs par les mérites et l'intercession de la glorieuse Vierge Marie, ma souveraine, et la souveraine de tous les saints.

Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION DIX-SEPTIÈME.

A JÉSUS-CHRIST.

Pour obtenir la grâce de n'aimer que lui.

O Jésus, qui êtes notre rédemption, notre amour et notre désir, venez au secours de votre serviteur

ici présent. Je vous implore, je vous appelle à grands cris au fond de mon cœur. Je vous invoque sur mon âme; entrez en elle, rendez-la digne de votre séjour, afin de la posséder sans ride et sans tâche. En effet, au Seigneur de toute pureté il faut une habitation qui soit pure. Sanctifiez-moi donc, c'est à dire sanctifiez le vase qu'ont pétri vos mains; purgez-le de sa malice; remplissez-le de votre grâce; conservez-le toujours plein de ce divin trésor, afin qu'ici-bas et dans l'éternité je devienne un sanctuaire digne de votre présence. O le plus doux, le plus bienveillant, le plus charitable, le plus aimé, le plus puissant, le plus désiré, le plus précieux, le plus aimable et le plus beau des enfants des hommes, votre douceur est plus délicieuse pour moi que celle du miel; votre blancheur surpasse celle du lait et de la neige; vous avez plus de suavité que le nectar le plus exquis; vous m'êtes mille fois plus cher que toutes les richesses et les honneurs de ce monde. Mais que fais-je, ô mon Dieu, dont l'infinie miséricorde est mon unique espérance? Que fais-je, ô ma douceur la plus salutaire et la plus sûre? Que fais-je avec l'indigence de mon langage? J'exprime ce que je puis, mais je reste bien au dessous de la réalité. Ah! que n'ai-je à ma disposition les hymnes des chœurs angéliques! Avec quel plaisir mon âme tout entière s'épancherait en vos louanges! avec quelle ferveur je ferais retentir, au milieu de votre Eglise, et sans jamais me lasser, les cantiques de

la mélodie céleste, en l'honneur et à la gloire de votre nom !

Mais, puisque qu'une telle faveur m'est refusée, faudra-t-il que je garde le silence ! Malheur à ceux qui se taisent sur vos perfections, ô vous qui déliez la langue du muet et qui rendez éloquente celle de l'enfance ! Oui, malheur à ceux qui se taisent sur vos perfections, parce que les lèvres qui peuvent s'ouvrir ne sont que muettes quand elles ne célèbrent pas vos louanges. Qui est capable de vous louer convenablement, ô vertu et sagesse ineffable du Père ? Toutefois, quoique les expressions me manquent pour développer suffisamment les merveilles du Verbe dont la puissance n'a point de bornes, et la science point de limites, je m'efforcerai néanmoins de parler, autant que le permet ma faiblesse, jusqu'à ce que vous m'ordonniez de venir à vous. Là je pourrai vous louer comme il vous convient et comme je le dois. Et voilà pourquoi je vous supplie humblement de faire attention beaucoup moins à ce que je dis en ce moment qu'à ce que j'ai dessein de dire. Je désire, en effet, du désir le plus ardent, parler de vous, comme il vous convient et comme je le dois, parce qu'à vous appartient toute louange, toute hymne de gloire, et que tout honneur vous est dû.

Vous le savez donc, ô Dieu, qui connaissez les pensées les plus secrètes, vous le savez, vous m'êtes plus cher non seulement que la terre et ce

qu'elle contient, mais vous m'êtes plus agréable que le ciel lui-même et tout ce qu'il renferme. Car je vous aime par dessus le ciel, par dessus la terre, par dessus tout ce qui est en eux ; ou pour mieux dire, tout ce qui passe ne doit être aimé que par amour pour votre nom. Je vous aime, ô mon Dieu, d'un grand amour, et je désire vous aimer encore davantage. Accordez-moi la grâce de vous aimer autant que je le veux et que je le dois, afin que vous soyez seul l'unique objet de ma pensée et ma méditation tout entière. Que je vous médite sans cesse durant le jour ; que la nuit, pendant mon sommeil, je sente votre présence ; que mon esprit vous adresse la parole ; que mon âme s'entretienne avec vous ; que mon cœur soit éclairé de la lumière de votre sainte vision, afin que sous vos auspices et guidé par vous, je marche de vertu en vertu, et que je vous voie enfin dans votre Jérusalem céleste, ô le Dieu des dieux, aujourd'hui il est vrai, à travers un miroir et comme en énigme, mais un jour face à face, avec la faculté de vous connaître ainsi que vous me connaissez. Bienheureux les cœurs purs, parcequ'ils verront Dieu ! Bienheureux ceux qui habitent votre maison, ô Seigneur : ils vous loueront dans tous les siècles des siècles !

Mon Sauveur, je vous le demande donc au nom de toutes les bontés par lesquelles vous nous avez délivrés de la mort éternelle, que votre onction puissante et sacrée amollisse la dureté de

ce cœur, plus insensible que la pierre et le bronze. Faites que sous le feu de votre componction je devienne à toute heure devant vous un holocauste vivant. Faites que j'aie toujours en votre présence un cœur contrit et humilié avec l'abondance des saintes larmes. Faites que, consumé par vos désirs, je meure entièrement à ce monde, et qu'attiré par votre crainte et votre amour j'oublie tellement les objets caduques et passagers du siècle que je n'éprouve plus ni deuil, ni joie, ni affection, ni frayeur pour les choses du temps, aussi inaccessible aux séductions de la bonne fortune qu'inébranlable sous les coups de l'adversité. Ce n'est point encore assez. Puisque votre dilection est forte comme la mort, que le doux et ravissant incendie de votre amour dévore mon âme tout entière, en la dégageant de tout élément terrestre, afin que je ne m'attache qu'à vous seul, et que le souvenir de votre suavité soit mon unique aliment. Seigneur, que votre parfum descende, qu'il descende, je vous en supplie, dans mon cœur, avec toutes ses délices; que votre amour y entre avec son charme irrésistible. Ah! viennent, viennent jusqu'à moi les souffles embaumés de votre suavité, pour allumer dans mon âme de continuels désirs, et en faire couler des eaux qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle!

Votre grandeur est infinie, ô mon Sauveur. Aussi tous ceux que vous avez rachetés par votre précieux sang doivent-ils vous aimer et vous louer sans

mesure. Bienfaisant ami des hommes, maître indulgent, juge souverainement équitable, à qui le Père a remis le soin de juger toute créature, votre sagesse et votre équité vous apprennent qu'il n'est ni bon, ni juste que les enfants de ce siècle, que les enfants des ténèbres et de la nuit poursuivent des richesses périssables ou s'affectionnent à des honneurs fugitifs avec mille fois plus d'ardeur que nous, vos serviteurs, nous n'aimons notre Dieu, qui nous a créés et rachetés. Si l'homme ressent pour l'homme une tendresse assez vive pour ne pouvoir supporter qu'avec peine les douleurs de l'absence ; si l'épouse s'attache à son époux par des liens si étroits et si indissolubles que la violence de son amour ne lui permet de goûter aucun repos, et la plonge dans la tristesse, lorsqu'elle est loin de celui qu'elle aime, avec quel amour, avec quel empressement, avec quelle ferveur l'âme que vous avez daigné vous fiancer à vous-même par la foi et la miséricorde ne doit-elle pas vous chérir vous qui êtes le Dieu véritable ; vous qui êtes le plus beau de tous les époux ; vous qui nous avez aimés et sauvés à un si grand prix ; vous enfin qui avez opéré pour nous tant d'augustes merveilles ! Sans doute, ces objets infirmes et éphémères ont leurs charmes et leurs amours ; mais qu'ils sont loin de vous égaler en douceur, ô notre Dieu ! En effet, le juste trouve en vous son bonheur parceque votre amour est suave et tranquille ; car les cœurs que vous pos-

sédez, vous les remplissez de douceur, de calme et de suavité. Il n'en est pas de même de l'amour du siècle et de la chair. Celui-ci n'est que trouble, et angoisse ; il ne laisse aucune paix à l'âme dans laquelle il entre ; il l'agite sans cesse par les soupçons, les inquiétudes et les craintes de toute nature. Vous êtes donc la félicité des cœurs droits, et avec raison, puisque vous êtes le repos assuré et la vie exempte de trouble. Qui entre dans votre sein, ô le meilleur des maîtres, entre dans la joie de son Seigneur. Loin de craindre désormais, il trouvera l'allégresse parfaite dans le plus fortuné des séjours, et il s'écriera : « Voici mon repos à tout « jamais. J'habiterai dans cette demeure, parce-  
« que je l'ai choisie. » Et encore : « Le Seigneur  
« est mon pasteur. Que pourra-t-il me manquer ?  
« Il m'a placé lui-même au milieu de ses plus  
« riches pâturages. »

Christ aimable, bon Jésus, remplissez toujours mon cœur, je vous en conjure, de votre indéfectible amour et du souvenir impérissable de vos miséricordes, afin que, pareil à la flamme ardente, je m'embrase pour vous dans la douceur d'un amour que les flots les plus abondants ne puissent jamais éteindre. Faites, ô mon doux Sauveur, que je vous aime, et qu'en vous désirant, je dépose le poids de toutes les convoitises charnelles qui assiègent et accablent mon âme fatiguée, afin que, volant sur vos traces d'un pas libre et à l'odeur de vos parfums, je mérite de

parvenir le plus tôt qu'il me sera possible à la contemplation de votre beauté, pour m'en rassasier à loisir. Il y a deux amours, l'un bon, l'autre mauvais ; l'un plein de douceur, l'autre rempli d'amertume ; mais il ne peuvent habiter à la fois dans le même cœur. Et voilà pourquoi quiconque aime autre chose que vous, votre charité n'est pas en lui, ô Dieu, qui êtes l'amour de la douceur, et la douceur de l'amour ; amour qui au lieu de tourments ne donnez que des joies ; amour qui demeurez dans tous les siècles des siècles inviolable et pudique ; amour qui brûlez toujours sans jamais vous éteindre. Doux Christ, bon Jésus, ô Dieu qui êtes toute charité, embrasez-moi tout entier de votre feu, et de votre amour, de votre douceur et de votre suavité, de votre amabilité et de votre allégresse, de votre volupté et de votre convoitise, qui est sainte et bonne, chaste et pure, tranquille et dégagée de toute crainte, afin que rempli tout entier de la douceur de votre amour, consumé tout entier par la flamme de votre charité, je vous aime, ô mon Dieu, de tout mon cœur et de toutes mes forces, vous ayant constamment au fond de ma pensée, sur mes lèvres, devant mes yeux, partout enfin, de manière qu'il ne reste plus en moi aucune place pour les amours adultères de ce monde. O mon Dieu, lumière de mes yeux, daignez écouter ma demande, et suggérez-moi des demandes que vous puissiez écouter. Tendre et miséricordieux Seigneur, ne soyez



point inexorable pour moi à cause de mes péchés, mais que votre bonté accueille favorablement les supplications de votre serviteur ; accordez-moi la réalisation de mes désirs et de mes prières par les mérites, l'intercession et le crédit de la glorieuse vierge Marie, votre mère et notre dame, ainsi que par les suffrages de tous les saints.

Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION DIX-HUITIÈME.

A JÉSUS-CHRIST.

Pour qu'il soit seul l'objet des soupirs, de la faim, et de la soif de l'âme chrétienne.

Seigneur Jésus, compatissant Jésus, qui avez daigné mourir à cause de nos péchés, et ressusciter pour notre justification, je vous en conjure par votre résurrection glorieuse, arrachez-moi au sépulcre de mes vices et de mes péchés ; donnez-moi chaque jour ma part dans la résurrection première, afin que je mérite de recueillir véritablement ma part dans votre résurrection. O le plus doux, le plus bienveillant, le plus charitable, le plus précieux, le plus cher, le plus désiré, le plus aimable et le plus beau des enfants des hommes, vous êtes monté au ciel, emportant

avec vous le triomphe de votre gloire, pour y siéger aujourd'hui à la droite du Père. Monarque tout puissant, attirez-moi à vous dans les hauteurs où vous résidez, afin que je courre sur vos traces, à l'odeur de vos parfums ; que j'y courre sans jamais défaillir, précédé et encouragé par vous. Attirez vers les célestes fleuves de la satiété éternelle l'avidité de mon âme qui a soif de vous ; ou plutôt attirez-moi tout entier à vous puisque vous êtes la source d'eau vive, afin que j'y boive, selon la mesure de mes forces, la vie éternelle, ô mon Dieu, qui êtes ma vie. N'ai-je pas recueilli ces mots de vos lèvres saintes et bénies : « Si quelqu'un a « soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ? » Source de la vie, faites que mon âme altérée s'abreuve constamment de vos eaux, afin que, suivant votre véridique et sainte promesse, des fleuves de la vie coulent de mes entrailles. Source de la vie, inondez mon âme du torrent de vos voluptés ; enivrez mon cœur de la tempérante ivresse de votre amour, qui me fasse oublier les vanités de la terre, et vous rende seul continuellement présent à ma mémoire, ainsi qu'il est écrit : « Je me « suis souvenu de Dieu, et j'ai été consolé. »

Envoyez-moi votre Esprit saint, dont les eaux que vous avez promis de donner à tous ceux qui avaient soif, étaient la mystérieuse figure. Accordez-moi, je vous supplie, la grâce de marcher de tous mes vœux et avec l'application dont je suis capable, vers le lieu où nous croyons fermement

que vous êtes monté quarante jours après votre résurrection, afin que mon corps seul me retienne enchaîné aux misères de la vie présente, mais que j'habite toujours avec vous par mes pensées, par mes désirs, et que mon cœur soit là où vous êtes, c'est à dire mon trésor le plus digne d'envie, mon trésor le plus aimable et auquel rien ne peut se comparer. Qu'offre en effet à nos regards ce vaste déluge de la vie humaine ? Rien que la perpétuelle agitation des tempêtes qui nous environnent ; nulle part un port qui présente quelque sûreté ; nulle part une colline où puisse se reposer un instant le pied de la colombe ; nulle part une paix certaine ; nulle part le calme et la tranquillité ; partout, au contraire, les guerres et les dissensions ; partout des ennemis qui surgissent ; au dehors la lutte et le combat ; au dedans la crainte et l'effroi. Célestes par une moitié de nous-mêmes, terrestres par l'autre moitié, nous sentons la corruption de la chair peser bien lourdement sur notre âme. Aussi qu'arrive-t-il ? Cette intelligence, ma compagne et mon amie, languit, épuisée par les fatigues de la route, et succombe, déchirée par les mille vanités qu'elle a traversées. Elle éprouve une grande faim ; elle est dévorée par la soif, et je n'ai rien à lui donner pour apaiser sa soif et sa faim, parceque je suis pauvre et mendiant. Vous, Seigneur mon Dieu, qui êtes riche en biens de toute nature ; vous qui dispensez avec largesse les aliments de la divine satiété, envoyez au voya-

geur haletant sa nourriture, recueillez le naufragé, réparez le navire brisé par la tempête. Regardez. L'infortuné se tient debout, heurtant humblement à la porte. Je vous en supplie, par ces miséricordieuses entrailles avec lesquelles vous avez visité nos misères, en descendant du haut des cieux, ouvrez la main de votre tendresse au malheureux qui frappe. Dites-lui avec bonté de franchir le seuil, de pénétrer jusqu'à votre demeure, de se reposer dans votre sein, de se nourrir du pain vivant et céleste, afin qu'après s'en être rassasié et avoir senti ses forces se renouveler, il monte vers vous, et qu'enlevé à cette vallée de larmes sur l'aile des saints désirs il s'envole aux célestes royaumes.

Que mon âme, ô mon Sauveur, emprunte à l'aigle son essor rapide ; qu'elle fende les airs sans défaillir, qu'elle traverse les cieux et qu'elle parvienne jusqu'aux splendeurs de votre maison, jusqu'au sanctuaire où réside votre gloire, afin que là, sur la table même où les habitants de la cour céleste trouvent leur aliment, elle se repaisse de vos mystères dans le lieu de vos pâturages, sur le bord de vos fleuves les plus fertiles, et que mon cœur se repose en vous, ô mon Dieu, mon cœur, vaste mer gonflée par la tempête. Vous qui avez commandé à la mer et aux vents, et il s'est fait soudain un grand calme, venez, marchez sur les vagues de mon cœur. Bientôt tout y deviendra serein et tranquille, je me précipiterai dans vos bras, ô

vous qui êtes mon seul bien, et je pourrai, ô lumière de mes yeux, vous contempler sans les sombres vapeurs de mes tumultueuses pensées. Mon esprit, ô Seigneur, se réfugiera à l'ombre de vos ailes, pour s'y reposer des ardeurs et des tourmentes du siècle présent, et là, caché dans la douce température de votre éternel rafraîchissement, il chantera avec des transports d'allégresse : « Je m'endormirai ; je reposerai dans la paix, parce que c'est vous, ô mon Dieu ! »

Oui, Seigneur mon Dieu, que ma pensée s'endorme, je vous en supplie, à tout ce qui est sous le ciel, mais en veillant pour vous, ainsi qu'il est écrit : « Je dors, mais mon cœur veille ». Que mon âme, ô mon Sauveur, soit toujours en sûreté sous les ailes de votre protection ; qu'elle demeure en vous ; qu'elle soit constamment réchauffée par votre tendresse ; qu'elle vous contemple dans le ravissement de l'extase ; qu'elle chante vos louanges dans la jubilation du cœur. Que vos biens si précieux soient ma consolation parmi les tourbillons orageux de ce monde, jusqu'à ce que je retourne à vous qui êtes la paix véritable. Là point d'instruments de guerre, point de glaive ni de combat ; mais la sécurité parfaite et souveraine ; une tranquillité sans alarmes ; une allégresse tranquille ; un bonheur rempli de joie ; une éternité de bonheur ; une béatitude qui ne finit point ; votre bienheureuse vision ; et vos louanges qui retentissent dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION DIX-NEUVIÈME.

A JÉSUS CHRIST.

L'âme, suivant l'expression de l'apôtre, aspire ici à se dégager du corps et à retourner auprès de son Sauveur.

Seigneur Jésus-Christ, vertu et sagesse du Père, vous qui montez sur les nuages comme sur un marchepied, qui volez sur l'aile des vents, qui avez pour messagers les esprits et pour ministres un feu brûlant, je vous en supplie, je vous en conjure avec humilité, donnez-moi l'essor rapide de la foi, donnez-moi les ailes de la vertu, afin qu'emporté par elles je puisse contempler les mystères du ciel et de l'éternité. Que mon âme s'attache à vos pas ; que votre droite me soutienne dans ma course ; qu'elle m'enlève au dessus des hauteurs de la terre pour m'engraisser de ce divin héritage après lequel mon exil soupire et la nuit et le jour. Et comme ces membres, condamnés à la mort, émoussent la vigueur de mon âme,

De ce corps de péché dissipez les vapeurs.

Mon esprit loin de vous, court d'abîme en abîme :

Fixez-le dans le bien ; vers la céleste cime

Emportez-le, mon Dieu ! loin des plaisirs trompeurs.

Là, éclairé par les rayons de votre lumière, il

dédaignera les choses d'ici bas, il contempera le ciel, il haïra le péché et aimera la justice. Qu'y a-t-il en effet de plus beau, qu'y a-t-il de plus doux, au milieu de toutes les ténèbres et de toutes les amertumes de ce monde, que de soupirer après les douceurs de Dieu, que de convoiter l'éternelle béatitude et de vivre en esprit là où il est certain que résident les joies véritables? O le plus doux, le plus charitable, le plus bienveillant, le plus cher, le plus précieux, le plus désiré, le plus aimable, le plus beau des enfants des hommes, quand vous verrai-je? quand paraîtrai-je devant vous? quand me rassasierai-je de votre beauté? quand m'arracherez-vous à ce cachot obscur, pour que je rende témoignage à votre nom, sans avoir désormais rien à redouter de la douleur? quand passerai-je dans les merveilles et les magnificences de votre palais, où la voix de la justice et de l'allégresse retentit dans les tabernacles des justes? « Bienheureux ceux qui habitent votre maison, Seigneur; ils vous loueront dans tous les siècles des siècles! » Bienheureux, oui véritablement bienheureux ceux que vous avez choisis et adinis à la participation de ce céleste héritage!

Voilà que vos saints, ô mon Sauveur, fleurissent devant vous comme un beau lis. Ils sont remplis de l'abondance de votre maison; vous les désaltérez au torrent de vos voluptés, parceque vous êtes la source de la vie, et qu'ils contemplant la lumière dans votre lumière, radieux flambeaux

qui, allumés par la main de celui qui éclaire toute chose, brillent en votre présence comme les rayons du soleil. Oh ! que les tabernacles de votre maison, Seigneur des vertus, sont admirables ! qu'ils sont beaux ! qu'ils sont dignes d'envie ! Mon âme, toute pécheresse qu'elle est, désire ardemment d'y entrer : « Seigneur, j'ai aimé la beauté de  
« votre maison et la demeure où habite votre  
« gloire. J'ai demandé une grâce au Seigneur,  
« et je la lui demanderai encore ; c'est d'habiter  
« dans la maison du Seigneur tous les jours de  
« ma vie. Comme le cerf soupire après l'eau des  
« torrents ainsi mon âme soupire après vous, ô  
« mon Dieu. Quand irai-je apparaître devant  
« Dieu ? » Quand verrai-je le Dieu dont mon âme  
a soif ? quand le verrai-je sur la terre des vivants ?  
car nul œil mortel ne peut le voir sur cette terre  
des morts. Que ferai-je donc, ô infortuné que je  
suis, enchaîné dans les liens de ma mortalité ?  
Que ferai-je ? « Aussi longtemps que nous ha-  
« bitons ce corps, nous marchons loin du Sei-  
« gneur. » Nous n'avons point ici-bas de cité  
permanente, mais nous cherchons la cité future.  
Notre patrie véritable est aux cieux. « Malheur à  
« moi ! car mon exil a été prolongé ; j'ai habité  
« sous les tentes de Cédar ; mon âme y a vécu  
« trop longtemps étrangère. Qui me donnera des  
« ailes comme à la colombe, et je m'envolerai, et  
« je me reposerai. » Il n'y a pour moi rien d'aussi  
doux que d'être avec mon Seigneur. Il m'est bon



de m'attacher à Dieu. Faites, Seigneur, que je m'attache à vous, tant que je serai uni à ces membres fragiles, suivant qu'il est écrit : « Qui « s'attache au Seigneur est un même esprit avec « lui. »

Accordez-moi, je vous en supplie, les ailes de la contemplation pour voler avec leur secours jusqu'à votre majesté infinie. Et comme la route qui est à gauche est semée de précipices, guidez mon intelligence de peur qu'elle ne tombe dans les abîmes de la vallée ténébreuse, que l'ombre de la terre ne se place entre vous et elle pour lui dérober les clartés du soleil de justice, et que les vapeurs de ce monde n'étendent devant elle un voile épais qui l'empêche de regarder les cieux. Voilà pourquoi je m'achemine vers les joies de la paix, vers la délicieuse et sereine demeure de la lumière. Tenez mon cœur dans votre main, parceque sans votre assistance il ne peut graviter vers vous. Je hâte ma course là où règne la paix souveraine, là où resplendit l'éternelle tranquillité. Maîtrisez, dirigez mon âme, conduisez-la suivant votre volonté, afin que, guidée par vous, elle s'envole vers cette région de l'abondance, où vous nourrissez éternellement votre peuple de l'aliment de la vérité, et que là, elle vous découvre, ne fût-ce que par une pensée aussi rapide que l'éclair, ô vous sagesse incréée, qui planez sur toutes choses, qui surpassez tout ce qui existe, et qui gouvernez toutes les créatures. Mais, hélas ! mille rumeurs

importunes troublent mon âme qui fait effort pour monter jusqu'à vous. Parlez, Seigneur, imposez silence à tous ces bruits. Mon âme s'imposera silence à elle-même; elle franchira tous les obstacles; elle se dégagera de ses chaînes pour s'élever au dessus de tous les objets créés; elle arrivera jusqu'à vous; elle fixera sur le créateur universel les regards avides de sa foi; elle soupirera après vous; elle ne s'occupera que de vous, ne contempera que vous, ne s'entretiendra que de vos perfections, n'aura devant les yeux que vos grandeurs, et vous méditera au fond de son cœur, ô vous qui êtes le bien véritable et souverain, la joie qui ne finira jamais.

Sans doute, il est beaucoup de contemplations dont se nourrit merveilleusement une âme qui vous est dévouée; mais il n'en est aucune où mon âme trouve autant de joie et de repos qu'en vous, lorsque vous êtes l'unique objet de sa pensée et de sa contemplation. Que votre douceur est grande, ô Seigneur! quel délicieux parfum vous exhalez dans les cœurs qui vous chérissent! que votre amour a de suavité pour ceux qui n'aiment que vous, ne cherchent que vous, n'ont d'autres désirs que de penser à vous! quelle est la félicité de ceux dont vous êtes la seule espérance et qui n'ont d'autre occupation que la prière! Bienheureux, celui qui s'assied solitaire et en silence, faisant bonne garde le jour comme la nuit, afin qu'il lui arrive comme un avant-goût de votre douceur,

lorsqu'il est encore retenu ici-bas dans l'infirmité de ce corps. Je vous en conjure par ces blessures sacrées que vous avez endurées sur la croix pour notre salut, et d'où jaillit le sang divin qui nous racheta, blessez cette âme prévaricatrice pour laquelle vous n'avez pas dédaigné de mourir ; blessez-la du trait puissant et enflammé de votre infinie charité. Le Verbe de Dieu, en effet, est vivant, efficace, et plus pénétrant que la pointe du glaive. O vous, qui êtes la flèche choisie, le glaive acéré, dont la puissance irrésistible traverse le dur bouclier que vous oppose la malice de l'homme, enfoncez dans mon cœur le trait de votre amour, afin que mon âme vous dise : « J'ai été blessé par votre charité, » et que de la blessure de cet amour il sorte des larmes abondantes qui coulent le jour et la nuit. Frappez, Seigneur, frappez le rocher stérile de mon âme de la pointe, à la fois tendre et vigoureuse, de votre dilection ; plongez-la par votre vertu puissante, jusque dans ses dernières fibres ; mettez dans ma tête une eau intarissable et dans mes yeux une source de larmes qui ne s'arrête jamais, grace à mes vifs désirs de contempler votre céleste beauté. Je veux pleurer toute ma vie, étranger aux consolations de la terre, jusqu'au jour où introduit par vous dans la chambre nuptiale des cieux, je mériterai de vous voir, ô le bien-aimé et le glorieux époux de mon âme, Seigneur mon Dieu. Alors, en effet, les yeux fixés sur votre face adorable, sur votre visage éclatant

et rempli de douceur, j'adorerai humblement votre majesté sainte avec vos élus, et, rempli enfin de l'éternelle allégresse, je m'écrierai avec ceux qui vous aiment : « Ce que j'ai si longtemps désiré, « je le vois aujourd'hui ; ce que j'ai espéré, je le « possède en ce moment ; ce que j'ai ardemment « souhaité, m'appartient à tout jamais. Car me « voilà uni dans les cieus à celui que sur la terre « j'ai aimé de toutes mes forces, que j'ai embrassé « de toute l'ardeur de la charité, que j'ai servi avec « toute la fidélité de l'amour. Je le loue, je le « bénis, je l'adore en personne. Il est le Dieu qui « vit et règne pendant toute la durée des siècles. »  
Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION VINGTIÈME.

A JÉSUS-CHRIST.

L'âme s'excite à l'amour de Dieu et au désir d'appartenir à Jésus-Christ.

Seigneur Jésus-Christ, qui êtes ma rédemption, ma miséricorde, mon salut, je vous loue, je vous rends grâces ; grâces, il est vrai, hors de toute proportion avec vos bienfaits, grâces dépourvues de la dévotion que vous méritez, grâces stériles et où manque l'abondance de votre amour. Mon

5\*

âme, toutefois, ne laisse pas de vous louer ni de vous rendre grâces, quelle que soit l'indigence de cet hommage, qu'elle vous offre, bien moins dans la mesure de la reconnaissance qu'elle vous doit que suivant le degré de ses forces. Espérance de mon cœur, vertu de mon âme, appui de ma faiblesse, que votre bonté toute puissante daigne achever l'œuvre qu'entreprend ma tiédeur et mon impuissance. O ma vie, ô la fin suprême de mes vœux, si je n'ai pas mérité de vous aimer dans la proportion de la dette que j'ai contractée à votre égard, je désire ardemment du moins de vous aimer autant que je le dois. O ma lumière, vous lisez au fond de ma conscience : vous y voyez que tous mes désirs sont à nu devant vous, et que si mon âme veut le bien, c'est vous qui le lui inspirez. Si l'inspiration qui vient de vous, Seigneur, est bonne, je me trompe, comme l'inspiration de travailler à vous aimer ne peut être que bonne, accordez-moi le don après lequel vous me faites soupirer. Accordez-moi la grâce de vous aimer autant que vous le commandez. Je vous loue et je vous rends grâces pour le désir que vous m'avez suggéré. Je vous offre un sacrifice de louanges et de prières pour que le don de votre bonté toute gratuite ne demeure pas infructueux. Mettez la dernière main à ce que vous avez commencé; réalisez le désir que vous avez excité en moi, sans que je l'eusse mérité, et en me prévenant par votre bonté. Changez, ô le plus indulgent des pères, ma tiédeur en

fervent amour pour vous. La prière que je vous adresse, ô Dieu clément, le souvenir et la méditation présente de vos bienfaits n'ont pas d'autre but que de vous supplier d'allumer en moi les feux de votre amour. Votre bonté, Seigneur, me donna la vie; à peine né, votre miséricorde me lava de la souillure originelle; non contente de cette régénération baptismale, votre patience m'a supporté jusqu'à ce jour, lorsque je me roulais dans la fange de mes péchés, elle ma nourri, elle m'a attendu avec longanimité. O Seigneur débonnaire, vous attendez que je me corrige; mon cœur attend de vous l'inspiration de votre grâce pour se repentir, comme il convient, et pour bien vivre.

O mon Dieu, qui m'avez créé, qui me supportez, qui me nourrissez, venez à mon secours; j'ai soif de vous, j'ai faim de vos délices, je vous désire, je vous appelle, je vous convoite avec ardeur. L'orphelin, privé de la présence d'un père qu'il chérit de tout son cœur, pleure, gémit, à chaque heure du jour et couvre de ses baisers les plus tendres son visage bien aimé. Cet orphelin éploré c'est moi, mes larmes coulent au souvenir de votre passion qui n'est pas aussi profondément gravé en moi qu'il devrait l'être, mais qui est proportionné à ma faiblesse; au souvenir des soufflets et des outrages que vous avez endurés; au souvenir de votre croix et de vos blessures; au souvenir de votre sanglante immolation pour me racheter; au souvenir de votre embaumement et de

vosre sépulture ; au souvenir de vosre résurrection glorieuse et de vosre triomphante ascension. Voilà quelles images j'embrasse d'une foi inébranlable. Voilà comme je pleure les misères de mon exil, n'attendant d'autre consolation que de vosre avènement, et soupirant avec ardeur après la vue de vosre glorieux visage. Malheur à moi ! Ah ! pourquoi ne m'a-t-il pas été permis de contempler de mes yeux le Seigneur des anges, s'abaissant jusqu'à converser avec les hommes pour élever les hommes jusqu'à la conversation des anges ; le Dieu qui avait reçu l'outrage, mourant volontairement pour rendre la vie au pécheur ! Malheur à moi ! Ah ! que n'ai-je pu mériter de me confondre en étonnement devant le spectacle d'une si prodigieuse tendresse ! Pourquoi, ô mon âme, n'as-tu point assisté aux merveilles du Calvaire ? Le glaive de la plus cuisante douleur t'aurait transpercée ; car tu n'aurais pu voir sans frémir le côté de ton Sauveur ouvert par la lance du soldat ; tu n'aurais pu supporter l'aspect des clous profanant les pieds et les mains de celui qui t'a créée ; tu aurais reculé d'horreur devant le sang de ton Rédempteur ruisselant de toutes ses plaies. Que n'as-tu pu t'enivrer de l'amertume de tes larmes, pendant que ton Sauveur s'abreuvait de l'amertume du fiel ! que n'as-tu mêlé tes pleurs à ceux de la Vierge immaculée, sa très digne mère et ta bienfaisante dame ?

Ma très miséricordieuse dame, dites-moi quelles sources de larmes ont jailli de vos yeux pu-

diques, lorsque vous avez vu votre fils unique garrotté devant vous, déchiré par les verges, et livré à la mort, malgré son innocence? Répondez; quels ruisseaux de pleurs ont sillonné votre pieux visage, lorsque vous avez vu ce même fils, votre Dieu et votre Seigneur, s'étendre sur la croix, sans avoir commis aucune faute, et la chair de votre chair voler en lambeaux sous des mains impies? Quels sanglots ont ébranlé votre chaste poitrine, lorsque vous avez entendu ces mots : « Femme, voilà votre fils ; » et le disciple : « Voilà votre mère ! » lorsque vous receviez pour fils le disciple à la place du maître, le serviteur à la place du Seigneur? Ah! plutôt à Dieu qu'avec l'heureux Joseph il m'eût été donné de descendre mon Seigneur de sa croix, de l'embaumer de mes aromates, de le déposer dans son sépulcre, ou du moins d'accompagner son corps en pleurant, afin que mon dernier hommage n'eût pas manqué à ces prodigieuses funérailles ! Plût à Dieu que la brillante apparition des anges m'eût effrayé dans la société des saintes femmes, et que j'eusse entendu la nouvelle de la résurrection du Seigneur, la nouvelle si impatiemment attendue, si ardemment désirée ! Oui, plutôt à Dieu que ces mots, sortis de la bouche de l'ange, eussent retenti à mes oreilles : « Ne craignez pas ; vous cherchez Jésus qu'ils ont crucifié ; il est ressuscité ; il n'est plus ici ! »

O le plus clément, le plus doux, le plus glo-



rieux des pères, quand me consolerez-vous de n'avoir pas vu la bienheureuse incorruptibilité de votre chair; de n'avoir pas appliqué ma bouche sur les traces de vos blessures et la marque des clous qui vous ont percé; de n'avoir point arrosé de mes larmes de joie les cicatrices qui attestent la réalité de votre corps? Objet de mon admiration, être inestimable, père auquel nul ne peut se comparer, quand apaiserez-vous ma tristesse? Quand sécherez-vous mes larmes? Car je ne puis maîtriser ma douleur tant que je marche loin du Seigneur. Malheur à moi, ô mon Dieu! malheur à mon âme! Vous êtes parti, ô la consolation de mes jours, et vous ne m'avez pas dit adieu! Lorsque vous êtes entré dans vos voies, vous avez béni les vôtres, et je n'y étais pas! Les mains élevées, vous êtes monté sur le nuage qui vous a emporté dans les cieux, et je n'ai pas vu votre triomphe! Les anges ont promis que vous reviendriez un jour, et je ne les ai pas entendus! Hélas! que dire? que faire? où aller? où le chercher? où et quand pourrai-je le trouver? qui invoquerai-je? qui annoncera à mon bien-aimé que je languis d'amour? La joie de mon cœur a défailli; mon allégresse s'est convertie en deuil. Ma chair a séché dans la tristesse; mon cœur s'est enveloppé de ténèbres, ô le Dieu de mon cœur; ô le Dieu qui êtes mon éternel héritage! mon âme s'est refusée à toute consolation qui n'est pas vous, ô ma douceur infinie. En effet, qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et

hors de vous qu'ai-je voulu sur la terre ? C'est vous que je veux, vous que j'espère, c'est à vous que mon cœur a dit : « J'ai cherché votre visage ; « j'ai cherché votre visage, Seigneur ; ne détournez pas vos yeux de dessus moi. »

Clément ami des hommes, vous m'avez laissé dans l'indigence, soyez l'appui de l'orphelin. Mon avocat le plus sûr, ayez pitié du pauvre orphelin que vous avez abandonné ; je n'ai plus de père ; mon âme est comme dans la viduité. Regardez d'un œil favorable les larmes de mon veuve et de ma détresse ; je vous les offre, jusqu'à ce que vous veniez me visiter. Courage, Seigneur ; montrez-vous enfin à mes regards, et je serai consolé. Laissez-moi voir votre adorable figure, et je serai sauvé ; manifestez-moi votre présence, et mes vœux seront comblés ; révélez-moi votre gloire, et ma joie sera parfaite. Mon âme a soif de vous non moins que ma chair ; mon âme soupire après le Dieu qui est la source d'eau vive. Quand irai-je apparaître devant la face de mon Sauveur ? quand viendrez-vous, divin consolateur que j'attends ? Oh ! que ne m'est-il donné de voir enfin la joie qui est l'objet de mes désirs ! Oh ! que ne puis-je me rassasier par la manifestation de votre gloire dont mon âme est altérée ! Oh ! que ne m'est-il permis de m'enivrer de l'abondance de votre maison que j'appelle de tous mes vœux ! que ne m'abreuvez-vous déjà au torrent de vos voluptés dont mon cœur a soif ! En attendant cet heureux jour,

Seigneur, que mes larmes soient le pain de mes jours et de mes nuits, jusqu'à ce qu'il me soit dit : Voilà ton Dieu; jusqu'à ce que j'entende : « O « âme, voilà ton époux. » Jusque là, nourrissez-moi de messanglots; abreuvez-moi de mes larmes; réconfortez-moi par mes douleurs. Alors peut-être viendra mon Rédempteur, parcequ'il est bon; il ne tardera pas, parcequ'il est compatissant. Gloire à lui dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION VINGT-UNIÈME.

A JÉSUS-CHRIST.

L'âme lui avoue sa misère et son indignité.

Seigneur Jésus-Christ, je le sais et je le confesse humblement, je ne mérite pas que vous m'aimiez, mais vous méritez bien assurément que je vous aime. Je suis indigne de vous servir, je le reconnais; mais vous, vous n'êtes pas indigne que votre créature vous serve. Faites que je renonce au péché, comme vous le voulez, afin que je puisse vous honorer, comme je le dois. Accordez-moi par votre compatissante miséricorde la grâce de garder, de régler, et de finir tellement ma vie que je m'endorme dans la paix et que je me repose

en vous. Qu'au terme de la carrière, Seigneur, j'obtienne de votre bonté le sommeil avec le repos du juste, le repos du juste avec la satiété, la satiété avec l'éternité bienheureuse, par Jésus-Christ notre Seigneur. Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION VINGT-DEUXIÈME.

A JÉSUS-CHRIST.

**Le pénitent sollicite humblement le secours divin.**

Seigneur Jésus-Christ, qui êtes mon Rédempteur, ma miséricorde, mon salut, ma consolation, ma vie, je vous loue et vous rends grâces. C'est votre bonté qui m'a créé; c'est votre miséricorde qui m'a lavé de la souillure originelle; c'est votre présence qui, depuis ma régénération baptismale, me supporte, me nourrit et m'attend, quoiqu'elle me voie me rouler tous les jours de nouveau dans la fange du péché. Seigneur mon Dieu, vous qui m'avez créé, qui me supportez, qui alimentez en moi le principe de la vie, et qui venez à mon secours, j'ai soif de votre beauté; j'ai faim de vos merveilles; c'est vous que je désire, vous que je souhaite, vous que je convoite avec une sainte ardeur. O le plus clément, le plus doux, le plus

glorieux des pères, c'est vous que je veux, vous que je cherche, vous que j'espère contempler. Mon âme, ô ma douceur infinie, refuse de s'ouvrir à toute consolation qui n'est pas vous-même.

Venez à moi, ô mon Sauveur ; montrez-vous à mes regards, et je serai consolé. Laissez-moi voir votre adorable visage, et je serai sauvé; manifestez-moi votre présence, et mes vœux seront comblés. Révélez-moi votre gloire, et ma joie sera parfaite. Mon âme a soif de vous non moins que ma chair. Quand viendrez-vous à moi, ô mon consolateur? Oh! que ne m'est-il donné de voir enfin la joie qui est l'objet de mes désirs! Oh! que ne puis-je me rassasier par l'apparition de la gloire qui excite la faim de mon âme! Oh! que ne puis-je m'enivrer de l'abondance de la maison après laquelle je soupire! Oh! que ne m'abreuvez-vous déjà au torrent des voluptés dont je suis altéré! Donnez, Seigneur, à mon exil d'ici-bas le pain de la douleur et des larmes que je désire par dessus toutes les délices de la terre. Que mes larmes, ô mon Sauveur, soient le pain de mes jours et de mes nuits, jusqu'à ce qu'il me soit dit : « Voilà ton Dieu, » jusqu'à ce que j'entende ces paroles : « Voilà ton époux. » En attendant cet heureux moment, Seigneur, nourrissez-moi de mes sanglots et reconfortez-moi par mes douleurs. Ainsi soit-il.

---

---

## MÉDITATION VINGT-TROISIÈME.

A JÉSUS-CHRIST.

Pour nos amis.

Doux et clément Seigneur Jésus-Christ, vous qui avez déployé une charité que personne ne peut surpasser ni atteindre ; qui, sans rien devoir à la mort, avez livré pour vos serviteurs et pour ceux qui vous avaient offensé votre vie compatissante ; vous qui avez prié pour vos bourreaux eux-mêmes, afin qu'ils pussent devenir vos frères, mériter ici-bas la justification, et se réconcilier avec vous et votre miséricordieux Père, c'est vous, ô mon Sauveur, qui après avoir montré pour vos ennemis une charité si merveilleuse, avez imposé à vos amis le devoir de la charité. Seigneur débonnaire, par qu'elle tendresse reconnaîtrai-je votre tendresse ineffable ? que vous rendrai-je pour votre immense bienfait ? La douceur de votre bénignité est supérieure à tous les sentiments d'amour. La grandeur de votre bienfait surpasse toute rétribution humaine. Que rendrai-je donc à mon créateur et à mon réparateur ? Que rendrai-je à celui qui a eu pitié de ma misère et qui m'a racheté ? « Seigneur, vous êtes

mon Dieu. Vous n'avez pas besoin de mes biens. » A vous appartient l'univers et tout ce qu'il renferme. Que rendrai-je donc au Seigneur, créature indigente et réduite à la mendicité? Cendre et vermisseau, que lui rendrai-je, à moins d'obéir de tout mon cœur à son précepte? Or son précepte est de nous aimer les uns les autres.

Homme débonnaire, Dieu débonnaire; Seigneur débonnaire, ami débonnaire; bien absolu dans tout ce que vous êtes, votre abjet et méprisable serviteur désire se conformer au précepte que vous avez établi. Vous ne l'ignorez pas, ô mon Sauveur! j'aime la dilection que vous nous avez prescrite; j'aime l'amour que vous nous imposez; j'ai soif de votre charité. C'est elle que j'implore, elle que je cherche; c'est pour arriver jusqu'à elle que ce pauvre mendiant heurte à la porte de votre miséricorde, en poussant des cris de douleur. Au souvenir des douces aumônes que j'ai reçues de votre libéralité toute gratuite, j'invoque votre clémence infinie pour tous les hommes, aimant chacun d'eux en vous et à cause de vous, quoique, hélas! ce ne soit ni autant que je le devrais ni autant que je le désire. Toutefois, comme il en est quelques-uns pour lesquels votre amour a gravé en moi une affection plus particulière et plus tendre, je fais aussi des vœux plus ardents pour leur félicité, et je désire vous implorer pour leurs besoins avec plus de ferveur. Oui, ô compatissant Seigneur, votre serviteur veut, autant

qu'il est en lui, vous prier pour ses amis ; mais le coupable qui vous a offensé est arrêté par ses prévarications. De quel front, en effet, solliciterai-je votre grâce pour autrui quand mes propres forces ne suffisent pas pour réclamer mon pardon ? avec quelle confiance intercèderai-je pour eux quand je cherche moi-même avec anxiété des intercesseurs ? Que ferai-je donc, Seigneur mon Dieu, que ferai-je ? vous m'ordonnez de prier pour eux, et ma tendresse le désire ; mais lorsque ma conscience me crie : Tremble pour tes propres péchés, je redoute de parler pour les autres. Quoi donc ? Renoncerais-je au devoir que vous commandez, parceque j'ai commis le péché que vous défendez ? non sans doute, mais plutôt, puisque j'ai violé la défense, j'embrasserai le précepte. Peut-être alors la soumission guérira-t-elle l'orgueil de la révolte ; peut-être la charité couvrira-t-elle la multitude des offenses.

Je vous prie donc, ô Dieu compatissant et débonnaire pour ceux qui m'aiment à cause de vous et que j'aime en vous. Je vous prie plus instamment encore pour ceux qui, vous le savez, ont pour moi une tendresse plus entière et moi pour eux. Je ne vous implore pas, Seigneur, comme un juste rassuré sur ses péchés, mais en cédant aux sollicitations de ma charité pour autrui, quelque faible qu'elle puisse être. Aimez-les donc, ô source de dilection, vous qui m'ordonnez de les aimer et qui m'en accordez la grâce. Et si ma prière ne



mérite pas de leur devenir profitable parcequ'elle sort d'un cœur souillé par le péché, qu'elle leur soit utile du moins, par la raison que vous en êtes le principe et l'auteur. Aimez-les donc, ô dispensateur suprême de la charité, aimez-les à cause de vous et non à cause de moi. Faites qu'eux-mêmes vous aiment de tout leur cœur, de tout leur esprit, de toute leur âme; faites que leurs paroles, que leur volonté, que leurs actions soient conformes à votre volonté et à leurs célestes intérêts. Ma prière, ô mon Sauveur, est trop tiède, parceque ma charité n'est point assez brûlante. Mais vous qui êtes riche en miséricordes, ne leur mesurez pas vos bienfaits sur les langueurs de ma dévotion. Puisque votre bonté surpasse la charité de l'homme, que votre propitiation miséricordieuse s'élève bien au dessus de l'affection que renferme ma prière. Accordez-leur, Seigneur, et accomplissez en eux ce qui leur est utile suivant votre sainte volonté. Dirigez-les, protégez-les, partout et toujours jusqu'à ce qu'ils arrivent au port de la glorieuse et éternelle sécurité. Ainsi soit-il.



---

## MÉDITATION VINGT-QUATRIÈME.

A JÉSUS-CHRIST.

Pour nos ennemis.

O Jésus-Christ, tout puissant et indulgent Seigneur, vous dont j'implorais tout à l'heure la pitié pour mes amis, ce que mon cœur souhaite à mes ennemis est également connu en votre présence. Comme vous êtes le Dieu qui sonde les reins et les cœurs, vous lisez dans les plus secrets replis de mon âme. Si vous y avez déposé quelque germe qui soit digne de vous être offert, vos yeux l'aperçoivent, de même que si l'ennemi ou ma propre main y a semé cette ivraie funeste, qui doit être consumée par les flammes éternelles, votre science infinie ne l'ignore pas davantage. Dieu très clément, ne dédaignez pas la plante que vous avez semée vous-même ; arrosez-la, donnez-lui son accroissement et sa perfection, veillez constamment sur elle. De même que je n'ai pu rien commencer sans vous, je ne puis rien achever non plus, ni rien conserver sans votre secours. Ne me condamnez pas, ô Dieu de miséricorde, à cause de ce qui vous déplaît en moi ; mais plutôt, effacez ce que vous n'y avez pas mis, et sauvez

mon âme qui est votre ouvrage. Sans vous il m'est impossible de me réformer; car si nous possédons quelque justice, c'est à vous et non à nous-mêmes que nous en sommes redevables. Mon âme ne pourrait supporter la rigueur de vos jugements si vous la jugiez suivant sa malice. Vous donc, Seigneur, qui seul êtes investi de la toute puissance et de la miséricorde, accordez à mes ennemis et rendez-moi à moi-même tous les biens que vous m'inspirez de vous demander pour eux. Et si dans les supplications que je vous adresse, il m'arrivait de franchir les limites de la charité, soit par faiblesse, soit par ignorance, soit par méchanceté, seigneur débonnaire, ne m'imputez pas ces vœux, et que mes ennemis n'en ressentent pas les effets. Vous qui êtes la lumière véritable, éclairez leurs ténèbres. Vous qui êtes la beauté souveraine, redressez leur erreur; vous qui êtes la vie parfaite, ressuscitez leurs âmes. Vous avez dit par la bouche de votre disciple bien aimé: « Quiconque n'aime pas demeure dans la « mort. » Je vous en supplie donc, Seigneur, faites qu'ils vous aiment et qu'ils aiment le prochain autant que vous l'ordonnez, afin qu'ils n'aient point à porter devant vous le crime de haïr leur frère.

Loin de moi, Seigneur compatissant, loin de moi le malheur d'être pour mes frères une occasion de mort, et une pierre de scandale contre laquelle ils viennent se heurter! Il me suffit, ô mon

Dieu, ou plutôt, c'est déjà beaucoup trop d'être pour moi-même un sujet de scandale. J'ai assez de mon propre péché. Votre serviteur vous demande humblement de ne pas permettre que les compagnons de sa servitude offensent à cause de lui la majesté d'un maître si puissant et si miséricordieux ; rendez-leur vos bonnes grâces, et qu'ils vivent avec moi dans la concorde, à cause de vous et conformément à votre volonté. Telle est la vengeance que j'appelle, dans le secret de mon cœur, sur mes compagnons de servitude, sur mes ennemis, et tous les pécheurs qui me ressemblent ; tel est le châtement que je vous conjure de leur infliger : c'est qu'ils vous aiment, c'est que nous nous aimions réciproquement dans la mesure où vous le voulez et comme il nous est avantageux ; c'est que nous satisfassions pour nous-mêmes et les uns pour les autres à la justice du miséricordieux Seigneur, attendu qu'il est notre maître à tous ; c'est enfin que pour le bien commun nous obéissions à notre maître commun, dans l'union de la charité et de la concorde. Seigneur, le pécheur qui vous a outragé ne sollicite aucune autre vengeance contre ceux qui lui veulent du mal et qui le persécutent. Préparez-la vous-même, ô Dieu très clément, pour celui qui a eu le malheur de vous offenser. Courage donc, ô mon débonnaire Créateur, et mon miséricordieux juge, remettez-moi par votre inestimable miséricorde toutes mes dettes, de même que je remets à mes

débiteurs toutes celles qu'ils ont contractées envers moi; et si mon cœur n'a point encore pardonné avec cette perfection que réclame votre jugement, ou plutôt, parcequ'il en est bien loin encore; toutefois, comme il a dessein d'y parvenir, comme il impose violence à ses ressentiments, et fait avec votre assistance tout ce qui est en lui, je vous offre cet effort lui-même afin que vous daigniez me remettre tous mes péchés sans exception, et avoir pitié de mon âme, suivant la mesure de votre puissance.

Exaucez ma prière, puissant Seigneur, et Seigneur débonnaire, exaucez-la, vous que convoite mon amour, mais dont mon âme affamée ne peut se rassasier; vous que ma bouche essaie d'invoquer, mais sans pouvoir trouver un nom qui suffise et réponde à ma tendresse. Car il n'est point d'expression qui puisse rendre tout ce que mon amour ressent pour vous, avec le secours de votre grâce. J'ai prié, Seigneur, comme je l'ai pu; mais ma volonté a été plus loin que mes facultés. Exaucez-moi, exaucez-moi, comme vous le pouvez, vous qui pouvez tout ce que vous voulez. J'ai prié comme un infirme et un pécheur; exaucez-moi, exaucez-moi, comme un Seigneur puissant et riche en miséricordes. Accordez à mes amis et à mes ennemis tous les biens que je vous ai demandés pour eux. C'est trop peu encore, distribuez à tous les vivants et à tous les morts les remèdes de votre miséricorde, suivant les besoins de chacun qui vous sont connus et conformément aux dispo-

sitions de votre volonté sainte. Pour moi, exaucez-moi toujours, non pas dans les vœux que forme mon cœur, non pas dans les vœux que murmurent mes lèvres, mais dans les supplications qui sont conformes à vos désirs, dans les supplications que vous savez que je dois vous adresser, ô Rédempteur du monde, Dieu, l'égal du Père et de l'Esprit saint, qui vivez et réglez avec eux dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION VINGT-CINQUIÈME.

A JÉSUS-CHRIST.

Dignité du ministère sacerdotal.

Très doux et très indulgent Seigneur Jésus-Christ, Fils tout puissant du Père tout puissant ; vous qui conjointement avec le Père et l'Esprit saint êtes le Créateur de tout ce qui existe ; vous à qui tous les événements sont présents avant qu'ils s'accomplissent, vous connaissez mon ignorance ; la faiblesse et la fragilité de mon âme sont à nu devant vos yeux ; mes péchés et mes offenses ne vous sont point cachés. Je vous reconnais pour l'auteur de mes jours, et c'est vous, je le confesse humblement, qui me fournissez tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie présente. Vous avez

donc pétri, quand il vous a plu, le limon dont je suis formé ; je resterai sur cette terre tant qu'il vous plaira ; et jusqu'à ce qu'il vous plaise de m'en retirer, nulle puissance ne pourra m'en bannir. Fermement convaincu de cette vérité, je demande avant tout à votre bonté infinie de m'accorder la grâce d'une bonne mort, quoi qu'il m'arrive pendant que je suis vivant ; de me remettre toutes mes iniquités par les larmes d'une pénitence sincère ; et de me conduire à la contemplation de votre gloire, qui est la fin pour laquelle vous m'avez créé.

Je l'avoue, très doux Seigneur Jésus, tous les biens que je possède, c'est à vous que les dois ; et vous m'en avez investi pour que je vous aime pardessus toutes choses, comme cela est bien juste ; pour que j'accomplisse avec une volonté énergique tout ce qui vous est agréable, et que j'évitasse humblement tout ce qui vous déplaît. Mais entre tous les autres avantages que vous m'avez conférés en m'attachant à votre service, je ne sais par quel secret jugement vous avez permis que le fardeau du sacerdoce me fût imposé. Lorsque d'une part, je considère attentivement quel respect réclame la grandeur de ce ministère ; combien doit être pure de toute contagion du péché l'âme qui en aborde les redoutables fonctions ; lorsque, de l'autre, j'examine avec non moins de soin qui je suis, pour oser accepter une pareille charge, mon audace m'épouvante, et je

tremble que l'indignité du ministre dans un si sublime ministère ne m'attire un jugement et une condamnation plus formidable. Certes, je le sais, et je n'en doute nullement, si je vivais comme doit vivre quiconque est marqué de ce sceau divin, le service du Seigneur ne renferme rien qui puisse m'être aussi salutaire et aussi profitable. Mais, hélas ! de même qu'il tournerait à mon avantage si ma vie répondait à sa sainteté, il faut bien également que mon âme débile et chargée de prévarications s'attende à une sentence plus rigoureuse, pour avoir osé porter la main sur votre arche d'alliance, malgré mon indignité. Oui, ministère utile et salutaire au prêtre vertueux ; ministère mille fois plus utile et plus salutaire que je ne saurais l'exprimer, mais aussi ministère mille fois plus périlleux que je ne saurais le dire, pour quiconque n'en est pas digne ! Que fera donc, ô très indulgent Seigneur Jésus, votre prêtre ici présent, ou plutôt, que fera ce pécheur qui ploie sous le faix de votre service ? Doit-il s'abstenir ? doit-il poursuivre ? Il ne sait lequel des deux est le plus avantageux pour lui. M'éloigner tout à fait de l'autel ! Mais je crains que cette frayeur ne soit pour moi l'occasion de commencer, ou peut-être même de consommer des péchés et des offenses auxquels je n'osais pas même penser auparavant, retenu que j'étais par le salutaire effroi de mon ministère.

Je l'avoue, en effet, souvent, lorsque je me



prépare à la célébration des saints mystères, il m'arrive de pleurer dans l'amertume et l'angoisse du cœur les fautes dont je me reconnais coupable. Je répudie aussi avec plus de promptitude les vaines pensées, et les vaines délectations qui me troublent. Enfin, après que le service divin est consommé, mon âme ne s'ouvre que bien plus timidement aux passions et aux péchés qui surgissent de nouveau : elle est arrêtée par le souvenir du ministère qu'elle vient de remplir. Puisqu'il en est ainsi, je me console un peu de mon orgueilleuse présomption, à la pensée que le respect pour mon sacerdoce suspend au moins pour quelque temps le cours de mes prévarications. Mais, hélas ! ô très clément et très miséricordieux Jésus, trop souvent, vous le voyez, mon cœur et mon âme sont tellement remplis de malice, tellement obscurcis par les vapeurs de l'iniquité, tellement rebelles à vos commandements, que, semblables au torrent qui entraîne avec lui toutes les immondices de la vallée ou de la plaine qu'il parcourt, ils roulent avec eux toutes les impuretés des désirs charnels, ou bien se plongent et se replongent dans les mêmes voluptés, à la manière du plus vil des animaux. Je confesse, devant votre majesté sainte, ô très miséricordieux Jésus, mes iniquités sans nombre ; je confesse les désirs infâmes, les pensées abjectes, les orgueilleux emportements, auxquels s'abandonne intérieurement mon âme, en répudiant le joug de votre crainte. Comme

vous le voyez, ô très clément Seigneur Jésus, je tombe souvent dans ces péchés, et voilà dans quel vase impur, ou, pour mieux dire, dans quel cœur souillé j'ose recevoir votre corps et votre sang. Je proclame la vérité sans m'épargner moi-même. Oui, c'est avec un cœur plein de péchés et de prévarications que je monte à l'autel pour y vaquer à votre service. Comment ne redouterais-je pas que l'audace du téméraire qui ne craint pas de toucher à vos sacrements si purs, malgré l'infection qu'exhale la corruption de ses plaies, ne tourne à sa perte bien plus qu'à son salut ?

Ah ! vienne, vienne seulement quelque serviteur fidèle qui, rempli de l'Esprit de Dieu, fortifie par ses salutaires conseils un prêtre infortuné, et lui apprenne quelle est la voie la meilleure ou la plus funeste pour lui ? Faut-il qu'il déserte l'autel à cause des obstacles qu'il signalait tout à l'heure ? ou bien continuera-t-il à y servir le Seigneur, pour imposer un frein aux nombreuses iniquités contre lesquelles il trouve une sauvegarde dans la majesté de ses fonctions ? Or la-dessus, si je ne me trompe, le conseil salutaire c'est de renoncer au péché, et de rendre à Dieu l'hommage que nous lui devons ; car si nous ne sommes pas dignes de servir Dieu, certes Dieu n'est pas indigne que sa créature le serve. A quel parti s'arrêtent mes frères dans le sacerdoce ? Je l'ignore. Quant à moi, j'aime mieux encore servir Dieu, quoique je ne puisse m'abstenir complètement de tout mal, que

d'abandonner son service par la peur du péché, et de croupir tranquillement dans la damnation qui en est la suite. Sa tendresse est immense comme sa miséricorde. S'il nous voit marcher, même en boitant, dans la voie droite qu'il a tracée devant nous, et bien résolu de ne pas nous en écarter, quelles que soient nos chutes et nos rechutes, à l'aspect d'une constance qui ne se lasse pas, il ne pourra résister longtemps à son amour ; que dis-je ? il secondera nos efforts, et dirigera nos pas dans le sentier du salut. Toutefois, si les péchés du prêtre entraînaient la mort de l'âme, mieux vaudrait pour lui qu'il cessât humblement d'immoler la sainte victime que d'encourir une condamnation rigoureuse, audacieux profanateur du sacrifice, jusqu'à ce qu'après avoir commencé ou achevé sa pénitence, il pût monter à l'autel, sans avoir rien à craindre.

Me voici donc, ô très clément et très miséricordieux Seigneur Jésus, confessant à votre bonté infinie que je suis un grand pécheur, que je fais beaucoup de choses qui vous déplaisent, et cependant j'ose continuer de vous servir à l'autel. C'est que je ne puis désespérer de votre miséricorde ; c'est qu'il ne m'est ni possible ni expédient de désertier votre sanctuaire ; de ne pas me nourrir du corps qui endura la mort pour me racheter ; de ne pas m'abreuver du sang qui, mêlé avec l'eau, coula de votre côté sous la lance du soldat pour la rémission des péchés. Suis-je indi-

gne de cette faveur, comme je le confesse humblement? Frappez-moi; réformez, reprenez, châtiez votre prêtre ou plutôt le pécheur qui vous a outragé jusqu'à ce que la rouille du péché qui, par ma criminelle négligence, s'est endurcie pendant de si longues années dans les replis de mon âme, se retire complètement de moi. Oui, je le confesse, je suis un pécheur; je suis couvert de souillures; je ne mérite pas l'honneur que vous me faites: néanmoins, ô très clément Jésus-Christ, je ne consentirai jamais à m'éloigner de vous; quelle que soit votre décision, je ne vous quitte pas; je vous retiendrai de ma main, toute défaillante qu'elle est. Non; je ne vous laisserai pas partir avant de m'avoir absous de toute contagion du péché. Puis quand j'aurai ainsi mangé tous les jours votre chair; quand j'aurai bu votre sang; quand je me serai attaché constamment à votre volonté; quand j'aurai obéi assiduellement à vos préceptes, daignez me conduire après la mort de la chair au salut véritable, c'est à dire à vous qui êtes le prêtre par excellence, afin qu'uni aux autres prêtres qui sont les membres de votre corps mystique, ayant cessé de pécher désormais, devenu un prêtre digne de ce nom, et un membre de votre corps, je vous loue et vous glorifie pendant les siècles éternels. Ainsi soit-il.



---

## MÉDITATION VINGT-SIXIÈME.

### A JÉSUS-CHRIST.

Le prêtre contemple attentivement avec quelle miséricorde Jésus-Christ a revêtu pour nous la nature du limon dont il nous a formés.

Prêtre suprême, prêtre au dessus de tous les prêtres, Seigneur Jésus-Christ, à qui tout prêtre est uni, ou plutôt devant qui tout chrétien marche dans la vérité, écoutez avec des oreilles indulgentes la voix de ma supplication ; et, si je vous prie, comme il convient, exaucez-moi ; car je ne veux pas, ô le plus clément des pères, vous adresser une seule demande qui puisse justement vous offenser. Si par quelque ignorance ou quelque volonté charnelle il m'arrivait de former des vœux contraires au salut de mon âme, je vous en conjure avant tout, ô très miséricordieux Seigneur, n'exaucez jamais de pareilles sollicitations. Vous connaissez et vous connaissez parfaitement, ô Dieu de bonté, par combien d'illusions, par combien de vanités, par combien de terrestres désirs, par combien d'affections aux voluptés du siècle, est blessée à toute heure et sans relâche mon âme infortunée. Souvent même, comme vous l'apercevez bien, ô très doux Seigneur, si vous m'abandonniez sur la pente de ma volonté perverse, je me

précipiterais de moi-même et de toute mon impétuosité dans le tourbillon du vice. Voilà pourquoi, ô le plus doux des pères, fermement convaincu que je suis un grand prévaricateur et que toute vertu me manque contre le péché, je vous supplie d'enchaîner miséricordieusement la fureur qui m'emporte à l'iniquité : confondez, détruisez tous les mauvais désirs qui pervertissent en moi le sens de la droiture.

Si parfois je médite attentivement, ô Dieu qui avez tant aimé les hommes ; si je repasse en ma mémoire tout le mal que j'ai fait et que je continue de faire, misérable pécheur que je suis ; si j'examine sérieusement combien j'ai à pleurer sur mes misères passées et présentes ; que je suis prêtre de nom, il est vrai, mais que je démens par mes œuvres le ministère du prêtre, je l'avoue, quelle que soit la frayeur que m'inspirent mes autres prévarications, la dignité du caractère dont je suis revêtu sans en être digne me fait trembler mille fois plus que tout ce qui peut me survenir. La majesté de mon sacerdoce est au dessus de toute appréciation humaine ; elle est infiniment chère à Dieu et aux hommes, pourvu que le prêtre vive comme doit vivre quiconque est investi de cette double mission. Oui je porte un nom auguste, mais un nom que ma conduite criminelle contredit malheureusement sur presque tous les points. Mon cœur est impur ; mes sens sont impurs ; souillé au dedans, souillé au dehors, je

cherche vainement en moi une seule place où puisse reposer décemment et comme il convient le corps du Seigneur. Livré à l'angoisse de mes pensées, et ne sachant plus ce qui vaut le mieux pour moi, je vais donc çà et là, flottant de projet en projet, et discutant mûrement avec ma conscience, pour y recueillir quelque avis dont je reconnaisse l'utilité pour le salut de mon âme. Après avoir parcouru d'un regard attentif tout l'ensemble de mes actions, et n'y trouvant aucun bien, ou du moins que fort peu de bien, j'y ai remarqué néanmoins le faible bien que voici, si toutefois il faut l'appeler de ce nom. La vertu que je n'ai pas, je la chéris dans autrui, lorsqu'il la possède; si elle me manque, je reconnais humblement qu'elle me fait défaut. La raison en est que je me crois plus pécheur et plus malheureux que le dernier de mes frères, sans toutefois désespérer de la miséricorde du Dieu tout puissant. Je suis fermement convaincu que celui qui a pris soin de m'appeler à la vie lorsque je n'existais pas encore; qui, par sa miséricordieuse providence alimente tous les jours la vie qu'il m'a donnée, m'accordera aussi dans toute sa tendresse la force de faire quelque œuvre méritoire; ou d'y mettre la main si je ne puis l'achever entièrement; ou enfin, si je ne puis même l'entreprendre, de renoncer du moins au péché autant que cela est possible.

En effet, Dieu est compatissant et rempli de bonté; il ne veut pas la mort de sa créature; loin

de là, il l'avertit par toutes les voies de sa miséricorde de recourir à sa tendresse. Qu'il chérisse outre mesure l'ouvrage de ses mains, et qu'il ne le perde que malgré lui, il nous l'a prouvé indubitablement en descendant du haut des cieus sur la terre; en daignant naître par amour pour sa créature, lui qui n'avait jamais eu de commencement; en revêtant pour nous racheter le limon dont il nous avait formés. Il nous l'a prouvé encore, lorsque ce même limon, qu'il avait pris pour nous racheter, c'est à dire sa chair adorable, il nous la donne à manger, macérée pour ainsi dire et broyée par les douleurs de sa passion sur l'autel de la croix; lorsqu'enfin il nous abreuve et apaise la soif de notre âme avec ce même sang divin qui coula au Calvaire sous le pressoir de ses souffrances. Quand nous mangeons ainsi la chair de notre Rédempteur; quand nous buvons son sang sacré; quand nous les mêlons à notre limon fragile; quand nous les appliquons, infailible remède, sur les blessures de notre âme, alors, si nous les recevons avec les dispositions convenables, ils bannissent de notre conscience tout ce qui nous exposait au péril de la damnation. O tendresse immense de notre Seigneur Jésus-Christ! O merveilleuse et ineffable miséricorde! Que du milieu de son vaste cortège et le long de la route qu'il parcourt, un grand de la terre apercevant un mendiant qui se débat, mais vainement, dans la fange, sous laquelle il va disparaître, soit touché



tout à coup de compassion et arrache l'infortuné au borbier fatal, il n'en faut point douter, toutes les bouches célébreront cet acte de tendresse et de bonté, et quiconque a conservé un sens droit, l'élèvera jusqu'aux nues. Il y a mieux. Plus l'œuvre de miséricorde s'adresse à une pauvre et indigente créature, plus elle paraîtra compatissante et miséricordieuse aux yeux des chrétiens vraiment dignes de ce nom. Que faut-il donc penser, je le demande, de la tendresse infinie, de la miséricorde et de la charité ineffable de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, n'ayant jamais eu de commencement, daigna commencer à la manière des hommes, et revêtit notre mortalité pour un pauvre, pour un pauvre dont l'indigence n'avait pas de nom, et cela afin de l'arracher à l'immonde borbier du péché dans lequel s'était précipité volontairement l'infortuné ? Ce n'est pas tout encore ; l'homme, condamné à périr, et plongé dans le gouffre de la perdition éternelle, souffrait d'atroces douleurs, travaillé par les angoisses de la faim et par l'aiguillon de la soif. D'une part il était suffoqué par les vapeurs de la fange dans laquelle il s'agitait ; de l'autre, ne trouvant personne pour compatir à son infortune et à sa détresse, il n'était pas moins cruellement torturé par les fétides exhalaisons de son borbier que par l'absence de toute consolation, qu'il n'attendait plus de qui que ce fût. Et si quelque puissance miséricordieuse eût différé plus longtemps de voler à son secours, c'en

était fait de lui à tout jamais; il tombait dans les abîmes de la perdition sans fin. Alors parut l'indulgent Créateur. Il se sentit ému d'une ineffable pitié à l'aspect de ce pécheur, enseveli dans la fange de ses iniquités, et, sans se dépouiller du splendide vêtement de sa gloire, il revêtit les lambeaux de notre indigence. Il vint jusqu'à ce misérable pécheur lui-même, soleil de toute pureté, qui traversait les vapeurs et les souillures de la prévarication sans ternir son éclat; il le purifia de toutes ses immondices; il le prit par la main, il l'arracha à son borbier pour le placer sur un terrain solide. Que fit-il après l'avoir retiré du lac de la misère et de sa fange impure? Il commença par le nourrir du pain de la sagesse et du salut: ensuite il l'engraissa de la chair même qu'il avait revêtue pour opérer sa rédemption; il l'abreuva du propre sang qu'il avait répandu pour la rémission de ses péchés, et ainsi réconforté il apaisa toutes les douleurs qui le déchiraient. Cette chair dont il nourrit sa faim était de la même nature que le limon dont il pétrit le premier homme qu'il avait créé à son image et à sa ressemblance; ressemblance que le premier homme avait défigurée par sa faute, et que le Sauveur rétablit dans sa beauté primitive par l'intégrité de la foi et la manducation de sa chair. Mais la chair de Jésus-Christ, ou ce limon qu'il attira à lui, n'est plus aujourd'hui sur la terre. Le Sauveur, qui mourut sur la croix et ressuscita le troisième jour, trans-

porta dans les cieux sa mortalité triomphante pour la placer à la droite du Père, et lui assigner la domination sur les anges et les archanges. Voilà donc le limon, qui, par sa nature, rampe toujours attaché à la terre, élevé jusqu'aux cieux par notre Rédempteur, et régna sur le ciel lui-même et tout ce qu'il renferme. Aucun fidèle ne peut ou ne pourra monter vers ce limon transfiguré, s'il n'a soin auparavant de le manger pour son salut ici-bas et de boire son sang. Pour moi, ministre et prêtre tel quel de cette chair et de ce sang, lorsque je considère l'immense tendresse et la douceur infinie du Rédempteur envers sa créature, je ne me défie pas de son indulgente bonté. Hâtez-vous donc, Seigneur Jésus-Christ, venez au secours de votre prêtre ; pardonnez-lui ses péchés et ses offenses, afin qu'il puisse célébrer dignement le mystère de votre corps et de votre sang ; en le célébrant avec les dispositions convenables, manger et boire dignement la vérité de votre corps et de votre sang, et, persévérant ainsi jusqu'à la fin, arriver après la mort de la chair auprès de vous, où je me nourrirai et m'abreuverai de vous-même, non plus par intervalle, comme aujourd'hui, mais sans relâche et sans fin avec tous vos élus, ô vous qui êtes la vérité et la vie. Ainsi soit-il.

---

---

## MÉDITATION VINGT-SEPTIÈME.

A JÉSUS-CHRIST.

Le prêtre, tenant dans ses mains le corps et le sang de Jésus-Christ, se rappelle avec amour quelles douleurs le Sauveur a endurées pour nous sur la croix.

O très doux Jésus-Christ, bien le plus cher et le plus désirable de tous les biens, soyez propice à ma supplication ; écoutez la voix de ma prière, et par votre grande miséricorde purifiez mon âme de toutes les souillures dup éché, afin que je puisse aborder dignement le service de votre autel, et célébrer, comme il convient, le mystère de votre corps et de votre sang. Je l'avoue devant votre toute puissance, ô très doux Seigneur ; je suis coupable, je fais le mal à chaque heure du jour, et cependant je ne désespère pas de votre ineffable bonté. Vous êtes bon, Seigneur ; que votre bonté m'enseigne ses préceptes, afin que les comprenant, et les observant comme il convient et assiduellement, je puisse participer à vos mystères avec un cœur et une âme purs.

Debout, ô mon âme ; prépare la maison de ton cœur pour recevoir, avec des pensées chastes et des œuvres sans tache, le corps et le sang de ce-

lui qui t'a créée. Purifie en toi tout ce qui pourrait offenser la majesté infinie d'un pareil hôte ; car il ne saurait demeurer dans l'âme ou le cœur que profane la plus légère souillure de la malice. Si la paix souveraine, si la charité parfaite n'y habitent, il abandonne bientôt ce séjour, qu'il juge indigne de sa conversation et de sa présence, incapable de supporter longtemps le flux et le reflux de ses vaines agitations. Or, malheur à l'âme que le Christ délaisse à cause de ses iniquités. L'abandonner, c'est la condamner, parce qu'il la livre dès lors aux tentations et aux pièges de l'ennemi.

Examine-toi donc attentivement, ô mon âme ; convoque intérieurement devant toi chacun des sens de ton corps ; tout ce que tu y trouveras d'impur ou de vicié rejette-le promptement, et une fois délivrée de la malice ou de l'iniquité qui t'assaillent, ferme derrière elles la porte du sanctuaire, afin qu'elles n'y puissent jamais rentrer ni le profaner à l'avenir. Les préparatifs qui se rapportent à la célébration de l'auguste mystère sont-ils achevés ? As-tu expulsé tout ce qui ne souille que trop souvent le temple même de ta pensée ? Considère, ô mon âme infortunée, les négligences, les prévarications et les péchés que tu avais coutume de commettre ; puis, tenant dans tes mains le corps et le sang de ton Rédempteur lui-même, implore le plus doucement qu'il te sera possible sa clémence ineffable, pour que sa

miséricordieuse compassion te remette tes offenses passées, et que désormais tu ne retombes plus dans les mêmes égarements ou dans des égarements semblables. Toutefois, je dois t'en avertir avant tout, et il y va de ta mort éternelle, prends garde que ces souvenirs ne te fassent retomber dans les filets du démon, à la manière de ces nombreux insensés qui, sous prétexte de pleurer leurs désordres, les retracent aux regards de leur imagination, avec une vivacité de couleurs qui réveillent en eux des délectations criminelles pour ces mêmes désordres.

Rappelle-toi avec le plus de charme que tu le peux, l'ineffable tendresse, la merveilleuse et incomparable douceur de ce corps adorable que tu tiens entre tes mains; de ce corps qui se livra volontairement à tous les outrages et fut crucifié pour ta délivrance. Fais plus, repasse dans ta mémoire les scènes de sa passion; suis-le de douleur en douleur; vois quel horrible souffrance il a dû éprouver quand ses pieds et ses mains furent attachés au gibet ignominieux; quand son côté fut percé par la lance du soldat; quand il fut baffoué, abreuvé d'insultes comme un vil malfaiteur en face même de sa croix, et par ceux-là même pour lesquels il allait mourir. Au milieu de ces sanglants opprobres, cet agneau plein de douceur montra une patience infinie. Il pouvait aisément se venger de ses bourreaux. Non seulement il ne le fait pas, mais il prie son Père de leur par-

donner leur crime. Lorsque, rassasiée pour ainsi dire par ces méditations, tu commenceras à te reposer, sans cesser toutefois de savourer avec amour et suavité ces sublimes mystères, adresse la parole au très doux corps de ton clément Seigneur Jésus-Christ, et t'entretenant avec lui comme si tu le voyais de tes yeux mortels, expose-lui tous tes besoins. Crois fermement que ce corps est le même corps qui naquit de la Vierge Marie, qui fut crucifié, qui fut déposé dans le sépulcre, qui ressuscita le troisième jour d'entre les morts, qui monta vers les cieux, et qui siège aujourd'hui à la droite du Père.

N'en doute pas ; à l'heure où s'offre le sacrifice du corps et du sang de ton Rédempteur, les anges environnent leur créateur, et, s'inclinant avec respect devant la chair et le sang de celui qui leur donna la vie, lui rendent un ineffable hommage. Mais que penser de tous les saints ? quelle langue décrira leurs sentiments d'adoration, lorsque, les yeux fixés sur le prix de leur rédemption, ils voient s'immoler ce même Dieu qu'ils possèdent déjà dans le ciel, et dont la vie éternelle réjouit leurs cœurs ? Pour toi, ô mon âme, religieusement convaincue de ces augustes vérités, et embrassant avec amour la chair de ton créateur, fais connaître à sa tendresse, au milieu de tes pieux baisers, quelles sont tes nécessités, implore sa bonté le plus doucement que tu le pourras, et demande à son ineffable miséricorde d'effacer toutes tes souil-

lures. Plonge-toi tout entière dans le Christ que tu portes dans tes mains, et après l'avoir humblement adoré, découvre-lui tous tes besoins et montre-lui toutes tes plaies.

---

## MÉDITATION VINGT-HUITIÈME.

### A JÉSUS-CHRIST.

Le prêtre avant la consécration du corps de Jésus-Christ reconnaît et confesse son indignité.

O très clément Seigneur Jésus-Christ, qui avez été crucifié et mis à mort pour ma rédemption, tous mes désirs vous sont connus, et mes gémissements ne vous sont pas cachés. Voilà, ô Dieu très débonnaire, que ma misère est à nu devant vous, et que votre miséricorde est dans mes mains ; la misère de mon âme pécheresse ; la miséricorde de votre rédemption. Ayez donc pitié de moi, ô mon Dieu, selon la grandeur de votre miséricorde, et selon la multitude de vos bontés, effacez mon iniquité ; protégez ma vie depuis cette heure jusqu'à son dernier terme. Défendez mon âme contre toute iniquité, afin que je ne me permette rien désormais qui offense les regards de votre majesté. Accordez-moi, Dieu très bienfaisant, la grâce de



vous chérir par dessus tout, comme vous l'ordonnez et comme cela est juste ; faites ensuite que j'aime le prochain non moins que moi-même, ainsi que vous le commandez également. N'est-il pas juste, en effet, n'est-il pas éminemment raisonnable que nous vous chérissions par dessus tout et plus que nous-mêmes ? Vous nous avez aimés avant notre naissance, vous nous avez créés par un acte d'amour ; et, après nous avoir créés, vous avez pris soin de nous amener à la connaissance de votre nom. Par nous mêmes, nous ne possédons rien ; si nous vous aimons, si nous aimons quelque autre bien, c'est à vous que nous en sommes redevables. Quant à notre prochain, c'est avec raison que vous nous ordonnez de l'aimer comme nous-mêmes ; ne nous avez-vous pas créés tous avec un égal amour ? n'avez-vous pas souffert pour tous avec une égale tendresse ? n'avez-vous pas préparé indistinctement pour tous l'héritage de la vie éternelle ? Faites, ô Père très clément, que tous ceux dont la foi est droite et pure vivent dans la droiture et la sainteté, sans jamais dévier des commandements que vous avez établis. Permettez que ceux qui ne croient pas encore en vous embrassent votre foi, et chérissent votre saint nom avant de quitter cette vie mortelle, et qu'après les avoir embrassés l'un et l'autre, ils les gardent purs et inviolables jusqu'aux dernières limites de la carrière.

Que le sacrifice de votre corps et de votre sang

soit pour tous les vivants et pour tous les morts la rémission de leurs péchés ; pour les vivants qui mènent une vie pure, ou qui, s'ils ne sont pas encore vertueux, ont la volonté de le devenir ; pour les morts, qui espèrent par ce sacrifice recevoir de votre miséricorde le pardon de leurs iniquités, et dans l'autre vie parvenir à la gloire éternelle et au royaume des cieux.

Voici, ô Seigneur Jésus-Christ, notre foi sur votre adorable personne. Vous êtes tout à la fois Fils de Dieu, et Fils de la Vierge, le même Verbe qui était au commencement, Verbe qui habitiez en Dieu, Dieu qui étiez le Verbe, par qui tout a été créé à l'origine du monde ; engendré du Père avant tous les siècles, né de la Vierge dans le temps ; d'une autre substance que le Père depuis que vous avez pris naissance dans le sein d'une Vierge et que vous avez conversé parmi les hommes ; semblable au Père en substance en tant que Fils de Dieu ; personne unique en deux natures ; Dieu et homme tout à la fois ; égal au Père par votre divinité, inférieur au Père par votre humanité. Mais comme vous êtes toujours le même Dieu que l'homme et le même homme que le Dieu, il s'ensuit que tous les fidèles proclament et reconnaissent avec raison pour Mère de Dieu la très sainte Vierge qui vous a porté dans ses entrailles. J'ajoute que n'étant pas différent de vous-même, soit que l'on vous envisage comme Fils de Dieu, soit que l'on vous considère comme Fils de l'homme,

il est vrai de dire que vous avez souffert pour toutes les créatures déchues, non pas dans l'impassibilité de votre nature divine, mais dans l'infirmité de votre nature humaine, toujours le même, sans que la distance de la nature trouble en vous les perfections de la divinité, ni que l'unité de la personne confonde les deux natures.

Un autre avantage, ô très doux Seigneur Jésus-Christ, c'est que l'ineffable tendresse avec laquelle vous nous aimez peut et doit nous faire penser que vous nous donnez, à nous pauvres pécheurs, une marque insigne de notre amour dans le mystère de votre sang et de votre corps. Lorsqu'un homme chérit son semblable de toute l'affection dont il est capable, il peut, entre mille témoignages de tendresse, mourir pour lui par la violence de son amour, si l'amour l'exige. Toutefois il est bien rare que l'homme consente à s'immoler, même pour son ami le plus cher. S'il arrive par intervalle qu'un ami sacrifie ses jours pour son ami, la générosité de son dévouement excite l'admiration et l'étonnement de ceux qui le connaissent. Mais vous, très clément Seigneur, vous avez fait plus ; vous avez voulu mourir non seulement pour vos amis, mais pour vos ennemis. Peu satisfait de cette marque de tendresse, ce que nul ami ne consent à faire pour son ami, vous l'avez fait, vous continuez de le faire tous les jours, c'est à dire qu'après avoir enduré la mort pour nous, vous vous donnez vous-même à nous dans le mys-

tère de votre corps et de votre sang ; que nous mangeons réellement votre chair, et que nous buvons réellement votre sang, prix auguste de notre rançon. Accordez-moi donc, ô Seigneur Jésus, la grâce de vivre de telle sorte, d'exercer à l'avenir le ministère de votre autel avec une pureté, et une sainteté si parfaite, qu'en menant une vie humble et chaste, en remplissant dignement mes fonctions, en mangeant votre chair et en buvant votre sang, j'aie, absous de tous mes péchés, vous retrouver par la route la plus droite, après la mort de cette chair corruptible, ô vous qui m'avez créé et m'avez racheté, afin que je vous loue sans fin, avec tous vos élus, dans la félicité éternelle. Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION VINGT-NEUVIÈME.

### A JÉSUS-CHRIST.

Le prêtre, avant la consécration du corps de Jésus-Christ, s'offre au Seigneur lui et le troupeau qui lui est confié.

Prêtre souverain, pontife véritable, qui, sur l'autel de la croix, vous êtes offert à Dieu le père, comme une victime pure et sans tache, pour nous qui sommes de pauvres pécheurs ; vous qui nous

donnant votre chair et votre sang sous la forme d'un aliment et d'un breuvage immortels, avez établi ce mystère sur la vertu toute puissante de votre esprit, en nous disant : « Toutes les fois que « vous le ferez, que ce soit en mémoire de moi, » ô mon Sauveur, je vous le demande par votre sang précieux, qui est la rançon auguste de notre salut ; je vous le demande par cette charité prodigieuse et ineffable qui daigna nous aimer, malgré notre misère et notre indigente, jusqu'à laver nos prévarications dans votre sang, apprenez à votre serviteur que vous avez marqué du caractère sacerdotal, tout indigne qu'il était de cet honneur, et sans aucun mérite de sa part, mais par votre bonté toute gratuite ; apprenez-lui, je vous en conjure par votre Esprit saint, à célébrer un si sublime mystère avec le respect et l'honneur, la dévotion et la crainte qu'il réclame et qui lui sont dus. Faites par votre grâce que sur ce don sacré de votre amour ma foi et mon intelligence, mes sentiments et mes convictions, mes paroles et mes pensées soient conformes à ce qui vous plaît et qui peut profiter à mon âme. Que votre Esprit divin descende dans mon cœur, pour y articuler sans le secours du son et sans le bruit des paroles, la vérité de vos mystères ; car ils sont impénétrables à l'infirmité de l'homme, et un voile sacré les recouvre. Accordez-moi la grâce par votre clémence infinie d'offrir le sacrifice de l'autel avec un cœur et une âme exempts de péchés. Délivrez mon cœur

de toute pensée impure ou criminelle, vaine ou pernicieuse. Fortifiez-moi par la garde pieuse et fidèle de vos anges bienheureux ; environnez-moi de leur protection puissante, afin qu'à leur aspect les ennemis de tout bien se retirent confondus. Repoussez, par la vertu d'un si grand mystère et par le bras de votre ange saint, repoussez loin de moi et de vos serviteurs, l'esprit cruel de l'orgueil et de la luxure, de l'envie et du blasphème, de la fornication et de la volupté, du doute et de la défiance. Trompez les espérances de ceux qui nous persécutent ; périssent tous ceux qui n'ont d'autre occupation que de perdre l'ouvrage de vos mains !

O Dieu, qui êtes le roi des vierges et le zéléteur de la chasteté, éteignez dans mon cœur sous la céleste rosée de vos bénédictions le foyer des flammes impudiques, afin que la chasteté du corps et de l'âme demeure constamment en moi. Etouffez dans chacun de mes membres les aiguillons de la chair ; réprimez en moi toutes les tempêtes de la luxure ; accordez-moi une pureté véritable et qui ne se démente jamais ; ajoutez-y tous les autres dons qui vous plaisent dans la vérité, afin que je puisse vous offrir tous les jours un sacrifice de louanges, avec un corps et une âme sans souillure. En effet, quelle contrition du cœur, quelle source de larmes expiatrices, quelle vénération et quel tremblement, quelle pureté du corps et de l'âme ne réclame pas, Seigneur, la céle-

bration d'un céleste et divin sacrifice où la créature mortelle se nourrit en réalité de votre chair, où elle s'abreuve en réalité de votre sang, où le néant s'unit à l'infini ; où les saints anges viennent assister ; où par un merveilleux et ineffable prodige vous êtes tout à la fois le prêtre et la victime !

Qui peut dignement le célébrer, ô Dieu tout puissant, si vous ne purifiez vous-même celui qui vous l'offre ? Je sais, Seigneur, je sais en toute vérité et je confesse humblement à votre miséricorde, que je ne suis pas digne, à cause de mes péchés sans nombre et de mes négligences infinies, d'aborder un si redoutable mystère. Mais je sais aussi, je crois fermement et de tout mon cœur en même temps que je confesse de mes lèvres, je sais que vous pouvez m'y préparer dignement. N'est-ce pas vous seul qui rendez pur un germe né d'une semence impure ; vous seul qui convertissez l'indignité du cœur en dispositions convenables, l'impureté en pureté, la malice du péché en justification et en sainteté ? Je vous en conjure donc, par votre toute-puissance, accordez-moi la grâce, tout pécheur que je suis, de célébrer votre céleste sacrifice avec crainte et tremblement, avec un cœur pur et des larmes pénitentes, avec une joie spirituelle et une divine allégresse. Faites que mon âme sente la douceur de votre bienheureuse présence et celle de tous vos saints qui veillent autour de moi.

En effet, c'est au souvenir de votre passion vénérable que je monte à votre autel, tout pécheur que je suis, pour vous offrir le sacrifice que vous avez institué vous-même, et que vous nous avez ordonné de vous offrir, en commémoration de ce que vous avez opéré pour notre salut. Recevez-le donc, grand Dieu, je vous en supplie, pour votre sainte Eglise, et pour le peuple que vous vous êtes acquis au prix de votre sang. Et puisque vous avez voulu, malgré mes péchés et sans rencontrer en moi le moindre témoignage de quelque œuvre méritoire, que je fusse le médiateur entre vous et votre peuple, ne rejetez pas du moins le ministère que vous avez confié à mes mains, et que l'indignité du prêtre ne soit pas la ruine de ceux pour lesquels vous avez daigné mourir, victime salutaire et réparatrice. J'apporte donc à vos pieds, Seigneur, pour que vous les regardiez d'un œil favorable, les tribulations des familles, les périls des peuples, les gémissements des captifs, la misère des orphelins, les nécessités des voyageurs, l'indigence des infirmes, le désespoir des malades, les défaillances du vieillard, les soupirs du jeune homme, les vœux de la vierge, les larmes de la veuve.

Vous avez pitié de toutes vos créatures, Seigneur, et vous ne laissez rien de ce qui est sorti de vos mains. Souvenez-vous de notre faiblesse; vous êtes notre père; vous êtes notre Dieu; ne vous irritez pas plus longtemps, et ne nous reti-



rez pas l'abondance de vos miséricordes. Ce n'est pas en comptant sur notre justice, mais sur votre bonté infinie, que nous prions, humblement prosternés en votre présence. Ecartez de nous, Seigneur, nos iniquités, et que votre clémence allume en nous le feu de l'Esprit saint. Arrachez de notre poitrine ce cœur plus dur que le marbre ; mettez-y à sa place un cœur de chair qui vous craigne, qui vous affectionne, qui vous chérisse, qui suive la trace de vos pas, qui trouve en vous sa joie et ses délices. Nous invoquons, Seigneur, votre indulgence. Daignez regarder d'un œil de pitié votre famille, inclinée devant vous pour rendre hommage à votre nom sacré ; et pour qu'il n'y ait pas un seul de ses vœux qui demeure stérile, une seule de ses demandes sans effet, suggérez-nous les prières que votre miséricorde se plait à écouter et à exaucer.

Nous vous prions aussi, ô Père saint, pour les âmes des fidèles trépassés, a fin que l'adorable sacrement de votre tendresse devienne leur salut, leur santé, leur joie et leur rafraîchissement. Qu'elles trouvent aujourd'hui un splendide et magnifique festin en vous, ô mon Dieu, pain vivant qui êtes descendu des cieux et qui donnez la vie au monde par votre chair bénie et sacrée ; c'est à dire par la chair de l'Agneau sans tache qui lave les péchés de la terre ; par la chair qui, conçue du Saint-Esprit, fut formée dans les pudiques et glorieuses entrailles de la bienheureuse Vierge Ma-

rie. Qu'elles s'abreuvent largement à cette source intarissable de tendresse qui jaillit de votre côté adorable sous la lance du soldat, afin que, nourries par cet aliment, rassasiées, rafraîchies et consolées, elles chantent vos louanges et votre gloire dans les transports de l'allégresse. Fasse votre clémence, ô mon Dieu, que la plénitude de votre bénédiction, et que la sanctification de votre divinité descende sur ce pain et sur ce vin ! Que l'invisible et incompréhensible majesté de votre Esprit saint y descende également, comme elle descendit autrefois sur les offrandes de nos pères, pour transformer nos terrestres oblations en votre corps et en votre sang, et apprendre à l'indignité de votre ministre qu'il doit célébrer ce mystère avec la pureté du cœur et la dévotion des larmes ; avec le respect et la frayeur qui lui conviennent, afin que vous receviez avec une bonté miséricordieuse le sacrifice que mes mains vous offrent pour le salut de tous, aussi bien des vivants que des morts.

Je vous en conjure, Seigneur, par le mystère trois fois saint de votre corps et de votre sang lui-même, qui engraisse, abreuve, lave et sanctifie tous les jours les membres de votre Eglise, et les rend participants de l'unique et souveraine divinité, enrichissez-moi de vos vertus saintes, afin que, rempli de ce céleste trésor, je monte à votre autel avec une conscience qui ne me reproche rien, et que vos célestes sacrements soient mon

salut et ma vie. C'est vous qui avez dit de vos lèvres sacrées et bénies : « Le pain que je vous  
« donnerai, c'est ma chair pour le salut du monde.  
« Quiconque mangera de ce pain vivra éternelle-  
« ment. » O pain, dont la douceur est incomparable, guérissez l'infirmité de mes sens, afin que je savoure la suavité de votre amour. Dissipez toutes les langueurs de mon âme, afin qu'elle soit fermée à tout autre attrait que vous, qu'elle ne cherche d'autre amour que vous, qu'elle ne chérisse d'autre beauté que vous. Pain d'une éclatante blancheur, qui renfermez toute espèce de délices et la saveur la plus exquise ; vous qui apaisez éternellement notre faim sans jamais vous épuiser vous-même, soyez l'aliment de mon cœur, et que votre saveur inonde mes entrailles. L'ange se rassasie de vos merveilles à pleine bouche. Que l'homme, voyageur ici-bas, s'en rassasie, autant que le comporte sa nature, pour l'empêcher de défaillir dans le cours de son pèlerinage, réconforté par un tel viatique. Pain sacré, pain vivant, pain d'une beauté sans égale, pain d'une pureté sans tache, pain descendu des cieux et qui donnez la vie au monde, venez dans mon cœur ; purifiez-moi de toutes les souillures de la chair et de l'esprit ; entrez dans mon âme et sanctifiez-moi au dedans comme au dehors. Soyez l'appui et le salut continuel de mon corps et de mon âme. Eloignez de moi les ennemis qui me tendent des embûches. Qu'ils fuient à l'aspect de votre toute

puissance, afin qu'environné de votre protection à l'intérieur comme à l'extérieur, je parviennne, par la voie la plus droite à votre impérissable royaume. Là, nous ne vous verrons plus en énigmes, comme dans l'infirmité du temps, mais face à face, lorsque vous aurez remis aux mains de Dieu et du Père céleste l'empire qu'il vous a confié et que Dieu sera tout en tous. C'est alors que vous me rassasierez d'une satiété merveilleuse, qui ne connaîtra plus ni la faim ni la soif durant toute l'éternité.

---

## MÉDITATION TRENTIÈME.

### A JÉSUS-CHRIST DANS LE SACREMENT DE L'AUTEL.

Le prêtre avant de célébrer le saint sacrifice demande à Dieu pardon de tous ses péchés.

Seigneur mon Dieu, les obligations de mon ministère m'ordonnent d'offrir pour le péché du peuple des victimes qui lui soient salutaires ; mais la voix de ma conscience, qui me crie que je ne suis pas digne du sacerdoce, m'épouvante pour mes prévarications personnelles. Si je célèbre le saint sacrifice, moi qui suis le rebut et la balayure des prêtres, j'accrois les crimes dont ma conscience est souillée ; d'autre part, si je refuse à la majesté du juge qui citera toute chair

à son tribunal, l'hommage auquel il a droit, c'est me rendre coupable de négligence. Placé entre ces deux écueils, ô Dieu tout puissant, j'implore l'équitable décision de votre tendresse. O vous dont je redoute le jour vengeur, parce que ma conscience m'accuse, ne jugez pas indigne de votre miséricorde celui auquel vous laissez encore le temps de faire pénitence. Suspendez, Seigneur, les coups de la hache, jusqu'à ce que le divin agriculteur de votre vigne, l'Esprit saint, répande sur les racines de l'arbre stérile l'engrais qui doit le féconder. Pardonnez-moi, Seigneur, pardonnez-moi, ô le plus clément des pères. N'est-ce pas vous qui après la chute du roi David lui avez conseillé d'implorer sa grâce ; vous qui avez regardé d'un œil de miséricorde les larmes amères de l'apôtre ; vous qui, malgré l'énormité de son forfait, avez éclairé de votre céleste lumière le larron qui dut à sa confession la prompte connaissance du Fils de Dieu, à sa foi sa récompense, à ses douleurs son pardon, à ses gémissements sa joie éternelle, confesseur sur le gibet, et en descendant du gibet, heureux possesseur du paradis ? Mais comme votre tendresse n'exauce pas des prières qu'un prêtre indigne ne peut appuyer par le mérite de ses œuvres, accueillez du moins favorablement les supplications de l'assistance chrétienne, afin que ses vœux m'obtiennent mon pardon, et qu'à leur intercession, le sacrifice de la victime éternelle guérisse toutes mes blessures. Vous vous êtes immolé,

ô Dieu tout puissant, pour les péchés de tous ;  
soyez notre satisfaction, pour les péchés de cha-  
cun de nous dans le sacrifice de la nouvelle al-  
liance, ô vous qui vivez et réglez dans tous les  
siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

### MÉDITATION TRENTE-UNIÈME.

**Le prêtre qui va célébrer invoque la clémence du divin  
Rédempteur.**

Dieu tout puissant, c'est avec frayeur que je  
monte les degrés de votre autel, mais je m'appuie  
sur ma confiance en votre miséricordieuse ten-  
dresse. Sans doute, je me trouve toujours indigne  
de célébrer vos sacrifices ; toutefois, je crains, si  
je me retire, d'être condamné comme coupable  
de révolte. Daignez donc, ô le plus indulgent des  
pères, me regarder d'un œil favorable, et avec  
une tendresse paternelle ; en attendant que vous  
m'accordiez cette grâce, purifiez les lèvres de  
mon cœur. Si je suis accablé par le fardeau de  
mes péchés ; si les liens de la prévarication m'en-  
chaînent, faites néanmoins, Seigneur, que par  
les suffrages de mes prières les mystères que je  
vais consacrer vous soient agréables en toutes  
choses, par notre Seigneur Jésus-Christ.

Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION TRENTE-DEUXIÈME.

Sentiments de contrition du prêtre avant le saint sacrifice  
de la Messe.

Coupable au fond de ma conscience, le cœur rempli d'inquiétude et d'effroi sur la vie que je mène, captif dans les liens du crime, je m'adresse à vous, Seigneur, qui êtes le refuge unique et la seule guérison des malheureux, pour vous conjurer d'avoir pitié de votre indigne ministre et de lui pardonner s'il ose consacrer de ses lèvres impies et toucher de ses mains profanes le sacrement du salut, sacrement terrible et adorable pour les anges, les archanges et toutes les grandeurs du ciel. Mais quand l'homme approche de vous avec ses misères, je le confesse, Seigneur, c'est dans le Dieu qu'il met sa confiance, au souvenir de ses maux passés, et de vos biens qui l'ont prévenu de toute éternité. J'ose vous supplier encore, ô mon Sauveur, de faire que ce sacrifice trois fois saint ne tourne ni à mon jugement ni à ma condamnation, mais plutôt à la délivrance de mes péchés et de mes angoisses, ainsi qu'au salut éternel de mon âme. Je réitère humblement la même demande, ô mon Dieu, non pas comme vous le voyez avec une orgueilleuse présomption, mais

avec une confiance respectueuse et tremblante. Pardonnez-moi, si, malgré mes misères et mes souillures, j'ose toucher de mes mains impures le sacrement de votre chair sacrée et de votre sang précieux. Je vous en conjure avec supplication, ô mon Sauveur ; abaissez favorablement vos regards sur un ministère qui est le vôtre ; ayez pitié de moi qui suis votre indigne ministre ; purifiez le sacrificateur et sanctifiez le sacrifice. Dieu le Père, écoutez-moi. Tout ce qu'il y a en moi de préjudiciable à mon salut, effacez-le dans votre clémence ; rendez-moi propre à votre service ; transformez-moi en un ministre qui soit digne de vous ; faites qu'en célébrant ces augustes mystères, je vous demande ce qui vous est agréable, et toutes les demandes qui seront marquées de ce caractère exaucez-les, Seigneur, avec une indulgente miséricorde. A vous l'honneur, à vous la gloire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

### MÉDITATION TRENTE-TROISIÈME.

Prière du prêtre avant le saint sacrifice.

Seigneur, si nous n'envisagions que nos défaillances et nos prévarications, nous nous abstenendrions du ministère que vous avez confié à notre faiblesse ; car il est périlleux de monter à



vosre autel sans la pureté du cœur et l'innocence des mains ; mais il serait plus périlleux encore de vous refuser le sacrifice qui vous est dû, par l'effroi que nous inspireraient nos offenses. Qu'il nous soit donc permis d'entrer dans vosre sanctuaire pour échapper à la révolte, de vous implorer pour obtenir vosre indulgence, de vous servir à l'autel pour remplir notre charge, d'immoler la victime expiatoire pour notre purification, et de vous prier pour les nécessités du peuple. Je vous en conjure, ô mon Sauveur, fortifiez les défaillances de vosre ministre ; guérissez son ennui ; rétablissez l'harmonie dans les parties de lui-même où règne la discorde ; écarterez ce qui le corrompt ; abattez à vos pieds les hauteurs de son orgueil. Que vosre justice envers lui soit tendre ; que vosre correction soit indulgente. Qu'au lieu de dévorer le pécheur, elle réconcilie le pénitent. A la sentence qui donne la mort, substituez la réprimande qui sauve. Exaucez la prière du pécheur, vous qui visitez les gémissements de sa douleur. Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION TRENTE-QUATRIÈME.

A JÉSUS-CHRIST.

Le prêtre adore Jésus-Christ avant de recevoir son corps et son sang.

Seigneur Jésus-Christ, qui avec la volonté du Père et la coopération du Saint-Esprit, avez misé-

ricordieusement racheté le monde du péché et de la mort éternelle, en mourant pour lui par un acte libre de votre volonté, je vous adore, je vous vénère, avec tout l'amour dont je suis capable, quelle que soit la tiédeur de cet amour, et vous rendant d'humbles actions de grâces pour votre bienfait, je désire ardemment recevoir votre corps et votre sang, ici présents sur cet autel, pour la guérison et la purification des péchés. Je le reconnais, ô mon Sauveur, je suis indigne de cet honneur à cause du nombre et de la grandeur de mes offenses. Mais, plein de confiance en cette bonté qui vous porta à livrer votre vie pour la justification des pécheurs, et à vous immoler, victime compatissante, pour apaiser le courroux de votre père, j'ose, tout pécheur que je suis, participer à votre sacrement, pour qu'il serve à ma justification. Je vous en conjure donc avec des larmes suppliantes, ô vous qui avez eu pitié des hommes, ne permettez pas que le don de votre amour, destiné par vous à effacer les péchés, vienne mettre le comble aux miens, mais plutôt qu'il soit mon rempart et ma protection. Faites, ô mon Sauveur, que je reçoive votre corps et votre sang de bouche et de cœur avec de telles dispositions, faites que **ma** foi et mon amour les savoure si bien que je **mérite** d'être transformé par leur vertu à la ressemblance de votre mort et de votre résurrection, **par** l'immolation du vieil homme et le renouvellement de la vie de justice. Par là je serai digne

d'être incorporé à votre corps, qui est l'Eglise. Par là je serai votre membre, et vous mon chef ; par là je demeurerai en vous, et vous en moi, jusqu'à ce que vous releviez par la résurrection les ruines de mon néant terrestre, et que vous transfiguriez mon corps au corps de vos clartés divines, suivant la promesse de l'apôtre, afin que je me réjouisse éternellement en vous de votre gloire, vous qui avec le Père et l'Esprit saint, etc.

---

## MÉDITATION TRENTE-CINQUIÈME.

### A JÉSUS-CHRIST.

Acte de foi du prêtre avant de recevoir le corps de  
Jésus-Christ.

Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, qui, avec la volonté du Père et la coopération du Saint-Esprit, avez rendu la vie au monde en mourant pour lui, j'adore et je vénère votre corps et votre sang ici présents sur cet autel ; votre corps qui a été livré, votre sang qui a été répandu pour la rémission des péchés d'un grand nombre. Seigneur, dont la miséricorde n'a point de limites, faites par la vertu de ces éléments sacrés que je sois un de ceux auxquels profite votre mort ; faites que je sente par la foi et l'amour la vertu votre sacrement, afin que je la sente par les effets de mon

salut. Absolvez, délivrez de tout péché et de la peine du péché vos serviteurs et vos servantes; tous ceux qui m'ont confessé leurs prévarications, sans m'oublier moi-même; tous ceux pour lesquels j'ai promis ou pour lesquels je suis tenu de prier; tous ceux qui m'ont demandé de les aider auprès de vous par le secours de mes prières, ou qui attendent de moi ce soulagement; faites enfin, que l'Eglise se réjouisse, forte de votre appui et de votre indéfectible consolation.

---

## MÉDITATION TRENTE-SIXIÈME.

A DIEU ET A TOUS LES SAINTS.

L'âme pénitente implore la grâce de Dieu et les suffrages des saints.

Seigneur, Dieu tout puissant, éternel, ineffable, sans fin et sans commencement, vous que nous proclamons undans votre trinité, triple dans votre unité mystérieuse, je vous adore comme le Dieu unique; je vous loue; je vous bénis, je vous glorifie, je vous rends grâces, je m'abandonne à vous avec une confiance entière; écoutez la voix de ma supplication, Dieu le Père, qui réglez au haut du ciel, mon roi et mon Dieu. Rédempteur du monde, Dieu le Fils, ayez pitié de moi; ne me perdez point avec mes iniquités, et ne mettez point en réserve mes offenses, éternellement irrité contre

moi. Esprit saint, Dieu clément, répandez sur moi le souffle de votre grâce, et guidez mes pas dans la voie du salut éternel; enseignez-moi à faire votre volonté; tout ce qui vous déplaît en moi, anéantissez-le. O Dieu, triple en personnes et un en substance, tendre et miséricordieux Seigneur, laissez vos regards sur moi, changez ma tribulation en allégresse, et ne livrez pas votre héritage à la perdition. O tout puissant Seigneur, maître et protecteur de tous ceux qui espèrent en vous, accueillez favorablement ma supplication, écarter de moi votre colère par l'intercession de la glorieuse Vierge Marie, ô Seigneur, qui êtes le Dieu de mon salut, et daignez ne dégager mon âme des liens du corps qu'après m'avoir pardonné tous mes péchés.

O glorieuse mère de Dieu, mère de la miséricorde, Marie toujours vierge, vous qui avez mérité de porter dans votre sein le maître de l'univers, et d'allaiter le roi des anges, vierge unique et incomparable, faites, au jour de ma tribulation, qu'appuyé sur votre doux patronage, je mérite de parvenir aux célestes royaumes.

O S. Michel, archange de Dieu, gardien du paradis, venez à mon aide; protégez-moi à l'heure de ma mort contre l'ennemi malfaisant, et introduisez mon âme dans le paradis de l'allégresse éternelle. Vous tous saints anges et archanges de Dieu, vertus des cieux, sans en excepter une seule, ordres sacrés des bienheureux esprits, réprimez

la violence des adversaires qui veulent ma ruine ; combattez ceux qui m'attaquent ; défendez-moi puissamment contre la rage du lion rugissant ; gardez-moi le jour et la nuit, afin qu'après avoir marché avec fidélité, et à tous les instants, dans le chemin de la vérité, à l'heure de mon départ, vous receviez en paix mon âme au milieu de vous.

S. Jean-Baptiste, saints patriarches et saints prophètes, je vous en supplie avec une prière soumise, tendez-moi la main, secourez-moi dans toutes mes nécessités et mes misères ; demandez pour moi à Dieu le pardon, la patience, la fermeté, la justice, la chasteté, la sainte persévérance.

S. Pierre, bienheureux prince des apôtres vous tous saints apôtres et évangélistes, princes des églises, soldats triomphants de la cour céleste, obtenez-moi par vos prières une vie honorable, la grandeur des vertus, une fin digne d'éloges, et l'éternelle béatitude ; que la paix, que la vertu, que le salut qui n'aura point de terme coule jusqu'à moi par votre canal sacré.

Prêtres miséricordieux de Jésus-Christ, docteurs illustres, vous tous saints confesseurs, qui avez accru, par le fruit impérissable des bonnes œuvres le talent confié à vos mains, daigne l'ineffable tendresse de Dieu m'accorder, par votre médiation, le pardon de mes péchés, l'abondance de tous les biens, le désir des trésors célestes, la

bienveillance pour tous mes frères, le respect des mœurs, la fidélité aux préceptes divins. Je t'en conjure humblement, ô bienheureux N..... reconnais-moi parmi les tiens, au jour où tu t'assiéras, armé de puissance, pour juger l'univers avec le Seigneur,

Vous toutes, vierges sacrées, qui toujours unies de cœur à l'époux céleste avez foulé aux pieds les délices du siècle ; vous aussi, ô veuves saintes, priez pour que ce pécheur couvert de souillures obtienne le don de la grâce indéfectible, la sainteté de la vie, la pureté du corps, l'innocence du cœur, la constance dans la foi, la charité pour ses frères.

Intercédez pour moi, vous tous, ô saints qui avez plu à Dieu dès l'origine des temps. Instruisez-moi à faire la volonté de Dieu par des œuvres qui lui soient agréables, afin que, mort au péché, je vive pour lui ; qu'aidé par vos suffrages et vos mérites je puisse accomplir les vœux par lesquels je me suis lié solennellement au Seigneur, et que je parvienne au port du salut éternel pour me réjouir avec vous dans la félicité sans fin. Ainsi soit-il.



---

## MÉDITATION TRENTE-SEPTIÈME.

A DIEU.

Le pécheur s'excite à la reconnaissance et à l'amour au souvenir des biens qu'il a reçus de Dieu.

Seigneur Jésus, qui êtes la bonté même, source de vie, source de miséricorde où s'abreuvent tous les saints ; où ils s'abreuvent et s'enivrent d'une ineffable douceur ; où ils vivent d'une éternelle satiété, faites-moi par leurs mérites la grâce d'éprouver pour vous, dans le cours de la vie présente, une soif telle que je puisse me désaltérer éternellement auprès de vous dans le siècle avenir et au milieu de vos élus. J'implore donc votre miséricorde inexprimable, ô très compatissant et très doux Seigneur Jésus ; nourrissez mon âme infortunée du souvenir de vos bienfaits, de peur qu'elle ne défaille épuisée par les fatigues de son pèlerinage, ou plutôt accablée sous le fardeau de ses péchés. C'est votre bonté, Seigneur, qui m'a donné la vie ; c'est elle qui m'a régénéré par les eaux de votre baptême, c'est elle qui, jusqu'ici, m'attend tous les jours malgré mes prévarications. Vous m'avez créé par la puissance de votre divinité ; vous m'avez réparé par les abaissements de votre humanité. Voilà enfin, ô Seigneur Jésus-



Christ, voilà qu'avec le secours de votre grâce, ô vous qui êtes mon Seigneur et mon Dieu, je me rappelle que, suivant les oracles promulgués par vos saints dès l'origine du monde, vous avez pris la réalité de notre chair dans le sein de la Vierge de qui vous êtes né, et que vous avez sucé véritablement le lait d'une vierge mère. Nourrissez donc de votre chair adorable mon âme pécheresse et rassasiez-la de votre douceur. Vous avez été déposé dans une crèche ; d'humbles langes ont enveloppé vos membres délicats ; enveloppez mon âme des langes sacrés de votre miséricorde, afin qu'elle ne demeure pas dans sa nudité en votre présence. Les bergers et les mages, venus de l'orient, vous ont adoré étendu sur une paille grossière ; faites, Seigneur, que je vous adore par la foi, déjà régnant au haut des cieux. Vous avez livré votre chair au couteau de la circoncision ; coupez, retranchez tous les péchés qui souillent mon esprit. Vous avez été présenté dans le temple ; le vieillard Siméon vous a reçu dans ses bras ; présentez-moi à votre majesté sainte afin que je vous serre affectueusement dans les bras de mon âme. Vous étiez dans votre enfance soumis à vos parents ; rendez-moi docile à vos ordres, et aux ordres de tous ceux que votre volonté m'a donnés pour supérieurs. Vous avez été baptisé par votre divin précurseur ; vous m'avez baptisé après ma naissance ; mais hélas ! depuis mon baptême, je me suis couvert de souillures ; baptisez-moi de nouveau par une

confession et un repentir véritables. Vous avez ordonné aux pécheurs de faire pénitence ; à ceux qui pleureraient sincèrement leurs fautes vous avez promis le pardon ; faites que j'expie les miennes de manière à mériter qu'elles me soient remises par votre bonté. Vous nous avez enseigné la vérité, la mansuétude, la justice ; instruisez, éclairez mon cœur, afin que je sois digne d'être au nombre de ceux que vous avez éclairés intérieurement par la lumière de vos enseignements. Vous avez opéré des miracles, vous avez accompli des prodiges, vous avez rendu aux hommes la santé du corps et de l'âme autant qu'il vous a plu ; guérissez les langueurs de mon âme parce que j'ai péché contre vous. Vous avez jeûné à cause de moi ; faites que je m'abstienne de tout péché par amour pour vous. Vous avez eu faim à cause de moi ; faites que j'éprouve pour vous une faim véritable, ô vous qui êtes le pain véritable. Vous avez souffert la fatigue à cause de moi ; fortifiez, réparez les lassitudes de mon âme. Très doux et très miséricordieux Seigneur Jésus-Christ, dans votre dernier repas avec vos amis, vous avez lavé leurs pieds ; vous les avez nourris de votre corps et de votre sang divin ; lavez aussi de toute souillure mon corps et mon âme ; reconfortez-les par cet immortel aliment pour les empêcher de défaillir. Qu'ajouterai-je, ô Seigneur Jésus-Christ ? N'êtes-vous pas ma vie, mon salut, ma douceur, ma force, ma joie, ma délivrance,

ma résurrection? Vous vous êtes livré à cause de moi; ne livrez pas mon âme aux bêtes malfaisantes. Vous avez été chargé de chaînes à cause de moi; brisez les liens de mes péchés. Vous avez été bafoué à cause de moi; délivrez-moi des illusions de Satan. Très doux Seigneur, vous qui étiez le seul homme exempt de péché, vous avez été flagellé à cause de moi; épargnez-moi les châtimens que méritent mes iniquités. Très miséricordieux Seigneur, vous avez été couronné d'épines à cause de moi; écarter de moi les épines de mes péchés. Seigneur Jésus, qui êtes la bonté même, vous avez porté sur vos épaules sacrées le bois de votre supplice; faites que je vous suive et que je porte mon âme sur la trace de vos pas. Seigneur, qui résidez au plus haut des cieux, une fois élevé sur votre croix, vous avez attiré toute chose à vous; attirez-moi à votre toute puissance. Très doux Seigneur, vous avez permis que vos pieds et vos mains fussent percés par des clous cruels, que votre côté fût ouvert par un coup de lance, que votre sang fût répandu pour les pécheurs; par ce même sang sacré, lavez mon âme de toutes les taches dont elle est couverte, et que les angoisses auxquelles vous vous êtes condamné pour nous dissipent toutes ses douleurs. Très doux Seigneur, vous avez accueilli favorablement la demande du bon larron; accueillez ma demande qui est celle d'un pécheur. Vous avez été abreuvé de vinaigre à cause de moi; enivrez mon âme du miel de votre dou-

ceur. Pasteur débonnaire, vous avez sacrifié votre vie pour vos brebis; ne permettez pas que mon âme pécheresse périsse et meure. Vous avez délivré des limbes les âmes de vos pieux serviteurs; délivrez mon âme de la damnation réservée aux impies. Seigneur Jésus-Christ, vous qui avez la force et la puissance, après avoir vaincu le trépas, vous êtes ressuscité d'entre les morts et vous vous êtes montré à vos disciples, vivant et immortel. Vous leur avez rendu la joie au moment où ils s'affligeaient de votre perte; vous avez affermi leur cœur dans la foi à votre résurrection sainte, en mangeant et en buvant fréquemment avec eux : réjouissez mon âme, l'âme de votre serviteur, et confirmez-la dans la foi à votre résurrection glorieuse.

---

## MÉDITATION TRENTE-HUITIÈME.

A JÉSUS-CHRIST.

L'âme pénitente s'associe au triomphe du Sauveur et lui demande la grâce du salut.

Seigneur Jésus-Christ, vous qui êtes toute douceur, toute suavité, toute grâce, toute beauté, tout amour, mon Seigneur et mon Dieu, vous êtes monté au ciel quarante jours après votre résur-

rection, sous les regards de la Vierge votre très pieuse Mère qui se réjouissait d'une joie ineffable et en présence des apôtres, vos amis, que votre gloire transportait d'allégresse. Vous les avez bénis en quittant la terre, et aujourd'hui vous êtes assis à la droite du Père céleste. Bénissez-nous également, et faites que nous participions à la joie que leur inspirèrent votre gloire et votre triomphe. Je vous en conjure par ces bienfaits et par les bontés sans nombre que vous avez déployées envers l'humanité déchue pour la rappeler à la vie, guérissez et fortifiez mon âme pendant que je suis encore retenu ici-bas, afin qu'au moment où elle sortira de ce corps, nourrie de ces pieux souvenirs, et réchauffée sous les ailes de votre miséricorde, elle aille se reposer doucement sous les pieds de vos saints apôtres; sous les pieds d'Etienne, votre très glorieux témoin; sous les pieds de vos autres enfants qui sont avec vous dans votre tabernacle sacré: je vous le demande par votre grâce et votre miséricorde, ô Sauveur du monde, qui étant Dieu, vivez et réglez avec Dieu le Père et l'Esprit saint, dans tous les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION TRENTE-NEUVIÈME.

Invocation à Jésus-Christ et à tous les saints.

Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, mon Seigneur et mon Dieu, vous êtes ma vie, mon salut, sans lequel je ne puis parvenir ni à bien vivre ni à être heureux. Avant que je fusse et que j'existasse, j'étais en vous, je vivais en vous, et je ne me connaissais pas encore que vous me connaissiez déjà. O vous, qui êtes la bonté, la douceur, la suavité sans égale, faites que j'aie toujours à la mémoire toutes vos miséricordes à l'égard du genre humain, et que ce pieux souvenir allume dans mon cœur le feu de la dilection pour ne plus jamais s'y éteindre. Seigneur tout puissant, vous avez commencé par former ma chair dans les entrailles de ma mère ; sorti du sein maternel, vous m'avez baptisé par votre vertu dans les eaux de votre baptême ; vous avez inspiré à mes parents la pensée de me confier à l'étude des lettres et à la société des moines ; vous m'avez donné gratuitement et dans la mesure qu'il vous a plu, une intelligence propre aux lettres. J'ai péché tous les jours ; vous m'attendez jusqu'ici avec patience. Je vous en prie, je vous en conjure, Seigneur très

débonnaire, que votre très douce miséricorde ne me permette pas de retourner à mes anciennes souillures, mais me fasse persévérer avec vos serviteurs dans votre service. Je ne mérite pas à cause de mes péchés que vous m'exauciez ; je ne le sais que trop, hélas ! Mais accordez-moi l'assistance et la consolation de tous vos saints. J'ose les invoquer en votre présence, afin que les grâces dont je ne suis pas digne par mes prévarications, je les obtienne par les suffrages de leurs mérites, et que vous ne me bannissiez pas de leur société. Vous tous, ô saints, fils bénis de la miséricorde, enfants choisis de notre maître et de notre Sauveur, qui reposez déjà avec lui dans l'éternel repos, et que la charité engendra de ses propres entrailles, c'est moi, pauvre pécheur, qui invoque votre secours ; prenez ma prière ; portez-la jusqu'aux oreilles de la charité, votre Mère, qui réside au plus haut des cieus.

J'ose vous supplier avant tout, ô vous qui êtes plus rapprochée de l'auteur de notre salut ; vous qui avez enfanté notre vie ; qui avez apporté à l'humanité déchue la guérison qu'elle attendait ; Vierge bénie pardessus toutes les femmes, Vierge, Mère de la miséricorde en personne, souveraine du monde, Reine du ciel, je confie à votre compatissante tendresse cette prière, quelque indigne qu'elle soit, afin que vous l'offriez à votre bien aimé Fils, notre Seigneur.

Vous aussi, saints anges et archanges, S. Mi-

chel, S. Raphael, S. Gabriel, hiérarchie sacrée de l'armée céleste, j'ose vous supplier de m'aider auprès du Seigneur par le secours de vos prières.

Saints patriarches et prophètes, qui avez précédé et annoncé l'avènement de notre Sauveur, secondez mes vœux et mes supplications. Divin précurseur, toi qui baptisas notre Sauveur, ami du divin époux lui-même, sois favorable à mes demandes. S. Pierre, à qui le suprême Pasteur remit le soin de paître ses brebis; S. Paul, vase d'élection choisi par notre Seigneur Jésus-Christ, et docteur illustre des gentils; S. André, S. Jacques et son frère, S. Jean le bien aimé du Rédempteur; S. Matthieu, S. Simon, S. Thadée, S. Mathias, S. Marc, S. Luc, S. Barnabé, vous tous, saints apôtres et évangélistes, priez pour moi qui suis un pauvre pécheur : c'est à votre intercession que je confie mes prières. S. Etienne, premier martyr du Sauveur, ami bien cher à Dieu, je me recommande à tes mérites. Saints martyrs, Lin, Clet, Clément, Sixte, Corneille, Cyprien, Laurent, Chrysogone, Jean, Paul, Cosme, Damien, Ignace, Alexandre, Marcellin, Pierre, Vincent, Sébastien, vous tous enfin qui avez répandu votre sang pour l'amour de notre Sauveur, priez pour nous. S. Vast, Remy, Benoit, Martin, Ambroise, Augustin, Hy-laire, Basile, Nicolas, Amand, Grégoire, Germain, et vous tous confesseurs qui avez plu à Dieu par



la sainteté de votre vie, priez pour nous. Sainte Marie-Madeleine, qui avez mérité de toucher les pieds de notre Seigneur et Sauveur, de les couvrir de vos baisers, de les arroser de larmes, de le voir la première après sa résurrection d'entre les morts; sainte Félicité, Perpétue, Agathe, Agnès, Cécile, Lucie, Anastasie, et vous toutes saintes vierges, saintes et chastes veuves, priez pour nous.

---

### MÉDITATION QUARANTIÈME.

Cantique en l'honneur de Dieu et de tous les Saints. (1)

O Dieu, père des croyants, salut de ceux qui espèrent en vous, exaucez les prières qu'épanche devant vous le cœur suppliant de votre humble serviteur.

Miséricordieux fils de Dieu, qui avez daigné naître d'une vierge immaculée, ne soyez point sourd à l'offrande de mon cœur, maintenant que vous êtes assis dans les splendeurs du Père.

Esprit saint, lien sacré du Père et du Fils, doigt de la droite du Tout-Puissant, visitez le sanctuaire de mon âme et remplissez-le de votre grâce.

(1) Cette méditation est en prose rimée dans le texte latin de S. Anselme.

Trinité auguste par les personnes, indivisible unité dans la substance divine, soyez propice à mes prières et favorable à mes supplications.

Trinité sainte, accroissez ma foi ; unité sacrée, augmentez mon espérance, et que votre charité, ô mon Dieu, m'établisse à tout jamais dans votre service.

Vous que nous proclamons Homme-Dieu, et qui vous êtes montré homme véritable, souvenez-vous de votre fragile créature, quand vous viendrez juger la terre.

Par la vertu toute puissante de votre divinité, délivrez-nous du fardeau de la prévarication, afin que votre miséricorde s'attendrisse en faveur de l'humanité, par laquelle nous vous ressemblons.

Vous avez promis solennellement à nos pères qu'ils régneraient, s'ils vous étaient fidèles. Accomplissez votre serment, et accordez à votre serviteur les honneurs de votre royaume.

Que votre tendresse exauce les vœux de notre humanité, afin que l'hérédité soit mise en possession des promesses de la charité.

Marie, ô reine des vierges, seuil immaculé de la rédemption, porte inviolable du salut, relevez les espérances de ceux qui sont tombés.

Tendez la main au suppliant ; venez en aide aux cœurs pacifiques, et apaisez par votre intercession le courroux de votre divin fils.

Noble fille, reine du ciel, chaste mère de Dieu, venez à mon secours afin que la main du fils laisse

tomber sur le serviteur les grâces qu'il sollicite.

Vous, ô Michel, intrépide archange, prince de la céleste milice, brisez les dents du dragon, afin qu'il ne puisse plus nous nuire par ses blessures.

Gabriel, interprète sacré de Dieu, et toi, Raphael, qui es notre guérison, étouffez de concert avec les chérubins et les séraphins l'hérésie de l'ennemi.

Esprit des cieux, qui, divisés en neuf ordres différents, veillez devant les regards de Dieu, secondiez l'effort de mes prières.

Que les vingt-quatre vieillards, occupés à recueillir dans des coupes d'or les vœux et les supplications des mortels, présentent au Très-Haut les demandes de son serviteur.

Dignité des patriarches, sublimité des prophètes, portez en présence de votre monarque les soupirs de celui qui vous invoque.

Divin précurseur du Libérateur, toi dont la main illustre baptisa ton prince, hâte-toi, viens cicatriser mes blessures. Fais que l'auguste enfant dont tes tressaillements ont révélé la présence, et que tu as montré du doigt, ait pitié de ma misère.

Toi qui portes dans tes mains les clefs du céleste royaume, Pierre, chef des apôtres, et le premier dans la hiérarchie de l'Eglise, abaisse tes regards sur notre fragilité.

Tu sais par toi-même ce qu'il faut penser de la

force de l'homme : en te souvenant de ta chute n'oublie pas la nôtre.

Qu'à ton intercession, cette même clémence éternelle qui te suspendit autrefois sur les flots, en te disant : « Homme de peu de foi, » me tende une main secourable.

Brise les liens de nos péchés ; c'est dans ce but que t'a été donnée la puissance par celui que tu proclames le Verbe de Dieu et qui t'appelle fils du tonnerre.

Docteur des gentils et témoin glorieux du Christ, ô Paul, pendant que tu annonces l'Évangile à tout l'univers, hâte-toi de me secourir.

Jean, dont le nom signifie grâce de Dieu, aigle à l'œil perçant, abreuve-moi à la source mystérieuse dont les flots ont éteint ta soif.

Daigne celui qui te légua sa mère et te dévoila les mystères des cieux, épargner ma misère, fléchi par ton intercession.

Chœur des apôtres que je n'ai point encore nommés, pieux évangélistes, légion des disciples, seconde ces prières.

Saints Innocents, immolés à la mamelle pour Jésus-Christ votre frère, vous qui criez sous l'autel : Vengez-nous ; honorez-moi de votre assistance.

Je ne t'oublierai point, ô Etienne, premier martyr, c'est toi qui marchas le premier aux combats de la foi ; héritier d'un nom sacré, ne dédaigne pas mes désirs.

Tu présentes aux pierres qui pleuvent sur toi ta tête sans défense ; les cieux s'ouvrent devant toi ; tu contemples Jésus debout sur son tribunal. Que t'importe la fureur de tes ennemis ? Tu l'endures sans rien craindre.

Tu prias pour eux en fléchissant les genoux, et le front humblement incliné. Intercède aujourd'hui pour le pauvre serviteur qui t'invoque.

Et toi, martyr intrépide, qui présides à cette Eglise à laquelle tu donnas ton nom, sois tendre et compatissant pour le pécheur qui t'implore avec larmes.

Affamé du martyre, tu desséchas les eaux du fleuve, lorsque, frappé par la sentence capitale, tu montas vers les célestes royaumes.

Romps les liens de nos crimes par Jésus-Christ notre Seigneur, afin que j'aie te rejoindre dans l'auguste assemblée des saints.

Vincent, illustre martyr, qui arrosas de la pourpre de ton sang les brasiers qui te consumaient, maintenant que les cieux sont ta récompense, ne tarde point à me secourir.

Laurent, intrépide soldat, saintement opiniâtre dans ta foi, invoque en ma faveur le Dieu pour lequel tu combattis au milieu des flammes.

Troupesacrée des martyrs, vous qui avez foulé aux pieds ce corps terrestre, rendez-moi favorable le Dieu pour lequel vous répandez votre sang.

Admirable S. Sylvestre, toi qu'a illustré une confession généreuse et qui présidas aux destinées

de l'Eglise, regarde favorablement ma prière.

Assis sur le trône de Pierre et son vicaire ici-bas, tu partages aujourd'hui sa gloire et sa joie, assis au plus haut des cieux.

Prête l'oreille à la voix de mes gémissements, et seconde mes prières, toi qui, pour plaire à ton roi, multiplias le talent confié à tes mains.

Grégoire, pontife vertueux, fleur de l'Eglise tout entière, flambeau allumé dans la maison de Dieu, implore le Seigneur pour qu'il me pardonne.

Martin, astre de la Gaule, riche en trésors de vertus, ... obtiens-moi les secours du Seigneur.

Confession des prêtres, discours des confesseurs, offrez au souverain monarque les larmes d'un suppliant.

Femme véritablement bienheureuse, ô Félicité, qui la première parmi tes pareilles, possèdes ce glorieux privilège, pour récompense de ta charité;

Ta pensée contemple le Christ. Il n'en faut pas davantage; tu dédaignes les vanités de la terre. Aide-moi donc auprès de celui dont la gloire te réjouit maintenant.

O Marie-Madeleine, la première à qui le Christ daigna se montrer lorsqu'il eut brisé l'aiguillon de la mort, hâte-toi de venir à mon secours.

Colombe remplie de simplicité, qui sous la couronne du martyr voles dans les bras de ton Sauveur, je t'en prie, sois favorable à ma prière.

Vierges saintes, qui que vous soyez, cherchez le bien-aimé de mon âme, portant à la main l'huile mystérieuse, et marchant au devant de l'Époux céleste, avec vos lampes allumées.

Sainte assemblée des saints, vous qui n'êtes qu'un cœur et qu'une âme, aidez-moi et intercédez pour moi auprès du Libérateur.

O Christ, soyez-moi propice ; voyez couler mes larmes ; écoutez mes gémissements ; délivrez de tout mal l'ouvrage de vos mains.

Vous qui avez voulu naître, mourir, ressusciter, monter au ciel, et nous envoyer l'Esprit saint, lavez-moi de la souillure de mes crimes.

Quand vous viendrez, juge formidable de l'univers, distribuer à vos serviteurs les récompenses promises, placez-moi à votre droite avec vos brebis, et non à votre gauche avec les boucs.

Préparez le pain de votre Eglise ; dirigez-la, protégez-la ; ses membres sont divers, mais sa foi est une.

Que votre sagesse soit toujours avec le Seigneur qui s'assied sur le siège de Rome, et avec le troupeau qui lui est soumis. Ils ont été rachetés l'un et l'autre par votre sang.

Conservez à votre peuple le pontife de cette contrée, affermissiez-le dans votre foi sainte et couvrez-le du bouclier de votre croix.

Accordez l'éternel repos aux âmes des fidèles privés de la lumière d'ici-bas, afin qu'elles chantent éternellement vos louanges.

Miséricordieux agneau de Dieu, qui lavez le monde de ses crimes, pitié, pardon, secours, miséricorde et délivrance pour tous.

O Jésus-Christ, qui êtes la voie, la lumière, la vérité, la splendeur de Dieu et sa charité, tout à la fois sauveur et personne substantielle, l'alpha et l'oméga, ayez pitié de nous, Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION QUARANTE-UNIÈME.

Hommages à la Croix de notre Seigneur.

Croix sainte, qui rappelles à notre mémoire la croix sur laquelle Jésus-Christ notre Seigneur nous ressuscita, par sa propre mort, de la mort éternelle vers laquelle nous marchions misérablement, à la vie éternelle que nous avons perdue par le péché, j'adore, je vénère et glorifie en toi la croix que tu me représentes, et en elle notre compatissant Seigneur, ainsi que les prodiges de miséricorde qu'il a opérés par elle. O croix aimable, dans laquelle réside notre salut, notre vie et notre résurrection ! O bois précieux, qui fus l'instrument de notre guérison et de notre délivrance ! O signe auguste, par lequel nous sommes marqués du sceau de Dieu ! O croix glorieuse, dans laquelle seule nous devons nous glorifier !



En effet, il ne faut point t'aborder avec l'extravagante impiété des cruels qui te convertirent en gibet pour l'agneau, plein de douceur, mais avec la piété éclairée de celui qui t'embrassa par un acte libre de sa volonté. Les perfides ne purent lui faire souffrir que ce qu'il leur permit dans sa haute sagesse, et lui il ne supporta aucune douleur que par sa tendresse miséricordieuse. Ils te choisirent pour consommer dans tes bras le forfait de leur barbarie; lui, pour consommer l'œuvre de son amour; eux, pour immoler le juste; lui, pour arracher les pécheurs à la mort; eux, pour tuer la vie; lui, pour détruire le trépas; eux, pour condamner le Sauveur; lui, pour sauver les condamnés; eux, pour replonger dans la mort l'auteur de la vie; lui, pour rendre la vie à ceux qui n'existaient plus; eux, poussés par la démence et la cruauté; lui, inspiré par la sagesse et la miséricorde. Tu ne veux donc point être appréciée, ô croix admirable, suivant l'intention d'une barbare ignorance, mais d'après les effets d'une sagesse miséricordieuse.

Comment donc te célébrer? Par quelles louanges exalter tes grandeurs? Avec quel fervent amour t'invoquerai-je? Avec quelle allégresse pourrai-je me glorifier en toi? Par toi l'enfer, dépouillé de ses trophées, est fermé à tous ceux dont tu as scellé la rédemption. Par toi les démons tremblent, terrassés, vaincus, foulés aux pieds. Par toi le monde régénéré s'illumine du flambeau de la vérité, et voit commencer le règne de la

justice. Par toi la nature humaine passe de l'iniquité à la justification, de la damnation au salut, de l'esclavage du péché et de l'enfer à la délivrance et à la liberté, de la mort à la résurrection. Par toi la cité bienheureuse se réédifie et s'achève dans les cieux. Par toi le Dieu, fils du Tout-Puisant, a voulu obéir pour nous à son père jusqu'à la mort ; voilà pourquoi il a reçu dans son triomphe un nom qui est au dessus de tous les noms. Par toi enfin il a préparé son trône et inauguré son règne.

O croix, qui as été choisie et destinée pour l'accomplissement de ces ineffables prodiges, la langue de l'ange ou de l'homme te loue et te célèbre bien moins dignement que les merveilles qui se sont opérées par ton entremise. O toi, en qui et par qui subsiste mon salut et ma vie ; ô toi, en qui et par qui je possède mon bien le plus cher, mon bien unique, me préserve le ciel de me glorifier autrement qu'en toi ! A quoi bon, je le demande, être formé dans le sein maternel, naître, vivre et jouir de tous les avantages de la vie présente pour descendre ensuite dans l'enfer ? Ah ! s'il en était ainsi, mieux vaudrait pour moi n'avoir jamais été conçu ! Et certes, telle serait ma destinée si ma rédemption ne s'était pas opérée par toi.

Avec quels sentiments d'amour me glorifierai-je donc en toi, puisque sans toi non seulement ma gloire ne serait rien, mais que je serais moi-même la proie du deuil et de la misère infernale !

Avec quels transports d'allégresse me rejouirai-je en toi, puisque c'est par toi que j'ai échangé la servitude de l'abîme contre l'héritage des cieux ! Avec quel plaisir je me féliciterai en toi, puisque sans toi j'aurais eu horreur de la vie, ne m'eût-elle été donnée que pour un seul moment, tandis que par toi j'attends les délices de la félicité éternelle ! Car quoique je serve ici-bas le Seigneur entre la crainte et l'espérance, j'ai la certitude néanmoins que je parviendrai par toi à ces biens ineffables, si je mets ma gloire à te rendre grâces, à t'aimer, et à vivre en toi.

Sois donc à tout jamais ma gloire et ma véritable espérance. Que par toi mes péchés soient effacés ! que par toi mon âme meure à la vie du vieil homme et ressuscite à la vie nouvelle de la justice ! Fais, je t'en conjure, fais qu'après avoir été lavé, dans les eaux du baptême, des péchés au milieu desquels j'avais été conçu et enfanté, je sois purifié de tous ceux que j'ai commis depuis ma régénération dans le bain sacré, afin que j'obtienne par toi les biens pour lesquels j'ai été créé, avec la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, qui doit être béni dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.



---

## MÉDITATION QUARANTE-DEUXIÈME.

### Merveilles et triomphe de la Sainte Croix.

Salut, ô croix glorieuse, le plus précieux et le plus brillant de tous les bois, croix que notre Créateur sanctifia par le contact de ses membres, et qu'il arrosa de son sang divin, tu es bienheureuse, et bienheureuse tu demeureras éternellement, non pas d'être née sur la terre du paradis ; non pas d'être parée d'un riche feuillage ; non pas de produire des fleurs et des fruits d'une beauté merveilleuse, mais d'avoir porté le corps immaculé du roi éternel pendant qu'il rachetait le monde. Ce n'est pas seulement ta vertu qui éclate aujourd'hui ; ton nom est cher à toutes les nations. Tu resplendis sur la terre et dans les cieux ; tu remplis le siècle du bruit de ta renommée ; tu parcours les enfers eux-mêmes. Les puissances angéliques t'admirent ; les princes du monde t'adorent ; les satellites des démons te redoutent. Tu rétablis ce qui était perdu ; tu conserves ce qui est rétabli ; tu sanctifies ce qui est consacré ; tu relèves ce qui est détruit ; tu consolides ce qui est fragile et brisé ; tu réjouis ce qui pleure ; tu guéris ce qui a été blessé par les artifices des esprits malfaisants.

Tu parais, l'enfer gémit, les démons épouvantés prennent la fuite, la mort tremble ; toute vertu contraire est saisie de frayeur en entendant prononcer ton nom. De même que les grandeurs de Jésus-Christ, qui est la victime vivante, l'emportent sur toutes les grandeurs, et sont incompréhensibles, de même aussi nulle langue humaine ne peut raconter tes merveilles, ni célébrer ta vertu. Pourquoi cela ? C'est que Jésus-Christ lui-même est ton fruit le plus doux, ta fleur la plus belle, ton parfum le plus suave, ton ornement le plus précieux. Doux bois, doux fruit, doux fardeau. O quel est ton bonheur, d'avoir été seule choisie pour porter la rançon du monde ! Aussi qui pourrait t'acheter ? point de richesse qui approche de ta valeur ! point d'appréciation qui puisse t'égalier ! En comparaison de ta beauté, l'or n'est qu'une paille grossière ; le diamant qu'une cendre impure ; toute gloire qu'un vil fumier. Le soleil et les nuages, la lune et les étoiles, rien de ce qui passe ne saurait entrer en parallèle avec toi. Les quatre parties du monde ne produisent pas un seul arbre qui puisse rivaliser avec toi par tes racines, ton fruit, ton feuillage, ta fleur et ton germe sacré.

Voilà pourquoi je me prosterne humblement devant toi, moi qui suis ton serviteur inutile, invoquant ton secours, rendant témoignage à ta puissance par mes cantiques de louanges, par mes soupirs, par mes gémissements, ô croix vé-

miserable, dont le bois m'a racheté, dont le signe m'a confirmé dans la foi, dont l'étendard me fortifie, dont le nom est mon rempart, dont la vertu m'a sauvé jusqu'à ce jour. Oui, je t'adore, je t'invoque, je te supplie. Oui, tu es mon salut, ma force, ma protection, mon bouclier, ma défense, ma joie et ma consolation. Garde-moi, tant que je serai retenu sur la terre; soulage-moi dans mes angoisses; réconforte mon courage dans l'adversité; fortifie-moi dans mes défaillances; délivre-moi de l'assaut des démons à mon heure suprême; arrache-moi à la mort éternelle; ouvre-moi la porte du paradis, et, après les misères de la vie présente, réunis-moi à Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Rédempteur, qui a voulu être crucifié et suspendu à tes bras. Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION QUARANTE-TROISIÈME.

### A LA CROIX DU SEIGNEUR.

La sainte Croix, la bienheureuse Vierge, le bon larron.

Salut, croix sainte, ma rédemption et ma vie!  
Salut, croix qu'adore et convoite l'armée des anges!  
Salut, croix qu'adore et invoque tout le chœur des saints!  
O croix vraiment sacrée et vénérable. Voilà qu'un misérable pécheur demeure

prosterné devant toi, tout indigne qu'il est de cette faveur, mais tellement inquiet à cause de ses péchés qu'il ne sait ce qu'il doit faire. Il désire t'adorer ; mais il n'ose lever les yeux vers toi ; il éprouve pour toi un vertueux désir ; mais il ne sent en lui-même aucun mérite qui soutienne sa confiance en toi. Je reste donc en ta présence, tremblant et irrésolu, d'une part rougissant de me présenter devant toi, et de l'autre redoutant de m'en éloigner. Le souvenir de la tendresse divine et de la tienne m'exhorte à demeurer, mais ma conscience, chargée d'une longue et invétérée prévarication, me crie de me retirer. Double angoisse qui ajoute encore à ma misère ! Que faut-il choisir ? Je l'ignore. Toutefois je préfère demeurer jusqu'à l'importunité en ta salutaire présence, quand même tu devrais m'arracher la vie. Il vaut mieux en effet mourir à tes côtés que de vivre loin de toi ; car la mort la plus funeste pour l'homme, c'est de vivre loin de ta présence.

O majesté chérie et charité puissante, qui êtes suspendue aux bras de la croix, je vous en conjure humblement, ne vous irritez pas de mon importunité, mais plutôt jetez sur ma détresse un regard de propitiation et de miséricorde. N'êtes-vous pas mon espérance, mon refuge, mon salut ? Ayez donc pitié de moi, et enseignez-moi comment je dois vous adorer, et comment je puis vous aimer. Quoique j'ignore, grâce à mes péchés, la manière de vous adorer et de vous aimer, mon

désir cependant est de vous aimer et de vous adorer. Je vous en supplie, ô Jésus qui aimez à exaucer les âmes pieuses, au nom de la tendresse infinie que vous avez témoignée à l'homme quand vous étiez suspendu à la croix, faites surtout que jamais le dégoût et l'ennui ne viennent me surprendre en votre présence et devant l'instrument de vos douleurs, mais plutôt que j'y trouve ma félicité et ma joie. Faites que mon âme se plaise à paraître devant vous avec la ferveur de la foi, et que votre divinité daigne me regarder avec un œil de clémence. Que mon âme se plaise à pleurer sa misère, et que votre toute-puissance daigne changer ma tristesse en allégresse.

Qu'il me soit doux de méditer les paroles que vous avez laissé tomber du haut de votre croix. « Femme, voilà votre fils, » avez-vous dit à la bienheureuse Vierge votre mère. Dites-moi aussi, ô indulgent Seigneur, dites-moi aussi dans ce moment, à moi qui suis votre serviteur : « Homme, voilà ton Dieu ; voilà celui qui t'a racheté. » Je vous en conjure également, ô Vierge bénie entre toutes les femmes, dites-moi : « Homme, voilà mon fils ; voilà ton Sauveur, » Oui, ô dame vénérable, c'est votre fils que j'aperçois étendu dans la crèche ; c'est votre fils qui enseigne sous mes yeux dans le Temple ; mais nulle part je ne le reconnais à des signes plus certains que suspendu aux bras de la croix. Là en effet il se rend témoignage à lui-même en ces termes : « Mère, voilà



votre fils. » Mère fortunée, et digne de toutes nos louanges, intercédez en ce moment pour un infortuné, auprès de celui-la même qui, en se proclamant votre fils, se proclame en quelque façon votre débiteur, et s'engage à écouter vos prières avec un cœur filial. Dites-lui : « Voici un pécheur qui crie vers moi. Il me conjure avec larmes d'intervenir pour lui auprès de vous, jusqu'à ce que vous lui ayez remis tous les péchés qu'il a commis contre vous par ignorance. » Il n'est que trop vrai, Seigneur, il n'est que trop vrai. Je confesse avec douleur, devant vous, ô mon Dieu, et devant votre sainte mère, que depuis ma plus tendre enfance jusqu'au moment où je me suis présenté devant votre croix glorieuse et votre majesté infinie, j'ai négligé de vous visiter, de vous supplier, de vous adorer comme je le devais. Mais vous, dont l'essence est le pardon et la pitié, ne considérez ni ma fragilité ni mes abominables souillures; remettez-moi toutes mes omissions criminelles; car vous êtes ma seule et véritable espérance, et je n'ai confiance qu'en vous, ô Dieu qui êtes le seul et véritable Dieu.

O mon souverain Rédempteur, la douce et compatissante prière que vous avez adressée à votre père céleste pour les bourreaux qui vous crucifiaient m'inspire encore une confiance profonde. « O mon père, avez-vous dit, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Eh quoi! après avoir ainsi prié pour ceux qui vous immo-

laient, ne prieriez-vous pas pour ceux qui vous adorent? Après vous être souvenu de votre clémence dans l'agonie de la croix, auriez-vous oublié votre miséricorde dans le triomphe du ciel? Ayez pitié, ô mon doux Jésus, de votre humble serviteur. Pardonnez-lui vous-même, ou demandez à votre Père de lui pardonner. C'est pour obtenir cette grâce que je demeure en votre présence, à genoux devant votre croix par laquelle vous avez racheté le monde. Car, je le crois fermement et je le confesse, c'est en étendant vos membres sacrés sur le bois de votre supplice, c'est en dressant dans les airs l'arbre de votre ignominie, que vous avez attiré à vous tous ceux qui vous aiment sincèrement : attirez-moi à vous, ô mon aimable Seigneur, attirez-moi à vous avec mes désirs, afin que je sente dans toute ma personne la vertu de votre croix.

Que je sente, ô mon Sauveur, la vertu et le parfum qu'exhale votre croix, comme les sentait le larron pénitent, à l'heure où il s'écriait : « Seigneur, quand vous serez arrivé dans votre royaume, souvenez-vous de moi. » Il vous avait vu sans doute autrefois rendre la vue aux aveugles, ou bien ressusciter les morts; il vous avait vu, et il ne vous avait point adoré; mais aujourd'hui qu'il vous voit attaché au bois ignominieux, il vous adore humblement. « Seigneur, s'écrie-t-il, quand vous serez arrivé dans votre royaume, souvenez-vous de moi. » Quel changement ! Ce

que n'avait pu opérer sur lui la grandeur de vos miracles, votre croix l'a produit. Il vous reconnut à des signes plus véritables et plus parfaits, suspendu à la croix, qu'enseignant dans le Temple ou changeant les lois de la nature. O vertu merveilleuse de votre croix ! O gloire incomparable de celui qui est suspendu à ses bras ! Le larron n'eut pas plus tôt aperçu le gibet où vous étiez attaché qu'il proclama sur-le-champ votre empire, et il comprit que la scène de votre supplice était le commencement de votre royauté. O quel souffle délicieux sortait de la croix puisqu'il dissipait son infidélité passée ! Oh ! qu'il avait raison de vous appeler son Seigneur, puisqu'il se savait véritablement votre serviteur ! il contemplait de ses yeux le prix auguste auquel vous rachetiez l'univers tout entier.

Mais qu'avez-vous répondu, ô Jésus débonnaire, qu'avez-vous répondu, ô miséricordieux Seigneur, à la prière du larron qui vous implorait sur votre croix ? « Aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis. » Que signifie cette parole, ô bien aimé monarque ? Quoi ! Vous êtes percé par des clous inhumains, et vous promettez le paradis ! Vous êtes suspendu au gibet des esclaves, et vous dites au larron : « Aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis. » Où donc, ô le bien-aimé des âmes, est votre paradis pour que vous disiez au larron : « Aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis ? » Le paradis

est-il avec vous, et là où vous le voulez ? Etes-vous infailliblement le paradis pour promettre avec tant d'assurance : « Aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis ? » Oui, Seigneur, je crois fermement que le paradis est là où vous le voulez, et là vous êtes ; habiter avec vous, c'est être dans le paradis. Ce vénérable confesseur, ce martyr glorieux, fut avec vous pendant tout ce jour-là et par la suite en tout temps. Oh ! qu'il est bon d'être avec vous ! Bienheureux ceux qui sont avec vous ! Ceux-la sont véritablement dans le paradis et sur des trônes, qui habitent avec vous par la foi et l'amour.

Votre croix, ô mon Sauveur, promet et donne le paradis. Voilà pourquoi j'adore votre croix ; je vous adore dans votre croix et votre croix en vous. En un mot j'adore la croix à cause de celui qui est suspendu à la croix. J'adore le Dieu qu'adorait le larron, et je prie comme il priait : « Seigneur, quand vous serez arrivé dans votre royaume, souvenez-vous de moi. » Reconnaissez en moi, Seigneur, cette prière comme vous l'avez reconnue dans le larron. Accueillez-la quand elle vous est adressée par votre serviteur comme vous l'avez accueillie quand elle venait du compagnon de vos douleurs. Souvenez-vous de moi du haut de votre trône, comme vous vous êtes souvenu de lui du haut de votre croix. Dites, ô mon Sauveur, dites à votre serviteur, dites à mon âme : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis ; »

afin que, fortifié par votre désirable promesse, je persévère constamment dans votre foi et votre amour, ô mon rédempteur, ô médiateur entre Dieu et l'homme, vous qui vivez et réglez, Dieu égal au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION QUARANTE-QUATRIÈME.

A LA CROIX DU SEIGNEUR.

Élévation à la sainte Croix.

Salut, ô croix sainte, notre vertu ! Salut, ô croix adorable, notre honneur et notre gloire ! Salut, ô croix, notre assistance et notre refuge ! Salut, ô croix, consolation de tous les affligés. Salut, ô croix, notre victoire et notre espérance. Salut, ô croix, notre protection et notre vie. Salut, ô croix, notre rédemption et notre délivrance. Salut, ô croix, signe du salut et mur inexpugnable à toute puissance ennemie. Que la croix soit toujours pour moi l'espérance de mon christianisme. Que la croix soit toujours pour moi la résurrection de ma vie. Que la croix soit toujours mon triomphe contre les mauvais anges. Que la croix soit toujours pour moi la mère de ma consolation. Que

la croix soit toujours pour moi le repos de ma tribulation. Que la croix soit toujours pour moi le bâton de ma vieillesse. Que la croix soit toujours pour moi la guérison de mes maladies. Que la croix soit toujours pour moi le vêtement de ma nudité. Que la croix soit toujours pour moi l'allègement de mon existence. Que la croix soit toujours pour moi ma douceur dans toutes mes angoisses. Que la croix soit toujours pour moi une guérison pour toutes mes blessures. Que la croix soit toujours pour moi un médicament pour toutes mes défaillances, et un rempart contre toutes les adversités. Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION QUARANTE-CINQUIÈME.

A LA CROIX DU SEIGNEUR.

Invocation à la sainte Croix.

Sois mon salut, ô croix sainte, que consacra le corps de mon Sauveur, et qu'ornèrent ses membres divins, comme autant de perles précieuses suspendues à tes bras; croix qui fus jugée digne de porter notre rançon et qui nous procuras la vie éternelle. Jésus débonnaire, faites que par le signe de la croix sainte et la réparation auguste

dont elle est le symbole, vous me délivriez de l'assaut de tous mes ennemis. Que votre clémence me conserve la vie, me remette mes péchés, et m'accorde la grâce du pardon, ô Dieu qui vivez et réglez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION QUARANTE-SIXIÈME.

A LA SAINTE VIERGE MARIE.

Mérites de la sainte Vierge; grandeur de nos misères.

Vierge Marie, toujours bienheureuse, et toujours sainte, me voici en larmes devant la face de votre tendresse et couvert de honte à l'aspect des abominations multipliées qui ont défiguré mes traits et m'ont rendu horrible aux regards de Dieu, à vos regards, et à ceux de tous les anges et de tous les saints. Le jugement suprême, où la majesté divine, prononçant la sentence de condamnation, rendra à chacun selon ses œuvres, suivant le bien ou le mal qu'il aura fait, me saisit d'épouvante. La crainte et l'effroi se sont emparé de mon âme, les ténèbres de mes actions criminelles m'enveloppent de toutes parts; la lèpre impure du péché me couvre des pieds à la tête; je sais par conséquent que j'ai mérité d'être retran-

ché de la société de fidèles qui se distinguent de moi par la blanche pureté de l'innocence. Voilà pourquoi je viens vous invoquer, ô notre Dame, avec les soupirs et les gémissements du cœur. Je vous en supplie, ne détournez pas votre miséricordieux visage d'un cadavre que la mort a envahi depuis quatre jours et d'où s'exhale déjà une odeur de sépulcre. Ah ! plutôt considérez la gravité de mes plaies ; examinez par quel céleste remède vous pouvez me guérir, et comment vous me remettrez, purifié de toutes mes souillures, entre les bras de notre Seigneur Jésus-Christ, dont vous êtes la mère et qui est votre fils. Vous le savez en effet, ô reine de douce pitié. Vous avez reçu le jour pour enfanter ce même Jésus-Christ, notre Seigneur, Dieu véritable, homme véritable, en qui je crois fermement, et de la tendresse de qui je ne désespère pas, afin que celui-là même qui était le créateur des hommes en devint le sauveur, et qu'il trouvât en vous une mère qui, en intercédant auprès de lui pour les pécheurs, fût capable de leur obtenir la plénitude du salut.

Mais, ô notre Dame, quoique vous soyez la mère de notre espérance, vous êtes demeurée vierge dans l'enfantement, vierge avant l'enfantement, vierge après l'enfantement. Vous avez gardé une chasteté incorruptible, une pudeur entière, une constance inviolable. Vous vous réjouissez d'avoir conçu sans cesser d'être vierge ; d'avoir porté le maître du ciel dans vos entrailles



immaculées; d'avoir enfanté sans altérer votre virginité; d'avoir reçu la salutation angélique et l'effusion de l'Esprit saint, sans renoncer à votre incommunicable privilège. Ce que vous annonça la pureté du messager céleste, l'ineffable majesté de Dieu l'opéra, et vous avez mérité de donner la vie à celui qui distribue la vie comme il lui plaît.

O notre Dame, vous admiriez à la fois la virginalité intégrité de votre corps et la merveilleuse fécondité de votre conception. Vous vous félicitez de devenir la mère de notre Seigneur Jésus-Christ, qui était votre père; car vous vous êtes réjouie de ces deux grâces signalées. D'une part, vous vous étonniez d'enfanter en demeurant toujours Vierge; de l'autre, vous étiez au comble de la joie de mettre au monde Jésus-Christ, notre Seigneur, fils éternel de Dieu. C'est par tous ces motifs, ô reine d'ineffable miséricorde, que je ne puis regarder comme étrangère aux sentiments de la compassion celle qui a eu l'honneur d'engendrer le Dieu de toute bonté. Vous avez nourri de votre lait virginal l'ange du grand conseil; vous pouvez par conséquent devenir pour ma faiblesse l'ange du grand conseil, si vous invoquez pour moi le fils de Dieu qui, par votre entremise, se montra aux regards du monde sous la forme de l'homme, afin que celui que l'univers possédait sans le connaître, renfermé qu'il était dans le sein du Père, l'univers le reconnût sous les indignes livrées de l'humanité, crût en lui après l'avoir re-

connu, et fût sauvé par la foi à l'Homme-Dieu. Le Dieu qui par une grâce inestimable délivra de la damnation éternelle la nature humaine, qu'il avait créée à son image et à sa ressemblance, mais qui par le péché et par la mort avait effacé en elle les traits angustes de son Créateur, vous a choisie de toute éternité, ô notre Dame, pour être l'instrument de cette miséricordieuse réparation, voulant ainsi que la Vierge des temps nouveaux, la Vierge immaculée, expiât le forfait de la femme antique.

O merveille de l'économie divine ! Femme bénie entre toutes les femmes, vous n'avez pas connu d'homme, et vous êtes mère ! Et vous demeurez vierge après la naissance d'un fils ! Depuis le jour où j'ai embrassé, ô ma souveraine, la foi de votre divine postérité, je n'ai pas toujours suivi les droits sentiers, parceque je n'ai pas toujours obéi à ses préceptes. Si je les avais fidèlement observés, vous m'écouteriez sans peine, lorsque je vous invoque à grands cris, car vous sauriez que je suis agréable à votre fils bien-aimé. Mais non ; l'antique ennemi m'a trompé par ses séductions ; il m'a percé de ses flèches ; il m'a dépouillé de la blanche parure de l'innocence pour m'envelopper de vêtements noirs, lugubres, et à demi consumés par le feu de mes péchés. Voilà pourquoi je parais devant vous avec ces dehors repoussants. Ne me dédaignez pas sous ces funèbres haillons, ô ma puissante

dame et souveraine. Ah! plutôt, vous rappelant à la mémoire quelle est la fragilité humaine, permettez qu'au lieu de fuir, le désespoir dans le cœur, j'attende vos consolations. Je serai sûr que vous m'avez exaucé, lorsque je sentirai l'incendie de mes crimes et de mes iniquités, surtout des iniquités qui me brûlent sans relâche, s'apaiser de jour en jour par votre vertu puissante dans mon âme ainsi que dans ma chair, et enfin s'éteindre complètement sous la salutaire rosée de votre intercession.

O ma Dame, que me reste-t-il à dire ou à faire? Je suis plongé dans les ténèbres et mes yeux n'aperçoivent pas la lumière. Où aller? Où fuir pour me dérober aux regards formidables de votre fils, assis sur son tribunal? Ni l'orient, ni le midi, ni le couchant, ni l'aquilon, ni les profondeurs même de l'abîme ne peuvent m'offrir une retraite. Partout votre fils, il est tout entier partout, présent en tout lieu, atteignant toute chose de son regard scrutateur, interrogeant toutes les consciences, et habitant par de là les cieux. S'il me jugeait, comme le méritent mes actions, suivant toute la rigueur de sa justice, mieux vaudrait pour moi n'avoir jamais été conçu, ou avoir été emporté par la mort à l'heure de ma naissance. Mais que dis-je? Le trépas lui-même ne m'eût pas profité. Conçu et engendré dans le péché, je périssais infailliblement, puisque je mourais sans la régénération baptismale.

En effet des parents criminels me donnèrent le jour ; je naquis dans les liens de la prévarication ; après avoir été baptisé et admis à la participation du salut, je retombai dans le péché. Je ne suis pas même resté ce que j'étais avant le bain sacré ; j'ai poussé plus loin la souillure et l'emportement ; car le monde ne renferme pas de créature plus chargée de forfaits. Voilà pourquoi j'ai recours à un intercesseur, tel qu'après le fils, l'univers n'en connaît pas de meilleur ni de plus puissant. La terre a des apôtres, des patriarches, des prophètes, des martyrs, des confesseurs, des vierges ; de bons, d'excellents défenseurs que je désire humblement invoquer. Mais vous, ô ma souveraine, vous êtes plus élevée en grandeur et plus puissante qu'eux tous, parcequ' vous êtes leur reine à tous, la reine de tous les saints, la reine des esprits angéliques, la reine des monarques et des heureux de la terre, la reine des riches et des pauvres, des maîtres et des esclaves, des grands et des petits. Tout ce qu'ils peuvent avec vous, vous le pouvez seule et sans eux. D'où vous vient tant de puissance ? Ah ! c'est que vous êtes la mère de notre Sauveur, l'épouse de Dieu, la reine du ciel et de la terre et de tous les éléments. C'est donc à vous que j'ai recours ; c'est auprès de vous que je cherche un refuge ; c'est donc à vous que je demande instamment de m'aider en toute chose. Si vous gardez le silence, nul ne priera pour moi ; nul ne viendra à mon secours ;

parlez, tous prieront pour moi; tous viendront à mon secours.

Eh quoi! des millions d'hommes, ô reine très compatissante, poussent vers vous des cris de détresse et sont sauvés! Et moi, je vous invoquerais de toutes mes forces, et vous me refuseriez votre assistance! Oui, peut-être; car je suis plus pervers et plus criminel qu'eux. Que ferai-je donc? Ah! ce sera un motif de plus pour ne pas me taire. Eh bien! je crierai avec plus d'énergie encore. « O Vierge incomparable, Notre-Dame de  
« pitié, pardonnez-moi et exaucez mes vœux.  
« Exaucez un infortuné, soulagez un affligé, ré-  
« cueillez un esclave errant et fugitif, consolez un  
« malheureux qui n'a plus d'espoir. » Guérissez par vos célestes remèdes toutes les blessures que vous apercevez en moi; enlevez-moi ces lambeaux souillés pour me couvrir de jeunes et splendides vêtements, afin de me présenter, sous la robe éclatante de ma rénovation spirituelle, à votre fils Jésus-Christ, notre Seigneur. Soyez-moi contre Satan une tour de protection, un rempart inexpugnable, un bras tutélaire. S'il essaie de sévir contre moi, repoussez vous-même ses coups et combattez-le victorieusement, de peur que ses ruses ne triomphent de ma faiblesse. C'est un ennemi cauteleux et fécond en stratagèmes; il ne craint pas de se mesurer avec les champions les plus valeureux, et dans chacune de ses tentations il attaque les forts avec plus de

vigueur que les faibles. Mais vous, céleste auxiliaresse, vous qui connaissez bien ses fallacieuses tromperies, soyez contre elles ma défense et mon appui, afin qu'aucune de ses perfides suggestions ne soit capable de me séduire. Le voyez-vous chercher à me surprendre ? Que vaincu par votre vertu il se retire soudain, et moi, pauvre infortuné que vous aurez environné ici-bas de votre salutaire protection, je chanterai sans relâche vos louanges et celles de votre divin Fils.

Faites, ô Dame bienheureuse et digne de toutes nos louanges, faites que votre serviteur qui, pendant toute la durée de sa vie, courut misérablement à l'abîme du péché, arrivé aujourd'hui au déclin de ses jours, pleure avec les larmes de la pénitence toutes les fautes qu'il a commises par pensée, par volonté, par action, par omission. Sans doute, j'ai persévéré de longues années dans ma malice, c'est à dire depuis mon berceau jusqu'à l'heure où je vous invoque. Mais vous, Reine des cieux, obtenez-moi de votre clément Fils la grâce de renoncer à l'iniquité pour faire régner en moi l'esprit de la Divinité. Puisse la multitude des vertus et des prières me justifier, purifier mon âme, la prémunir, et en m'aidant à marcher dans les sentiers de la justice, me conduire au bien sacré de la persévérance ! Qu'au terme de ma carrière, nul oubli ne vienne émousser ma mémoire ; que nulle infirmité, nulle souffrance n'entrave l'exercice de ma langue. Puis, le nom-

bre de mes jours une fois révolu, et mon saint ministère accompli dans votre Église, faites que je mérite d'être reçu au ciel par l'ange de la lumière, et que, délivré des mains de l'ange de la mort, je sois doucement porté au tribunal du miséricordieux juge pour y goûter par votre assistance, ô Dame compatissante, le repos et la paix de la vie éternelle. Ainsi soit-il.

---

### MÉDITATION QUARANTE-SEPTIÈME.

**A la sainte Vierge Marie, pour lui demander son intercession.**

Bienheureuse mère de Dieu, Marie, toujours vierge, vous qui en donnant la vie au maître de toutes les vertus et au roi de gloire, êtes devenue le sanctuaire de toutes les vertus, je viens, par ce même Jésus-Christ notre Dieu et notre Seigneur que vous avez mérité d'enfanter pour votre gloire éternelle et pour notre éternel salut, je viens supplier votre clémence de m'aider par ses suffrages auprès de la majesté divine, quoique je sois indigne de toute miséricorde, et de ne point tarder à vous montrer favorable aux prières d'un si grand pécheur, ô Dame compatissante, de qui nous sont venues la félicité, la béatitude et la rédemption.

Je n'ignore pas, ô très sainte Marie, qui avez porté un Dieu dans vos pudiques entrailles, que je ne mérite pas de vous invoquer ; mais je me sens encouragé à l'espoir et à la confiance, au souvenir d'une foule de criminels qui, après avoir renié le Christ et sa mère, se sont convertis et ont mérité par votre intercession d'être rendus à leur première innocence, quoique j'aie péché au-delà de ce que toute langue humaine peut exprimer. O douleur ! mes prévarications sont tellement nombreuses qu'elles sont incalculables. Toutefois, si depuis mon baptême je n'ai pas observé fidèlement les engagements de mon christianisme, il est vrai de dire que je ne suis jamais tombé ni de bouche ni de cœur dans l'abîme de l'apostasie. Grâce en soient rendues au Tout-Puissant, qui, par vos saintes prières, m'a retenu sur le penchant du précipice ! Dieu, comme nous l'espérons, vous a créée, pour qu'honorée du titre de sa mère vous fussiez la mère de tous ceux qui croiraient au libérateur qui nous a ordonné de l'appeler notre père.

Quel honneur comparable à celui d'être la mère de ceux dont Jésus-Christ daigne être le père et le frère ! En effet, il se montrera notre père à tous, en vertu de sa bonté accoutumée, s'il voit, ô notre Dame, que vous avez pour nous des sentiments de mère. Et comment n'auriez-vous pas pitié de moi, ô reine de miséricorde ! où est mon espérance, sinon en Dieu et en vous ? Il n'est donc



pas de bonté ni de tendresse sans vous, puisque vous êtes la mère de la vertu et de toutes les vertus. Conséquemment, venez à mon aide, ô notre Dame parceque je ne suis que néant, et que je retomberai certainement dans le néant si vous ne daignez m'assister. Secourez-moi donc ; ne me refusez pas à moi seul le bienfait que vous accordez à tous, même sans qu'ils vous implorent. Je n'ai à chercher la consolation de ma vie que dans l'asile où se réfugient tous les coupables. Oui, j'ai recours à vous, parceque Jésus-Christ, votre fils et notre Seigneur, a voulu qu'après lui vous fussiez notre refuge. Recevez-moi donc dans vos bras miséricordieux ; priez-le de me transformer en ce qu'il attend de moi ; qu'il ne permette pas plus longtemps aux suggestions du démon de me tromper ; mais que, fortifié par sa tendresse et votre intercession, je jouisse de la vie du temps, de manière à mériter la vie éternelle, avec la grâce de celui qui, égal au Père et au Saint-Esprit, vit et règne dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

---

## MÉDITATION QUARANTE-HUITIÈME.

A la sainte Vierge Marie, pour lui demander la grâce d'une bonne mort.

Sainte et glorieuse mère de Dieu, Marie, toujours vierge, qui avez mérité d'enfanter le Sauveur du monde, exaucez-moi, ayez pitié de moi maintenant et toujours, à cause de la sainte et incomparable virginité dont vous êtes honorée. Je vous en conjure humblement, soyez mon aide et mon salut auprès du Dieu tout puissant, afin que le miséricordieux pasteur et le prince de la paix me lave des souillures de mes péchés, m'arrache aux ténèbres de l'enfer, et me conduise à la vie éternelle. Daigne, ô très chaste vierge, daigne celui qui entra par vous dans le monde, qui racheta le genre humain au prix de son sang, brisa les barrières de l'enfer, et ouvrit les portes du céleste royaume, me sauver et me conserver par sa miséricorde, et, au dernier terme de cette vie qui s'éteint, m'accorder, par votre intercession, une part d'éternelle béatitude dans la société des saints !

---

---

## MÉDITATION QUARANTE-NEUVIÈME.

A LA MÈRE DE DIEU.

Sentiments de confusion du pécheur à l'aspect de la pureté  
immaculée de la sainte Vierge.

O Marie, qui par un privilège unique et sans exemple, êtes seule tout à la fois vierge et mère, vous que Dieu garda inviolablement pudique d'esprit et de corps, afin que vous fussiez digne de fournir au fils de Dieu la chair mortelle qu'il destinait à devenir la rançon de notre délivrance, je vous en supplie, ô Dame de miséricorde par laquelle tout le monde a été sauvé, intercédez pour moi, pauvre infortuné que toutes les iniquités ont souillé, et demandez au Seigneur d'accorder à mon âme l'amour de la pureté, l'affection pour la modestie, la persévérance dans la chasteté. Malheureux que je suis ! J'ai perdu complètement la grâce de l'innocence ; j'ai renoncé à toute sainteté ; j'ai profané mille et mille fois le temple sacré de Dieu. Mais que fais-je, en racontant mes infamies à des oreilles immaculées ? Je frissonne d'épouvante, ô notre Dame, et, condamné par ma conscience qui m'accuse, je rougis de ma honteuse nudité en votre présence. Mais à qui un

moribond tel que moi offrira-t-il sa blessure? A qui aurai-je recours? auprès de qui pleurerai-je ma douleur, ou de quel autre enfin attendrai-je le bienfait de ma guérison, si l'unique asile de l'éternelle tendresse est fermé à mes larmes? Ecoutez donc, notre Dame, écoutez avec bonté, écoutez et exaucez un citoyen qui a perdu sa part du céleste héritage, et qui, après de longs exils, après de longs soupirs, après de cruels affronts, après de nombreuses tortures, revient se jeter avec avec amour dans le sein de votre consolation.

Je me souviens, et il m'est doux de m'en souvenir, comment un jour vous où vouliez faire comprendre aux malheureux que vous êtes leur unique patronnage, vous avez révélé votre nom mémorable à un de vos serviteurs, qui touchait à son heure dernière. Vous daignâtes vous montrer à lui au milieu de ses angoisses. Me reconnais-tu, lui dites-vous? Comme il vous répondait d'une voix tremblante qu'il ne vous reconnaissait pas, vous, notre Dame, vous ajoutâtes, mais suivant votre bonté habituelle, d'une voix aussi caressante qu'amicale, vous ajoutâtes : « Eh bien ! Je suis la « mère de miséricorde. » Je le demande, auprès de qui des créatures infortunées et plongées dans l'affliction iront-elles pleurer plus sûrement leurs misères et leurs désastres qu'auprès de vous, puisque vous êtes vraiment et infailliblement la mère de miséricorde? Mère sainte, mère unique, mère immaculée, mère incorruptible,

mère de miséricorde, mère de tendresse et d'indulgence, ouvrez les bras de votre tendresse, et recevez-y celui qui a trouvé la mort dans le péché. Regardez, ô notre Dame. L'enfant prodigue, nu et les pieds meurtris, soupire, crie vers vous et vous appelle sa mère, au fond de l'horreur où il est plongé, à travers les vapeurs impures et les fétides exhalaisons qui l'entourent, se souvenant enfin combien de fois vous l'avez nourri, couvert et excusé auprès de son Père céleste. Autant celui-ci est un père compatissant et miséricordieux, autant vous êtes une douce et suave mère. Reconnaissez pour vos enfants, ô Vierge bénie, ceux que votre Fils unique et bien-aimé n'a pas rougi d'appeler ses frères. Et si à l'aspect de votre Fils innocent qui expirait sur la croix, un glaive de douleur a transpercé votre âme, comment pourrez-vous, ô notre Dame, étouffer votre pitié et retenir vos larmes maternelles à l'aspect de vos pupilles qui sont morts dans le péché ? L'ennemi nous entraîne ; il nous dépouille ; il nous réduit en captivité ; nous n'avons personne pour nous arracher à ses mains ; personne pour nous racheter ; personne pour se lever avant l'aube du jour et répondre pour nous. Levez-vous, ô Dame compatissante ; levez-vous dans votre bonté ; entrez dans le sanctuaire de votre miséricorde ; étendez vos mains immaculées vers cet autel d'or où s'opère la réconciliation du genre humain. Ce que nous demandons par votre

entremise peut nous être accordé par elle; ce que nous redoutons, vous pouvez nous l'épargner. Celui que vous avez consolé si souvent, tendre mère, quand il vagissait au berceau, souffrira-t-il que vous l'imploriez longtemps en vain pour nous? Quels seront donc les mérites les plus propres à fléchir la colère du juge souverain sinon les vôtres, ô Vierge, qui avez mérité d'être la mère de celui qui est à la fois notre rédempteur et notre juge? N'en doutez point, ô ma souveraine; il est ma bouche et ma chair; il est mon salut et ma gloire; il est notre chef; il connaît le limon dont il nous a formés.

Ornement des vierges, souveraine des nations, reine des anges, source des jardins célestes, purification des pécheurs, Marie, vierge toujours immaculée, venez au secours d'un infortuné; ayez pitié d'un homme qui a perdu tout espoir. Faites que le malheureux qui, ô souvenir accablant, n'a plus aucun droit à la robe de l'angélique virginité, reçoive au moins par vos glorieux mérites la robe nuptiale, quelle qu'elle puisse être. Enfin si je ne mérite plus, je me trompe, comme je ne mérite plus de m'unir aux chœurs joyeux qui, sous les parfums et les fleurs dont ils sont couronnés, chantent votre gloire, qu'il me soit permis du moins de compter de loin la marche et l'ordonnance de vos processions, d'écouter vos merveilleux concerts, de recueillir les sons de vos instruments de fête, et de participer, autant que je

pourrai, à tous ces témoignages de jubilation et de triomphe, lorsque vous suivrez, dans les transports de votre allégresse, les pas de l'Agneau sans tache partout où il ira.

Vierge incomparable, vierge souveraine et indéfectible, vous qui seule êtes mère et vierge tout à la fois, sainte Marie, à la fin de cette prière, en achevant cette supplication qui a été si dissipée, je ne vous demande qu'une grâce, tout indigne que j'en suis ; qu'une seule grâce, au nom de votre fils bien aimé. Faites que votre infortuné serviteur ait toujours votre nom présent à sa mémoire ; qu'il soit avec moi dans mes périls, avec moi dans mes angoisses, avec moi dans les commencements de ma joie. Si je mérite d'obtenir par le don de Dieu et le vôtre cette touchante faveur ; certes, je ne crains pas de périr, puisque votre protection m'accompagnera sans cesse. Fussé-je enseveli dans l'enfer, qu'importe ? vous viendriez m'y chercher ; votre main puissante m'en arracherait, et vous me rendriez à votre fils qui m'a racheté et lavé par son sang, Jésus-Christ, notre Seigneur, qui vit et règne avec le Père et l'Esprit saint, dans l'unité de la Divinité.

---

---

## MÉDITATION CINQUANTIÈME.

A LA SAINTE VIERGE MARIE.

Le pécheur repasse devant elle tous ses péchés pour sortir de sa tiédeur.

O Marie, qui êtes sainte, et après Dieu la plus sainte de toutes les saintes, mère dont la virginité est si admirable, vierge dont la fécondité est si digne d'amour, vous qui avez conçu le fils du Très-Haut, vous qui avez engendré à l'humanité déchue un Sauveur, souveraine qui à l'éclat de la sainteté, à l'éminence de la dignité joignez indubitablement une puissance et une tendresse égales ; mon âme, ô mère du salut et de la vie, ô sanctuaire de la compassion et de la miséricorde, mon âme infortunée, flétrie par la contagion de ses vices, déchirée par les blessures de ses crimes, gangrenée par les ulcères de ses dissolutions vous implore de toutes ses forces, autant que peut le faire une moribonde, pour vous supplier de la guérir par la puissance de vos mérites et la tendresse de vos prières. Hélas ! elle est devenue tellement étrangère à elle-même par sa stupeur et son engourdissement qu'elle sent à peine tout le poids de sa langueur. Elle est tellement couverte de souillures,



il sort de ses plaies des vapeurs si infectes qu'elle craint que vous ne détourniez loin d'elle votre miséricordieux visage ; elle se dessèche tellement, ayant perdu l'espoir que vous daigniez abaisser sur elle vos regards, que sa bouche elle-même devient muette pour la prière.

O mes péchés, ô mes prévarications, pourquoi, non contents de posséder mon âme consumée par votre venin, la couvrez-vous encore d'une difformité si repoussante que la compassion ne peut plus même en supporter la vue ? Si vous l'accablez de tout votre poids jusqu'à lui ravir toute espérance de se faire écouter, pourquoi du moins fermez-vous sa bouche à la prière par la confusion que vous lui inspirez ? Si vous avez troublé son intelligence en la passionnant pour vous, pourquoi du moins votre torpeur a-t-elle éteint toute sa sensibilité ? Oh ! qu'elle est la honte d'une prévarication révoltante en présence d'une éclatante sainteté ! Oh ! quelle est la confusion d'une conscience impure en présence de la plus radiieuse innocence ! Vierge bénie pardessus toutes les femmes, vous qui êtes plus pure que tous les anges, plus pieuse que tous les saints, mon âme haletante et presque à l'agonie soupire après le regard de votre merveilleuse bonté, mais elle recule devant les splendeurs immaculées de votre virginité. Je désire, ô ma souveraine, vous invoquer afin que vous guérissiez d'un seul regard de votre compassion les plaies et les ulcères de mes péchés ; mais les

souillures de mon âme et l'odeur qui s'en exhale me glacent d'épouvante. J'ai peur, ô ma souveraine, de paraître devant vous environné de mes immondes voluptés et de mes abominations, parceque j'apprends de vous faire horreur à cause d'elles ; et cependant, malheur à moi, je ne puis me montrer sans elles !

Oh ! quel trouble et quelle confusion traîne après lui le crime ! voyez en effet, ô mes péchés, comment vous déchirez mon cœur en vous le disputant ; comment vous le rongez en le déchirant ; comment vous le torturez en le rongant. Ces mêmes péchés, ô ma souveraine, désirent se montrer à vos regards pour obtenir leur guérison ; d'autre part, ils fuient votre vue à cause de l'exécration qu'ils vous inspirent ; car ils ne peuvent être guéris sans l'aveu de la confession, et ils ne peuvent se révéler sans avoir à rougir. Qu'ils se cachent, les voilà incurables ; qu'ils se manifestent, les voilà un objet d'horreur. D'un côté, douleur qui me brûle ; de l'autre, effroi qui m'épouvante. Leur multitude m'écrase, leur poids m'accable, leur turpitude me confond.

O vous qui êtes si miséricordieusement puissante, et si puissamment miséricordieuse, Marie, de qui est née la source de la miséricorde, laissez, je vous en conjure, éclater la compassion véritable là où vous voyez une misère si profonde ; si devant l'éclat de votre sainteté je demeure abîmé de honte dans la souillure de mon iniquité, vous,

ô ma souveraine, rougirez-vous de témoigner à un infortuné la tendresse et la pitié qui vous sont innées ? si je confesse ma perversité, répudierez-vous votre bienveillance ? si ma misère est plus grande qu'il ne m'est utile, votre miséricorde sera-t-elle inférieure à ce qui vous est convenable ? car, ô ma souveraine, plus mes péchés révoltent les regards de Dieu et les vôtres, plus ils ont besoin de sa guérison et de votre assistance. Guérissez donc mon infirmité, ô la plus clémente des mères, et vous aurez effacé la difformité qui offense vos regards. Dissipez ma langueur, ô la plus bienfaitrice des protectrices, et vous ne sentirez plus les fétides exhalaisons que vous avez en horreur. Faites, ô la plus indulgente des reines, qu'il n'y ait plus rien en moi qui souffre, et votre œil n'y rencontrera rien qui répugne à votre incorruptible pureté. Mettez-vous à l'œuvre, ô ma souveraine ; exaucez-moi, ô Dame incomparable ; guérissez l'âme d'un pécheur qui veut vous servir, guérissez-la par le fruit béni de vos entrailles qui, assis aujourd'hui à la droite du Père tout puissant, demeure au dessus de toute louange et de toute gloire, pendant tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

---

## MÉDITATION CINQUANTE-UNIÈME.

A LA SAINTE VIERGE MARIE.

Le pécheur lui demande de dissiper ses craintes et ses terreurs du jugement de Dieu.

Vierge digne de la vénération du monde, mère aimable du genre humain, femme qu'admirent les anges, très sainte Marie, dont la bienheureuse virginité est la consécration de toute pureté, dont le glorieux enfantement est le salut de toute fécondité ; souveraine illustre à laquelle rend grâce l'assemblée des justes, auprès de laquelle se réfugie épouvantée la foule des coupables, c'est dans votre sein, ô puissante et miséricordieuse Dame, qu'un pécheur, et un pécheur tel que moi, cherche avec anxiété un pieux asile. En effet, me voyant placé devant la justice toute puissante d'un juge menaçant, et méditant sur la violence intolérable de sa colère, je réfléchis à l'énormité de mes péchés ainsi qu'à la rigueur des supplices qu'ils ont méritée. Au milieu des frayeurs qui me poursuivent, du fond de l'horreur qui me glace, quelle médiatrice invoquerais-je avec plus de ferveur que celle qui a porté dans ses entrailles la réconciliation de l'humanité ! De

qui puis-je espérer plus sûrement une prompte assistance dans les nécessités présentes que de celle qui fut certainement la mère de la propitiation universelle ? Qui enfin par son intercession obtiendra plus facilement la grâce d'un criminel que celle qui a nourri de son lait l'équitable et unique vengeur de tous les forfaits, ainsi que le miséricordieux auteur du pardon ? De même, ô bienheureuse Dame, qu'il vous est impossible d'oublier ces mérites si glorieux pour vous, et à nous si nécessaires, de même, ô vierge pleine de douceur, il n'est pas croyable que vous fermiez votre cœur à des infortunés qui vous implorent. Le monde sait bien, et nous autres pécheurs de ce monde, nous ne permettons pas qu'on l'oublie, il sait bien quel est le Fils de l'homme qui est venu sauver tout ce qui était mort, ou de quelle créature il est le fils. Quoi donc, ô ma clémentine Dame, ô mère de ma divine espérance, oublierez-vous par haine pour moi le mystère si miséricordieusement annoncé au monde, si heureusement propagé, si amouréusement embrassé ? Quoi ! le débonnaire Fils de l'homme est venu sauver volontairement ce qui était perdu, et la mère de Dieu pourrait demeurer sourde aux cris de ce qui est perdu ! Quoi ! le débonnaire Fils de l'homme est venu convier le pécheur à la pénitence, et sa bonne mère dédaignerait le pénitent qui l'invoque ! Quoi ! ce Dieu si tendre, cet homme si doux, ce miséricordieux Fils du Tout-Puissant, ce com-

patissant Fils de l'homme est venu chercher le pécheur qui s'égarait, et vous sa bonne mère, la puissante mère de Dieu, vous repousseriez un malheureux qui vous implore!

Regardez, ô Vierge, créature humaine de qui est né le Dieu fait homme pour sauver l'homme qui avait péché, voilà que le fils d'Adam qui a failli, à genoux devant le fils miséricordieux et son indulgente mère, se repent de ses fautes, les confesse, en gémit, et sollicite son pardon. Je vous en supplie donc, ô mon doux Seigneur, ô ma douce souveraine; je vous en supplie, ô fils compatissant, ô mère compatissante; je vous en supplie par la vérité elle-même, par l'unique espérance des pécheurs, de même que vous êtes réellement son fils, de même que vous êtes réellement sa mère, ah! délivrez ce pécheur des liens de sa prévarication; accordez-lui sa grâce, pansez ses plaies guérissez-le, sauvez-le! Qu'il éprouve au fond de son âme, qu'il sente en lui même cet infortuné pécheur, que vous êtes véritablement, vous le fils, et vous la mère, pour le salut des pécheurs. Certes, je vous ai offensés l'un et l'autre à la fois; en péchant contre le fils, je n'ai pu manquer d'irriter la mère, et je n'ai pu outrager la mère sans blesser le cœur du fils. Que feras-tu donc pécheur? pécheur, où fuiras-tu? qui te rendra les bonnes grâces du fils, si tu es pour ennemie sa mère? qui fléchira en ta faveur le courroux de la mère, si le fils est indigné contre

toi ? Je vous ai offensés tous les deux, je l'avoue ; mais n'êtes-vous pas cléments tous les deux ? Que le coupable qui a prévariqué contre le Dieu de la justice se réfugie donc auprès de la tendre mère du Dieu de la miséricorde ; que le coupable qui a prévariqué contre la mère cherche un asile auprès du fils compatissant de l'indulgente mère. Que le coupable qui a offensé deux puissances se précipite entre l'une et l'autre ; qu'il se jette entre la miséricorde du fils et la miséricorde de la mère. Compatissant Seigneur, pardonnez au serviteur de votre mère ; compatissante Dame, pardonnez au serviteur de votre fils. Fils debonnaire, apaisez votre mère en faveur de votre serviteur ; mère débonnaire, rendez à votre serviteur les bonnes grâces de votre fils. Ah ! puisque je me jette entre deux miséricordes si prodigieuses, je ne crains pas de tomber entre les mains de deux sévérités terribles. Fils clément, mère clémente, que je n'aie pas confessé en vain la vérité sur votre personne, et que je ne rougisse pas d'attendre de vous cette merveilleuse tendresse ; car j'aime la vérité à laquelle je rends témoignage par rapport à vos grandeurs, et j'implore la miséricorde que j'espère de votre puissance.

Juge du monde, répondez-moi, à qui pardonneriez-vous ? Réconciliatrice du monde, répondez-moi, qui réconciliez-vous, si vous, Seigneur, vous condamnez ; si vous, ô ma souveraine, vous

repoussez la faible et chétive créature qui proclama vos merveilles avec amour et ses maux avec tristesse? Sauveur unique, répondez-moi, qui sauverez-vous? Mère du salut, répondez-moi, pour qui prierez-vous, si vous ordonnez, Seigneur, si vous consentez, ô ma souveraine, que les tortures déchirent un pécheur qui s'abhorre et vous implore; que l'enfer engloutisse un coupable qui s'accuse et vous supplie; que l'abîme dévore un indigent qui désespère de sa faiblesse et n'espère qu'en votre force?

Seigneur, qui êtes devenu le fils de la femme dans un but de miséricorde; femme qui êtes devenue la mère de Dieu dans un but de miséricorde, ayez pitié de moi l'un et l'autre, vous, en m'accordant mon pardon, vous, en intercédant pour moi; ou bien montrez-moi des cœurs plus miséricordieux auxquels je puisse recourir plus sûrement, ou des puissances plus hautes qui répondent mieux à ma confiance. Si en effet, vous m'alléguez, ou plutôt, comme vous m'alléguez que mes iniquités sont trop grandes, que ma foi est trop faible, mon espérance trop tiède, ma prière trop dissipée, ma satisfaction trop imparfaite pour me mériter le pardon de mes péchés et la grâce de mon salut, je vous répondrai que c'est là précisément la faveur que je sollicite. Ne laissez pas défaillir les mérites de votre miséricorde là où vous voyez que les miens ne suffisent pas. Je vous en supplie donc humblement tous les



déux, exaucez ma prière, à cause de vous, et non point à cause de moi ; exaucez-la par la tendresse qui déborde de vos cœurs, par la puissance qui surabonde en vous, afin que j'échappe aux justes douleurs des damnés, et que je sois trouvé digne d'entrer dans la joie des bienheureux pour vous louer, ô vous qui êtes le Dieu béni et supérieur à toutes louanges, pendant les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION CINQUANTE-DEUXIÈME.

A LA SAINTE VIERGE.

Mérites et grandeurs de Marie.

Marie, vous la grande Marie, la plus illustre des Bienheureuses Maries, la plus admirable de toutes les femmes ; c'est vous, puissante et très puissante Dame, c'est vous que mon cœur veut aimer, vous que ma bouche désire louer, vous que mon respect souhaite de vénérer, vous que mon âme aspire à invoquer, parceque c'est à votre protection que s'abandonne ma substance tout entière. Energies de mon âme, efforcez-vous ; efforcez-vous, autant qu'il est en vous, si toutefois vous pouvez quelque chose, ô mes facultés intimes, de louer les mérites, de chérir la béatitude, de célé-

brer la grandeur, de supplier la clémence de la Vierge au patronage de laquelle vous avez besoin de recourir tous les jours, afin que votre indigence sollicite son assistance, que votre désir l'implore, que votre supplication l'obtienne, sinon dans la mesure de vos vœux, toutefois dans un degré supérieur, ou certainement contraire à votre mérite. Reine des anges, souveraine du monde, mère de celui qui purifie le monde, je le confesse, mon cœur est trop souillé ; il rougit avec raison d'aborder votre pureté sans tache, et il n'a aucun titre pour s'adresser à votre virginale innocence. Mère qui avez engendré la lumière de mon cœur et nourri le salut de mon âme, tout ce qu'il y a de plus secret en moi vous invoque de toutes ses forces. Exaucez-moi, ô ma souveraine ; que votre protection me seconde ; que votre puissance me vienne en aide, afin que mes souillures soient lavées, que mes ténèbres s'illuminent, que ma tiédeur s'enflamme, que mon engourdissement se réveille. Votre sainteté, qui tient le second rang après Jésus-Christ le seigneur universel, a été exaltée au dessus de tout ce qui existe par ce même Fils tout puissant, à cause de votre Fils glorieux, et par l'intermédiaire de votre Fils, à jamais béni. Qu'il en soit de même de mon amour. Qu'après votre Fils, qui est mon seigneur et mon Dieu, ainsi que le Dieu de tous les hommes, mon cœur vous connaisse, qu'il vous vénère, qu'il vous chérisse, qu'il vous implore par dessus tout, non pas avec une affection

imparfaite comme mes désirs, mais avec l'affection que vous doit une créature sauvée, rachetée et ressuscitée par votre Fils.

O femme, qui avez enfanté la vie de mon âme, nourri le réparateur de mon salut, allaité le Sauveur de ma substance tout entière ! Mais que dirai-je ? La parole me manque parce que mon intelligence se trouble ; ô souveraine, ô ma souveraine, toutes mes facultés sont en travail pour vous remercier de l'immensité de vos bienfaits. Vains efforts ! elles sont impuissantes même à trouver des actions de grâces dignes de vous, et j'ai honte d'en proférer qui ne répondent pas à vos grandeurs. Quel langage, en effet, conviendrait à la mère de mon Créateur et de mon Sauveur ? N'est-ce pas votre sainteté qui purifia mes péchés, votre intégrité qui m'assura l'incorruptibilité, votre virginité qui rendit mon âme chère au Seigneur et la fiança à son Dieu ? Encore un coup, qu'elle action de grâces peut suffire à la mère de mon Dieu et de mon Seigneur, dont la fécondité brisa les liens de ma captivité, dont l'enfantement me délivra de la mort éternelle, dont l'auguste Fils me rétablit quand j'étais perdu, et m'introduisit de l'exil de la misère dans la patrie de la béatitude ? O bienheureuse entre toutes les femmes, c'est le fruit béni de vos entrailles qui m'accorda toutes ces grâces dans la régénération de son baptême, les unes encore en espérance, les autres déjà en réalité, quoique je

les aie si bien dissipées par mes péchés que la réalité m'échappe et qu'à peine ai-je conservé l'espérance. Quoi donc? si elles se sont évanouies par ma faute, faut-il que je sois ingrat envers celle dont l'entremise me procura gratuitement tant de biens? A Dieu ne plaise que j'ajoute ainsi iniquité sur iniquité! Ah! plutôt je lui rends grâces pour les trésors que j'ai possédés; je regrette de ne plus les posséder; je demande à les posséder de nouveau; car j'ai la certitude que si j'ai pu en être investi par la grâce du fils, je puis les reconquérir par les mérites de la mère. Ainsi donc, ô ma souveraine, vous qui êtes la porte de la vie, l'entrée du salut, la voie de la réconciliation, l'avenue de la recouvrance, je vous en conjure par votre fécondité rédemptrice, faites que j'obtienne le pardon de mes péchés avec la grâce de bien vivre, et que votre serviteur ici présent demeure sous votre protection jusqu'à la fin de sa carrière. Le monde, enveloppé de ténèbres était soumis aux pièges et à l'oppression des mauvais anges; mais, éclairé par le soleil de justice auquel vous avez donné la naissance, il évite leurs embûches et il foule aux pieds leur pouvoir.

Palais de la propitiation qui s'étend à tous, cause de la réconciliation universelle, vaisseau et sanctuaire de la vie et du salut de toute l'humanité, je ne fais que restreindre et affaiblir vos mérites quand je semble ainsi m'appliquer à moi seul, moi, pauvre et chétive créature, vos im-

fienses bienfaits, que le monde tout entier se plaît à aimer, et qu'il proclame avec amour sa glorieuse propriété. N'est-ce pas vous, en effet, ô notre Dame, admirable par votre incomparable virginité, aimable par votre salutaire fécondité, vénérable par votre inestimable sainteté, n'est-ce pas vous qui avez montré au monde son Seigneur et son Dieu qu'il ne connaissait pas? vous qui avez manifesté au monde d'une manière sensible son Créateur qu'auparavant il ne voyait pas? vous qui avez engendré au monde le réparateur dont il avait besoin pour se relever de ses ruines? vous qui avez enfanté au monde le réconciliateur qu'il ne pouvait trouver à cause de ses crimes? Oui, c'est par votre fécondité miraculeuse que le monde passa du péché à la justification, de la damnation au salut, de l'exil à la réhabilitation. C'est par votre maternité auguste, ô notre Dame, que le monde racheté fut délivré de la servitude, guéri de ses infirmités, ressuscité de la mort.

Le ciel, les astres, la terre, les fleuves, la nuit, le jour, tous les éléments qui contribuent à la puissance ou à l'utilité de l'homme, se félicitent d'avoir retrouvé la beauté qu'ils avaient perdue, rendus à la vie par votre médiation, et parés de je ne sais quelle grâce nouvelle et ineffable. O changement prodigieux! ils étaient comme plongés dans la mort, alors que dépouillés de leur dignité première, qui consistait à favoriser la do-

mination ou à servir la puissance de ceux qui louaient Dieu, fin pour laquelle ils avaient été créés, ils languissaient, opprimés et décolorés pour ainsi dire par les indignes profanations des idolâtres, fin pour laquelle la Providence ne les avait point créés. Aujourd'hui, au contraire, la nature tout entière applaudit à la reine qui l'a ressuscitée, en se voyant gouvernée et ornée par la puissance de ceux qui rendent témoignage à Dieu. Oui, elle a tressailli dans les transports d'une grâce nouvelle et inestimable le jour où non seulement elle sentit son Dieu lui-même, son Créateur en personne, régner invisiblement sur son domaine, mais habiter d'une manière visible au milieu de ses œuvres et sanctifier par son usage tous les éléments dont il se servait. A qui devons-nous tous ces biens immenses ? Au fruit béni des entrailles bénies de la très sainte vierge Marie.

Mais pourquoi, ô notre Dame, me borner au monde que nous habitons ? vos bienfaits ne s'arrêtent pas là. Ils pénètrent dans les enfers, ils franchissent les cieus. C'est par la plénitude de votre grâce que les âmes, gémissant autrefois dans la captivité des limbes, chantent l'hymne de leur délivrance, et que les vertus, placées au dessus du terrestre séjour, se félicitent de leur restauration. En effet, c'est par le glorieux fils de votre virginité glorieuse que les justes qui devaient rendre leur dernier soupir avant sa mort vivifiante ont vu briser avec joie leurs fers et que les anges ont

contemplé le rétablissement de leur cité, à demi-détruite. O femme merveilleusement incomparable et incomparablement merveilleuse, par qui les éléments sont renouvelés, les enfers guéris, les démons foulés aux pieds, les hommes mis en possession du salut, les anges réintégrés dans leur gloire! O femme, remplie d'une grâce surabondante, puisque la plénitude de votre grâce fait reflorir toutes les créatures sur qui elle déborde et s'épanche! O Vierge, comblée de bénédictions au-delà de toute mesure, puisque c'est par votre bénédiction qu'est bénie toute la nature, non pas seulement la nature qui est sortie des mains du Créateur, mais le Créateur lui-même par l'entremise de la créature! O souveraine, dont la gloire est trop élevée pour ma faiblesse, ô vous que mon amour s'efforce vainement de suivre, pourquoi vous dérobez-vous aux regards de mon intelligence? O vous qui êtes si belle à voir, si aimable à contempler, si douce à aimer, pourquoi échappez-vous à la capacité de mon cœur? Attendez, ô ma souveraine, l'âme qui essaie de marcher sur vos traces. Ne vous cachez point, ô ma souveraine, à l'âme qui ne vous entrevoit pas et qui vous cherche. Ayez pitié, ô ma souveraine, de l'âme qui languit et soupire après vous.

O prodige! à quelle hauteur incalculable j'aperçois le trône de Marie! Rien d'égal à Marie. Rien de plus élevé que Marie, hormis Dieu. Dieu n'avait qu'un fils unique, qu'il avait engendré de

sa substance, égal à lui-même et qu'il aimait comme lui-même. Il le donna à Marie, et se créa par l'entremise de Marie un fils qui, sans différer du premier, lui fut identique, afin que le fils qui appartenait en commun à Dieu et à Marie fût un et toujours le même dans l'indivisibilité de sa personne. Toute substance a été formée par Dieu, et Dieu est né de Marie. Dieu a tout créé, et Marie a enfanté Dieu. Dieu, qui a fait tout ce qui existe, s'est engendré lui-même dans le sein de Marie; et par là, celui qui avait tout fait a tout réparé. Celui qui avait pu tirer du néant toute la nature, ne voulut pas en relever les ruines sans l'intermédiaire de Marie. Dieu est donc le père de la création; Marie est la mère de la réparation. Dieu est le père de l'établissement de toutes choses; Marie est la mère du rétablissement de toutes choses. C'est Dieu qui engendra celui par qui tout a été fait; c'est Marie qui enfanta celui par qui tout a été sauvé. C'est Dieu qui engendra celui sans qui rien n'existe; c'est Marie qui enfanta celui sans qui rien n'est bon. Oh! le Seigneur est véritablement avec celle à qui il permit que l'univers fût si redevable en même temps qu'à lui.

Marie, je vous le demande, par la grâce en vertu de laquelle le Seigneur voulut habiter avec vous et vous avec lui, faites à cause de cette grâce et conformément à elle que votre miséricorde soit toujours avec moi. Faites que mon amour pour vous soit toujours avec moi et que votre tendresse



pour moi soit toujours avec vous. Faites que le cri de ma nécessité soit toujours avec vous, pendant tout le temps qu'elle se prolongera, et que le regard de votre compassion soit toujours avec moi, aussi longtemps que je vivrai. Faites que la félicité que j'éprouve de votre béatitude soit toujours avec moi, et que la pitié que vous ressentez pour ma misère soit toujours avec vous, autant qu'il m'est utile. O bienheureuse ! tout homme qui vous est odieux et de qui vous détournez votre aimable visage est condamné à périr. De même aussi, il est impossible que l'homme sur qui vous daignez abaisser vos regards et qui est agréable en votre présence périsse jamais ; car, ô ma souveraine, si c'est Dieu qui engendra celui en qui vivent tous les êtres, c'est vous, blanche fleur de la virginité, qui avez enfanté celui par qui les morts ressuscitent. Si c'est Dieu qui, par l'intermédiaire de son fils, préserva du péché les anges bienheureux, c'est vous, ô radieux ornement de la pureté, qui sauverez du péché par la médiation de votre fils tous les hommes infortunés. Si c'est le fils de Dieu qui est la béatitude des justes, c'est votre fils, ô salut de la fécondité, qui est la réconciliation des pécheurs. Point de réconciliation, hormis celle que votre chasteté a conçue ; point de justification hormis celles que vous avez portée dans vos virginales entrailles ; point de salut hormis celui que vous avez enfanté, sans cesser d'être vierge. Ainsi donc, ô ma souveraine, vous êtes la

mère de la justification et des justifiés ; la mère de la réconciliation et des réconciliés ; la mère du salut et des rachetés. O bienheureuse confiance ! O refuge assuré ! La mère de Dieu est notre mère ! La mère de celui qui seul est l'objet de nos espérances et de nos craintes est notre mère ; oui, la mère de celui qui seul nous sauve, de celui qui seul nous condamne, est notre mère !

Mais, ô Vierge, qui n'avez pas été bénie et glorifiée pour vous seule, mais pour nous aussi, quelle aimable, quelle glorieuse prérogative va découler de là pour nous ; prérogative qu'entrevoit mon allégresse, mais que mon allégresse n'ose exprimer ! En effet, ô notre Dame, si vous êtes sa mère, ne s'ensuit-il pas que tous vos autres fils sont aussi ses frères ? Mais qui sont ces frères, et de qui sont-ils frères ? Articulerai-je ce qui fait la jubilation de mon âme, ou bien garderai-je un profond silence, de peur que mes paroles ne soient accusées de présomption ? Mais pourquoi ne rendrais-je pas témoignage par la sincérité de la louange, à la vérité que je crois par la réalité de l'amour ? Je le dirai donc, bien moins pour céder à un sentiment d'orgueil que pour exprimer ma reconnaissance ; car le Dieu qui, en s'incarnant dans le sein de sa mère, daigna participer à notre nature, et voulut que par notre régénération nous fussions les enfants de sa mère, nous invite de sa propre bouche à nous proclamer ses frères. O bonheur ! notre juge est notre frère ! Le Sau-

veur du monde est notre frère ! en un mot notre Dieu est devenu notre frère par l'entremise de Marie ! Conséquemment quelle doit être la certitude de notre espérance, de quelle consolation doivent être mêlées nos craintes, puisque notre salut et notre damnation sont dans la main d'un frère qui nous aime et d'une mère qui nous chérit ! Avec quelle tendresse nous devons chérir ce frère et cette mère ! avec quelle familiarité nous devons nous abandonner à eux ! avec quelle sécurité nous leur demanderons un refuge ! avec quelle douceur ils nous accueilleront quand nous volerons dans leurs bras ! Ah ! que notre excellent frère nous remette tous les péchés que nous avons commis ; qu'il détourne de nos têtes les châtimens qu'ont mérités nos prévarications ! qu'il nous accorde la grâce que lui demande notre repentir. Que notre excellente mère prie et intercède pour nous ; qu'elle sollicite et obtienne tout ce qui nous est avantageux. Qu'elle implore elle-même un fils pour des fils, un fils unique pour des enfants d'adoption, un seigneur pour des esclaves. Que le fils tendre et compatissant écoute la mère qui l'invoque pour des frères ; le fils unique pour ceux qu'il adopta ; le Seigneur pour ceux qu'il daigna racheter. O Marie, notre Dame et notre mère ! combien ne vous sommes-nous pas redevables pour nous avoir donné un pareil frère ! Par quelles actions de grâce, par quelles louanges pourrions-nous jamais reconnaître un si grand bienfait ?

Seigneur puissant, vous qui êtes notre frère aîné ; Dame puissante, vous qui êtes notre meilleure mère, enseignez à mon cœur avec quel respect il doit méditer votre souvenir. Frère débonnaire, mère débonnaire ; frère compatissant, mère compatissante, dites à mon âme et faites-lui sentir par quelle tendresse, si elle a votre nom présent à la mémoire, vous deviendrez son attrait, son allégresse par cet attrait, et par cette allégresse son aliment immortel. Engraissez-la, enflammez-la de votre dilection ; que mon cœur languisse constamment en soupirant après votre amour ; que mes os s'en liquéfient ; que ma chair en défaille. Fasse le ciel que mon âme s'embrase tellement du feu de votre amour qu'il consume et dévore ma chair ! Puisse mon esprit tout entier s'engraisser de la douceur de votre tendresse jusqu'à ce que la moelle de mes os en soit desséchée !

Seigneur, vous qui êtes le fils de ma souveraine ; souveraine, qui êtes la mère de mon seigneur, si je ne mérite pas que votre amour opère ainsi ma félicité, vous méritez certainement que l'on vous aime dans cette mesure, ou plutôt vous méritez bien davantage. Ne me refusez donc pas, ô la plus bienfaitrice des protectrices, la grâce que je vous demande et dont je me reconnais indigne, de peur que je ne vous dérobe des sentiments dont certes vous ne pouvez nier que vous soyez dignes tous les deux. Conséquemment, accordez,

ô souverain et souveraine très compatissants, accordez à mon âme qui vous supplie, accordez-lui, non point à cause de mes mérites, mais des vôtres, la faveur de vous aimer comme vous le méritez ! Oui, accordez-moi ce que je ne mérite pas afin que je vous rende l'hommage dont vous êtes digne. Si vous ne voulez pas me donner libéralement, afin que mes vœux soient accomplis, ne me refusez pas du moins, afin que je vous restitue ce que je vous dois.

Peut-être m'accuserez-vous de présomption, mais votre bonté m'enhardit. Je parlerai donc encore à ma souveraine et à mon seigneur, quoique je ne sois que cendre et poussière. Mon seigneur et ma souveraine, répondez, n'est-il pas mille fois plus raisonnable d'accorder gratuitement à l'homme une grâce dont il n'est pas digne que le réduire à vous dérober le tribut de gloire qui vous appartient à si juste titre ? D'un côté en effet, miséricorde au dessus de toute louange ; de l'autre injustice monstrueuse. Épanchez donc sur moi votre grâce, ô seigneur et souveraine très cléments, afin que vous receviez ce qui vous revient ; déployez envers moi la libéralité qui m'est utile et qui convient à votre caractère, de peur que je ne vous honore avec l'injustice qui est le fond de ma misère, et qui n'est ni utile ni convenable à qui que ce soit. Soyez-moi miséricordieux, comme je vous en supplie, afin que je ne sois pas injuste à votre égard, comme j'en ai horreur.

Donnez-moi, ô mon bienfaiteur et ma bienfaitrice, de peur que l'on ne dise que vous ne savez pas pardonner. Octroyez à mon âme la grâce de vous aimer, puisque ce n'est pas injustement qu'elle vous le demande, et que c'est justement que vous nous en faites un devoir, de peur qu'elle ne se montre ingrate pour vos dons; crime affreux qu'elle a en abomination et que vous châtiez bien légitimement !

Certes, ô Jésus, fils de Dieu, et vous, Marie, sa divine mère, vous voulez, et rien de plus juste, que nous aimions tout ce que vous aimez. Je vous en supplie donc, ô fils débonnaire, par la tendresse que vous avez pour votre mère, faites que je l'aime véritablement, comme vous la chérissez vous-même et comme vous voulez qu'elle soit chérie. O mère débonnaire, je vous en supplie, par la tendresse que vous avez pour votre fils bien aimé, faites que je le chérisse véritablement, comme vous le chérissez véritablement vous-même et comme vous voulez qu'on le chérisse. Je sollicite une faveur dont la réalisation est dans vos vœux. Pourquoi donc mes péchés en arrêteraient-ils l'accomplissement, puisqu'il est en votre pouvoir de m'exaucer? Eh quoi! tendre et compatissant ami des hommes, vous avez bien pu, que dis-je? vous avez aimé jusqu'à mourir pour elles des créatures qui vous avaient outragé, et vous pourriez refuser à mes ferventes prières le bonheur de vous aimer vous et votre

auguste mère! Mère de celui qui nous a tant aimés; vous qui avez mérité de le porter dans vos pudiques entrailles et de le nourrir de votre lait virginal, la puissance vous serait-elle refusée, ou bien votre volonté ne permettrait-elle pas qu'un infortuné qui demande à vous aimer l'un et l'autre, fût mis en possession de ses désirs? Que mon esprit vous paie donc le tribut de vénération dont vous êtes dignes. Que mon cœur vous aime, comme il n'est que trop juste; que mon âme s'attache à vous, comme cela lui est avantageux; que ma chair vous serve humblement, comme elle le doit; que ma vie s'achève en vous aimant, afin que ma substance tout entière chante éternellement: **Béni soit à jamais le Seigneur. Ainsi soit-il.**

---

### **MÉDITATION CINQUANTE-TROISIÈME.**

**A la sainte Vierge Marie et à S. Jean l'Évangéliste pour réclamer leurs suffrages.**

Vierge immaculée et à jamais bénie, Vierge unique et incomparable, ô Marie, mère de Dieu, temple agréable aux regards du Très-Haut, sanctuaire de l'Esprit saint, porte du royaume des

cieux, vous par qui, après Dieu, subsiste l'univers tout entier, inclinez vers mes supplications, tout indignes qu'elles puissent être, les oreilles de votre tendresse ainsi que les yeux de votre miséricorde, et montrez-vous pour moi une douce auxiliaresse dans toutes mes nécessités.

Et toi, ô bienheureux Jean, toi que le Christ admit à sa plus intime familiarité; toi l'élu de notre Seigneur; toi qui lui étais plus cher que tous les autres apôtres compagnons de ses travaux et qu'il avait initié plus profondément aux célestes mystères; toi enfin son apôtre et son évangéliste le plus illustre, l'inséparable gardien de sa mère. je t'invoque aussi avec la mère de ce même Sauveur, afin que tu daignes me secourir en même temps qu'elle.

Marie et Jean, perles célestes, flambeaux radieux qu'alluma la main divine pour briller devant la majesté du Tout-Puissant, dissipez par vos clartés les sombres nuages de mes crimes. Vous êtes le couple vénérable sur lequel Dieu le père édifia sa maison, par l'entremise du fils et que le fils unique de Dieu lui-même marqua du sceau privilégié de son amour, pour récompenser en vous une virginité inviolable, en disant à l'un de vous : « Mère, voilà votre fils, » et bientôt après à l'autre : « Voilà votre mère. » C'est dans la douceur de cet amour sacré par lequel les lèvres défaillantes du Seigneur vous unirent l'un à l'autre à titre de mère et de fils, que je vous confie à



tous deux le soin de mon âme et de mon corps. Daignez veiller sur moi au dehors comme au dedans avec une pieuse sollicitude et intercéder pour moi auprès de Dieu. Je crois fermement et je n'hésite point à confesser que ce que vous voulez, Dieu le veut, et que ce que vous ne voulez pas, Dieu ne le veut pas. Aussi obtenez-vous sans délai tout ce que vous demandez. Je vous en conjure donc, demandez pour moi, par la vertu puissante de votre dignité, le salut de mon corps et de mon âme. Faites par vos très glorieuses prières que l'Esprit d'en haut daigne visiter mon cœur et y établir son séjour, pour me purifier de toutes les souillures de mes vices, m'orner de vos vertus célestes et me faire persévérer constamment dans l'amour de Dieu et du prochain. Faites que le pèlerinage de cette vie une fois achevé, le bien-faisant consolateur, le dispensateur parfait de toutes les grâces, me conduise à la joie éternelle des élus, lui qui Dieu tout-puissant, consubstantiel et coéternel au Père comme au Fils, vit et règne en eux pendant tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

---

## MÉDITATION CINQUANTE-QUATRIÈME.

A LA SAINTE VIERGE MARIE.

Figures symboliques et puissance de la sainte Vierge.

O vous qui êtes sainte et bénie, daignez nous conseiller et nous secourir dans nos nécessités, puisqu'en promptitude, en efficacité, en puissance, en amabilité, en grâce et en suavité vous n'avez point d'égaux. Vous êtes douce aux lèvres qui vous louent, aux cœurs qui vous aiment, à la mémoire qui vous invoque. Tous les sexes, tous les âges, toutes les conditions, toutes les tribus, toutes les nations, toutes les langues vous exaltent et vous glorifient. Vous êtes la lune au milieu du firmament, le chandelier au milieu du monde, le bois et la vie au milieu paradis. Vous êtes la myrrhe choisie, la piscine d'Esebon, la branche d'aromate qui envoie au ciel une fumée odoriférante, le faisceau d'encens et de myrrhe placé sur le sein de l'épouse, le térébinthe qui étend au loin ses rameaux de grâce et de salut. Vous êtes bénie par dessus toutes les femmes qui ont été le plus bénies ; vous êtes élue entre toutes, belle entre toutes, gracieuse entre toutes, ô mère du Dieu qui dispense la grâce, la gloire, l'honneur et l'éternité.

Lévez-vous, Vierge bienheureuse, priez avec clémence pour nous; levez-vous enfin, embrassez la miséricorde du Rédempteur, et ne cessez point d'intercéder pour nous puisque nos iniquités, comme vous le voyez, sont abominables aux yeux de l'auteur de nos jours. Faites, ô glorieuse souveraine, que nous méritions par votre entremise de monter vers Jésus-Christ, votre fils, qui par votre entremise daigna descendre jusqu'à notre humanité. Faites, ô bienheureuse Vierge, que nous entrions par votre canal dans la gloire de celui qui par votre canal entra dans nos abaissements et nos misères. Faites que par votre intermédiaire nous trouvions un accès auprès de Jésus-Christ, qui par votre intermédiaire racheta le monde. Femme bénie, qui avez manifesté au monde l'auteur de la grâce, mère de la vie et du salut, faites que celui qui nous fut donné par votre ministère nous reçoive par votre ministère dans ses bras paternels. Que votre virginale pureté, ô très compatissante souveraine, efface auprès de votre miséricordieux fils la tache de notre corruption; et que votre humilité, si agréable à l'œil de la Divinité, nous obtienne le pardon de notre orgueil. Que votre abondante charité nous accorde la glorieuse fécondité des mérites. O Marie, qui êtes élevée au comble de la splendeur, exaucez généralement tous ceux qui vous invoquent et soyez favorable à tous; soulagez-les tous; que tous ceux qui vous reconnaissent pour la mère de

Dieu sentent l'efficacité de votre protection dans toutes leurs angoisses et leurs nécessités.

Toutefois défendez, protégez plus spécialement par vos prières assidues et de tous les jours ceux qui vous servent avec le plus de fidélité et de dévotion. Souvenez-vous dans le ciel, devant votre très indulgent fils notre Seigneur, de ceux qui se souviennent de vous sur la terre. O notre souveraine, notre médiatrice, recommandez-nous à votre fils, réconciliez-nous avec votre fils, soyez notre avocate auprès de votre fils. Faites, ô Vierge bénie, par la grâce que vous avez trouvée, par la prérogative dont vous avez été digne, par la miséricorde que vous avez enfantée, faites que le Dieu qui consentit à devenir, par votre médiation, participant de notre misère et de notre infirmité, nous admette aussi, par votre intercession, à la participation de sa gloire et de sa béatitude éternelles.

---

## MÉDITATION CINQUANTE-CINQUIÈME.

A LA SAINTE VIERGE MARIE.

Triomphe et miséricorde de Marie.

O miséricordieuse vierge Marie, qui dans tout l'héritage de Jésus-Christ notre Seigneur êtes d'autant plus glorifiée pardessus tous les esprits

angéliques et les âmes des élus, que vous avez mérité d'être plus comblée de bonheur par votre auguste fils, nous vous supplions, avec des soupirs mêlés de larmes, d'incliner en ce moment vers les gémissements de notre douleur les oreilles de cette tendresse qui enfante des prodiges. Pécheurs que nous sommes et sujets à des prévarications sans nombre, nous avons mérité les supplices de l'enfer où nulle place n'est laissée à la pénitence, puisqu'après nous être solennellement consacrés à Dieu, nous avons trahi nos serments par une vie souillée de crimes. O sainte mère du Très-Haut, vous qui êtes la plus digne et la plus pure de toutes les créatures, dessillez les yeux de nos cœurs pour nous révéler les sentiers de la justice. Arrachez par vos prières les vices de nos âmes afin d'y répandre le germe des vertus sacrées. Faites que nous courrions bravement dans cette carrière de l'éternité que suit toujours la récompense d'en haut.

Je vous en conjure, ô dame très compatissante, priez pour nous dans les cieus afin d'effacer toutes nos offenses sur la terre. Je le demande, quelle est en nous la malice qui pourra résister à vos prières, si vous le trouvez bon ? O très sainte vierge Marie, permettez que ceux qui croient déjà que vous êtes tout à la fois vierge et mère de Dieu, ressentent en vertu de cette foi les effets de votre puissante intercession. Permettez que ceux qui rendent humblement témoignage au mystère de

l'incarnation divine, se réjouissent de ce que vous avez été choisie pour être l'instrument de leur salut. Permettez que ceux qui vous proclament supérieure en bonté à tous les hommes, s'applaudissent d'arriver par votre entremise au comble de la félicité. Toutes les fois que la bonté divine nous visitera, que votre protection nous garde, de peur que l'orgueil ne vienne nous enfler. Sommes-nous en butte à la tribulation ou à l'épreuve, que vos saintes prières nous soient en aide, pour nous préserver de la chute. Je vous en supplie, ô dame de pitié, intercédez pour nous dans les cieux, afin que nous méritions de goûter après notre mort les joies du paradis.

Bienheureuse vierge Marie, mère du Très-Haut, temple du Dieu vivant, palais du Roi éternel, sanctuaire de l'Esprit saint, rameau de la tige de Jessé, cèdre du Liban, rose éclatante de Jéricho, cyprès planté sur la montagne de Sion, si par un privilège spécial aucune créature ne peut soutenir de comparaison avec vous, vous ne laissez pas de surpasser encore la dignité angélique elle-même, puisque vous avez été appelée à l'honneur, ô prodige inouï et sans exemple ! d'enfanter le Verbe que Dieu engendra avant tous les siècles, Dieu véritable, homme véritable. Vous l'avez enfanté vers la fin des temps pour que le fils substantiel de Dieu devint une seule personne en deux natures, Dieu et homme tout à la fois, l'unique Emmanuel. O mère couronnée de gloire ! vous êtes

la seule en qui fleurit une virginité féconde ; car vous avez porté le fils de Dieu dans vos chastes entrailles, pour que ce privilège accrût l'intégrité de votre pudeur sans tache, mais non pour que la souillure humaine brisât le sceau de votre intégrité immaculée.

L'Esprit saint vous couvrit de son ombre au moment où vous conceviez l'Eternel, non pas, loin de moi ce grossier blasphème, non pas pour descendre en vous suivant les lois de notre infirme humanité, mais plutôt comme la vertu et la puissance du Créateur. C'est à vous que notre pontife suprême emprunta l'offrande sacrée de son corps, qu'il immola en sacrifice sur l'autel de la croix pour le salut du monde. Vous êtes la lumière qui se lève sur les hauteurs de Nazareth. Vous êtes la joie d'Israel. Vous êtes l'ornement du monde ; vous êtes la noblesse du peuple. O reine et dame de l'univers, échelle pour monter aux cieux, trône du Très-Haut, porte du paradis, écoutez les prières des pauvres ; ne méprisez pas les gémissements des infortunés. Portez nos vœux et nos soupirs aux pieds du Rédempteur, afin que si nous sommes exclus de sa présence par nos iniquités, nos gémissements arrivent par votre médiation jusqu'aux oreilles de sa miséricorde. Effacez nos péchés ; remettez-nous nos crimes ; relevez le faible qui est tombé ; brisez les fers du captif. Coupez les épines et les germes de nos vices ; substituez-y les fleurs et les ornements des vertus.

Apaisez par les secours de vos prières le courroux du juge que votre incomparable maternité nous donna pour Sauveur, afin que celui qui voulut participer par votre ministère à notre humanité, nous admette aussi par votre intercession à la participation de sa divinité, lui qui, Dieu égal au Père et au Saint-Esprit, vit et règne avec eux dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION CINQUANTE-SIXIÈME.

A LA SAINTE VIERGE MARIE.

Pour la fête de sa Nativité.

Daignez souffrir que je vous loue, ô Vierge sacrée, accordez-moi la force de résister à vos ennemis et à l'ennemi de tout le genre humain. Accordez-moi la vertu de vous invoquer humblement. Accordez-moi la grâce de vous louer et de vous prier avec persévérance, par les mérites de votre nativité très sainte, ô vous qui, ayant été donnée au monde pour la joie de toute la chrétienté, êtes l'espérance et la consolation de notre vie. Le jour où vous êtes née, ô Vierge très pure, une lumière éclatante se leva sur le monde. Oui, vous êtes une tige bienheureuse, une racine sacrée, et béni est



le fruit de vos entrailles, puisque vous êtes la seule qui ayez mérité de concevoir par la vertu de l'Esprit saint dont vous étiez remplie sans cesser d'être vierge, de porter un Dieu sans cesser d'être vierge, d'enfanter sans cesser d'être vierge, et de demeurer toujours vierge après votre enfante-ment. Ayez donc pitié de moi qui suis un pauvre pécheur, ô ma souveraine, et venez à mon secours, afin que votre nativité, qui tire sa gloire de la race d'Abraham, de la tribu de Juda et de l'illustration de David, votre aïeul, après avoir été pour le monde le signal de l'allégresse, me remplisse aussi d'une joie véritable, et me purifie de tout péché. Intercédez pour moi, ô vierge miséricordieuse. Que les joies pieuses de votre immortelle nativité étendent sur tous mes péchés un voile d'indulgence. Sainte mère de Dieu, qui fleurissez comme un lis sans tache, priez votre tendre fils pour le pécheur qui vous implore en ce moment. Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION CINQUANTE-SEPTIÈME.

A LA SAINTE VIERGE MARIE.

Pour la fête de l'Annonciation.

Je vous en supplie, ô Vierge très compatissante, par les mérites de votre salutaire Annonciation, et par cette salutation angélique que vous adressa Gabriel, messenger de votre salut, messenger de l'Incarnation du Verbe divin, messenger de la vie éternelle, messenger de notre rédemption qui allait s'accomplir par vous, accueillez favorablement nos prières. Très miséricordieuse Dame, nos péchés sont grands, il est vrai, mais votre crédit est plus grand encore ; car vous êtes pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni est le fruit de vos entrailles. Mère de toute grâce, intercédez pour moi afin que la mémoire de votre annonce, qui fut la fin prochaine de la faute antique, l'espérance de la grâce promise, l'origine et la voie de la grâce future pour tous ceux qui l'attendaient en vérité, méditée aujourd'hui au fond de mon cœur en l'honneur de votre joie et proclamée par ma bouche, soit aussi pour moi la fin et la destruc-

tion de toutes mes fautes anciennes et nouvelles, ainsi que la grâce féconde d'une chasteté inviolable. Venez à mon aide, ô ma souveraine, vous qui êtes l'espérance des vivants, la consolation des affligés, l'auxiliatrice des indigents et la porte de la miséricorde qui s'ouvre à tous. Faites qu'après avoir reconnu mes iniquités dans la tribulation des larmes, de la douleur et de l'infirmité, je mérite d'obtenir de votre clémence et par les joies de votre annonce sainte, la guérison de ma faiblesse et le soulagement de mes souffrances. Faites que je travaille désormais à plaire à Dieu par l'utilité de mes souffrances, par la chasteté du corps et de l'âme, par l'humilité du cœur, par l'intégrité de la foi, par la pratique des bonnes œuvres, et que pendant toute la durée de ma vie mon esprit se réjouisse en Dieu qui est mon salut. Sainte mère de Dieu, venez à mon aide, et intercédez auprès de votre doux fils pour moi qui suis un pauvre pécheur. Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION CINQUANTE-HUITIÈME.

A LA SAINTE VIERGE MARIE.

Pour la fête de la Nativité de notre Seigneur.

Vierge sans tache, accordez-moi par les mérites de votre saint et virginal enfantement la force de

résister à vos ennemis. Vous êtes bénie, ô Marie, qui avez porté dans votre sein le maître de la nature et le créateur de tous les siècles. Vous avez engendré celui qui vous donna la vie et vous demeurez toujours vierge ! Bienheureuses les entrailles qui ont conçu le fils du Père éternel ! Bienheureuses les mamelles qui ont allaité Jésus-Christ notre Seigneur ! Oui, vous êtes bienheureuse et digne de toute vénération, ô vierge Marie, puisque vous possédez la plénitude de tous les biens. Vous êtes une bienheureuse mère, qui seule enfanta sans douleur, parce que seule vous avez enfanté sans que votre virginité en souffrit aucun préjudice. Vous êtes bénie à jamais, et bénie entre toutes les femmes. Jésus-Christ notre Dieu, qui naquit d'une vierge, en effaçant par les mérites de son auguste nativité la malédiction dont étaient frappés notre premier père et la première femme qui enfanta dans la douleur, en expiation de son crime, nous accorda par l'entremise d'une vierge qui enfanta sans douleur, la rémission de la faute antique, ainsi que la miséricordieuse bénédiction de la grâce nouvelle et du salut qui n'aura point de fin. Je vous en conjure, ô notre Dame, ayez pitié de moi par les joies pudiques de votre virginal enfantement, et daignez exaucer ma prière. Car « voilà que j'ai été conçu dans l'iniquité, et ma mère m'a engendré dans le péché. »

Oui, je naquis dans le péché, et j'ai vécu dans le péché depuis que je suis sur la terre. Mais

vous, ô ma souveraine, vous êtes devenue la mère du Sauveur sans que votre pudeur souffrît la plus légère atteinte. Ayez pitié d'un infortuné couvert de souillures, qui a été conçu et nourri dans la prévarication, et venez à mon aide par la sainteté de vos prières, ô Vierge très clémente. La nativité de Jésus-Christ, votre fils et notre Seigneur, en dissipant la nuit et la tristesse qui pesaient sur le monde, fut pour tous les fidèles l'avènement de la joie nouvelle. Faites aussi que les joies de cette miraculeuse naissance soient pour moi le commencement de la vie religieuse et d'une salutaire vigilance ; la ruine de tout chagrin injuste et de toute tristesse inique ; la naissance à la joie et à l'allégresse spirituelle ; l'amour et le désir d'arriver à la patrie céleste ainsi qu'à la félicité d'en haut. Sainte mère de Dieu, ne m'abandonnez pas, et intercédez auprès de votre bien aimé fils pour ce pauvre pécheur qui vous implore en ce moment. Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION CINQUANTE-NEUVIÈME.

A LA SAINTE VIERGE MARIE.

Pour la fête de la Purification.

O Vierge très clémente, accordez-moi par les mérites de votre miséricordieuse purification la

force de résister à vos ennemis. Vierge très pure, d'une chasteté de corps inviolable, belle entre toutes par l'éclat de vos vertus, Vierge des vierges, dont le cœur et les lèvres n'ont jamais été profanés par la moindre souillure, mais qui êtes toute belle, et tout entière sans la tache la plus légère; Vierge immaculée dans votre corps, immaculée dans votre âme, qui ne devez rien à la loi, parceque vous êtes étrangère à tous les excès de la nature humaine, c'est pour nous offrir un modèle d'humilité que vous vous soumettez au devoir de la purification, imposé à toutes les femmes qui ont enfanté dans l'impureté légale. Vous apportez au Temple, pour y être purifié avec vous, le Dieu qui, en s'incarnant dans votre sein, ne fit qu'accroître les honneurs de votre virginale intégrité. Vous apportez au Temple, pour y être purifié avec vous, celui qui, connaissant nos péchés, parceque tout est à nu et à découvert devant ses yeux, nous purifie tous les jours de nos fautes secrètes par la confession et la pénitence, et qui, par l'esprit de tempérance et de force, défend ses serviteurs contre les séductions étrangères. Vous apportez au Temple, pour y être purifié avec vous, celui dont le sang rédempteur, non content de nous avoir lavés autrefois de la tache originelle sur le Calvaire de sa passion, nous purifie tous les jours de nos crimes, lorsque nous sommes confessés et repentants, en coulant de nouveau sur l'autel de la croix par la consommation des saints mystères.

Vous apportez au Temple, pour y être purifié avec vous, celui qui s'étant fait notre pontife, suivant l'ordre de Melchisédech, compatit tous les jours à nos infirmités et nous est miséricordieux; le pontife qui, fidèle à fléchir la majesté divine que nos péchés ont irritée, nous réconcilie tous les jours avec Dieu le Père; le Dieu qui par le sacrifice qu'il offre à Dieu de ses propres mains, Dieu lui-même engendré de Dieu, est patient, juste et fidèle à nous remettre nos offenses et à nous absoudre, si nous nous convertissons et si nous confessons nos iniquités.

C'est en son nom, Vierge immaculée, que je me réfugie dans vos bras. Recevez-moi favorablement en son très doux nom et par amour pour lui, ô ma clémente souveraine, quand je viens vous demander un asile. Aidez-moi par les mérites de votre sainte purification, afin que j'aie le bonheur de me sentir délivré des souillures de ma conscience, et que je n'aie plus à pleurer désormais sur la pensée impure ou la consommation de quelque crime que ce soit. Sainte mère de Dieu, écoutez ma prière, intercédez pour moi qui suis un pauvre pécheur auprès de votre très doux fils Jésus-Christ notre Seigneur, fruit béni de vos entrailles, et daignez avoir pitié de moi.

---

---

## MÉDITATION SOIXANTIÈME.

A LA SAINTE VIERGE MARIE.

Pour la fête de l'Assomption.

Vierge clément, sainte Marie, mère de Dieu, accordez-moi par les mérites de votre assomption glorieuse et par l'amour de votre doux fils qui vous enleva triomphalement au ciel, la force de résister à vos ennemis, et faites que j'entre dans le royaume éternel. Vous êtes sainte et heureuse, ô vierge Marie, vous êtes digne de toute louange, puisque c'est de vous qu'est sorti le soleil de justice, Jésus-Christ notre Seigneur. « Vous êtes  
« élevée comme le cèdre sur le Liban ; vous êtes  
« le cyprès qui couronne la montagne de Sion ;  
« vous êtes la myrrhe choisie d'où s'exhale un  
« parfum d'agréable odeur. » Oui, vous avez été exaltée au dessus des chœurs angéliques, vous triomphez dans l'allégresse et la gloire des cieux, où vous protégez tous ceux qui se glorifient dans leur souveraine et invoquent votre nom sacré avec d'humbles prières.

Ainsi donc, ô bienheureuse et vénérable vierge Marie, vierge débonnaire à tous ceux qui vous invoquent avec un cœur pieux, montrez-vous



tendre et compatissante pour un pauvre pécheur qui vous implore humblement ; je me réfugie à l'ombre de votre protection où ma faiblesse a déjà reçu la force. Faites que j'y retrouve encore, avec votre appui, cette énergie de l'âme et du corps afin que libre par vous du péché et du désir du péché, et affranchi désormais de la puissance de mes ennemis visibles ou invisibles, je puisse en tout temps et sans crainte bénir Jésus-Christ, votre fils et notre Seigneur, et avoir toujours ses louanges à la bouche. O Vierge glorieuse, vous avez subi les atteintes de la mort, mais sans pouvoir être enchaînée par ses liens, parceque Vierge unique et incomparable, vous aviez enfanté celui qui était la mort de la mort et la blessure de l'enfer. Faites par votre mort et par les joies de votre assomption au ciel qu'avec votre assistance je puisse passer le reste de ma vie dans la stabilité de la foi, et terminer heureusement mes jours sous la cendre et le cilice, prosterné avec larmes la face contre terre dans la confession et le repentir de mes péchés, mais surtout, ce qui est plus efficace encore, en confessant le nom sacré de Jésus-Christ, en recevant son sang divin et en recommandant mon âme aux mains clémentes de sa miséricorde. Priez pour moi, sainte mère de Dieu, afin que tremblant aujourd'hui à l'aspect du tribunal où siège votre fils, parceque ma conscience m'accuse, je me sente heureusement purifié de tous mes crimes par votre véné-

rable entremise, qui épanchera sur moi les eaux de la componction du cœur, et la rosée d'une pieuse confession. Que mon âme à l'avenir ne s'ouvre plus à la contagion d'aucun péché, mais que pur, d'esprit et de corps, j'obtienne par les mérites de votre sainte nativité, de votre virginal enfantement, de votre immaculée purification et de votre assomption glorieuse, la grâce d'être présenté au plus haut des cieux dans le palais où vous réglez heureuse et triomphante, souveraine des anges et des hommes, mère auguste de Jésus-Christ. Ayez pitié de mes offenses, ô mère de la miséricorde, et que vos virginales prières auprès de votre très doux fils Jésus-Christ notre Seigneur me méritent mon pardon ; lui qui étant béni à jamais, vit et règne avec le Père et l'Esprit saint. Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION SOIXANTE-UNIÈME.

Prière à la sainte Vierge Marie et à tous les saints. (1)

Marie, temple du Seigneur, sanctuaire du Paraclet, honneur des vierges sacrées, consolation des affligés !

Je soupire après vous, ô notre Dame ! Accueil-

(1) Cette prière est en prose rimée dans le texte latin de S. Anselme.

lez mes larmes ; daignez m'ouvrir le sein de votre miséricorde.

Ce que vous désirez, votre fils unique vous l'accordera : vous obtiendrez le pardon et la gloire pour tous ceux au salut desquels vous daignerez vous intéresser.

Mais malheur aux péchés des hommes qui vivent dans les ténèbres ; ma conscience m'épouvante.....

Mes crimes me contraignent de me cacher comme Adam ou de fuir comme Caïn, parcequ'ils sont grands et nombreux.

Qu'importe ? Jusqu'au milieu de ces sombres vapeurs et sous le faix de tant de prévarications, je me souviens du Père des lumières, et je ne désespère pas d'être secouru.

Rien de plus funeste que le crime du désespoir. Une pensée plus coupable ne pourrait monter dans mon cœur, surtout, ô notre Dame, si vous consentez à prier pour moi.

J'ai beau repasser dans ma mémoire les noms des anges, des prophètes, des apôtres, des martyrs victorieux et des vierges pudiques.

Nul ne me paraît aussi puissant, nul ne me semble aussi miséricordieux que la mère du Seigneur, je le dirai sans les offenser.

Aussi ai-je adopté la mère du Seigneur pour ma patronne entre toutes ; il n'est pas de choix plus religieux ni plus salulaire.

Faites donc, ô mère pleine de grâce et vierge

immaculée, que je ressente bientôt les effets de votre protection.

Je commence par déposer entre vos mains mes plaintes et mes gémissements, afin que vous daigniez les présenter à notre Seigneur, votre fils véritable.

Marie, ô pure lumière des cieux, portez mes prières au pied du trône de votre fils : je vous le demande avec l'humilité du cœur et en baisant la trace de vos pas.

Les plaies antiques de mes péchés se sont corrompues avec le temps ; mais heureusement le médecin est habile et le Seigneur tout puissant.

Oui, il est assez puissant pour m'arracher à mes habitudes les plus enracinées, celui qui ressuscita Lazare, dont le corps reposait dans le sépulcre depuis quatre jours.

Pierre succombe, Jésus lui lance un regard de pitié, qui soudain lui arrache des larmes abondantes : il ne se refuse pas davantage aux prières de la Cananéenne.

David pleura dans le repentir l'énormité de ses crimes ; il mérita ensuite d'être loué par la bouche même de notre Seigneur.

Voilà pourquoi je crois fermement que je puis être arraché sans délai aux liens de mes péchés, si seulement vous demandez pour moi cette grâce.

Mère de la miséricorde, repousserez-vous le cœur qui vous aime, vous qui appelez les impies et ne dédaignez pas les incrédules ?

Ce que vous avez fait pour Marie-Madeleine, pour Marie l'Egyptienne, l'Eglise le connaît et s'en réjouit, en vous rendant grâces de votre miséricorde.

Théophile se vendit au démon par un contrat signé de sa main, vous avez pu retirer Théophile du gouffre dans lequel il était plongé.

Mais quelle langue pourra exprimer, quel écrit pourra calculer le nombre des captifs que vous rendez à la liberté et que vous réconciliez avec Dieu ?

Averti depuis longtemps par ces exemples, je me suis réfugié auprès de vous avec un cœur docile ; ne me repoussez pas, je vous le demande avec larmes.

Accordez-moi sans différer des larmes de dévotion, des larmes qui soient capables d'effacer mes souillures.

Que la honteuse concupiscence ne vienne profaner ni le cœur ni le corps que j'ai déjà placé sous votre garde, ô notre Dame !

En effet, l'autorité de l'Ecriture et l'auguste Vérité nous crient que le Saint-Esprit hait un corps où règne le péché.

Loin, bien loin de mon âme la colère et la vengeance ! N'ai-je pas confié mon âme à votre sainte protection ?

Que la haine cesse de l'aigrir, l'orgueil d'y soulever des tempêtes, l'envie de la ronger de sa dent envenimée ; que la paix véritable la possède.

Le monde me sourit-il ? je fuirai ses douceurs.

Sévit-il contre moi ? je dédaignerai ses coups et ses menaces. Chérir le monde c'est avoir cessé d'appartenir au Seigneur.

Qu'une lecture studieuse, qu'une prière humble et contrite nourrisse mes méditations et enivre mon cœur, attaché à la contemplation des célestes mystères.

Que ma pensée habite avec vous. Que l'aiguillon de la mort, aiguillon d'autant plus formidable qu'il est plus secret, me trouve occupé de vos merveilles et plein de votre souvenir.

O Jésus, roi tout puissant, source de miséricorde, adoucissez pour moi l'heure terrible de l'agonie et que la sainte espérance me soutienne dans le redoutable passage.

La conscience pure ne redoute rien dans ce moment. Pure et confiante, elle s'avance sans pâlir dans les routes de l'éternité.

Que mon désir, que ma joie soit d'arriver au moment où dépouillé du vêtement de la chair, il me sera donné de demeurer auprès de vous.

O vous, habitants des cieux, citoyens de la patrie d'en haut qui jouissez de la présence de Dieu et compatissez à nos misères ;

Michel, toi qui brilles au premier rang parmi les célestes bataillons, aide-nous par ton intercession à mériter la gloire des élus.

Anges que n'accable pas le lourd fardeau du corps, priez pour les hommes qui gémissent sous ce faix.

Jean, le plus grand des prophètes, accueille les supplications de ceux qui t'invoquent, et à la protection dont tu nous honores associe la troupe sacrée des prophètes.

Pierre, pêcheur d'hommes, et Paul, apôtre des nations, venez promptement à notre aide avec les autres compagnons de vos travaux.

Etienne avec Laurent, glorieux et illustres martyrs, joignez-vous à l'immense légion des athlètes de la foi pour voler à notre secours.

Nous ne vous oublions pas non plus, nobles confesseurs qui possédez la vie éternelle. Loin de là; nous vous adressons les plus ferventes supplications.

Antiques voyageurs à travers cette vie du temps, vous avez passé par toutes nos fragilités; hâtez-vous de prier et d'intercéder pour ceux qui combattent encore dans la carrière.

Agnès, Thècle, Cécile, vous aussi Scholastique et vous toutes vierges saintes, ne cessez pas d'invoquer pour nous la divine majesté.

---

## MÉDITATION SOIXANTE-DEUXIÈME.

A L'ANGE GARDIEN.

Esprit angélique, vous que Dieu a chargé de veiller sur ma personne, je vous supplie humble-

ment de me garder et de me protéger sans cesse, de me visiter et de me défendre contre les assauts du démon, pendant que je veille comme pendant que je repose. Environnez-moi de votre assistance le jour et la nuit, à toutes les heures, à tous les moments; accompagnez mes pas partout où j'irai. Éloignez de moi toutes les tentations de Satan. Faites par votre puissante intercession auprès du juge miséricordieux et du Seigneur qui, en me confiant à votre tutelle, daigna me remettre entre vos mains, faites par vos prières, puisque mes propres mérites ne sauraient me l'obtenir, que le mélange d'une vertu contraire ne trouve jamais en moi de place. Me voyez-vous courir en aveugle à l'écueil des passions? Hâtez-vous de me ramener à mon divin libérateur par les sentiers de la justice. Quelle que soit la détresse dans laquelle vous m'apercevez, que je sente toujours, grâce à votre assistance, le bras du Dieu tout puissant auprès de moi. Je vous en conjure donc, faites-moi connaître quelle sera ma fin, si cette révélation est possible. Lorsque mon âme prendra congé de ce corps mortel, ne permettez point aux esprits malfaisants de m'épouvanter, de me troubler par leurs illusions, ou de me précipiter dans l'abîme du désespoir. Daignez ne me quitter qu'après m'avoir conduit devant la face de mon Créateur, pour m'y réjouir éternellement dans la société des saints, avec votre secours et la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ.



## MÉDITATION SOIXANTE-TROISIÈME.

A SAINT JEAN-BAPTISTE.

L'âme repentante recourt à son intercession, au souvenir des péchés que lui reproche sa conscience.

S. Jean, illustre Jean, appelé à l'honneur de baptiser un Dieu ; célébré par la bouche de l'archange, avant d'être engendré par ton père ; plein de Dieu, avant d'avoir reçu dans les entrailles maternelles la plénitude de ton être ; initié à la connaissance de Dieu, avant d'être connu du monde ; toi qui montrais à ta mère la mère qui portait un Dieu avant d'avoir vu toi-même le jour, tu es ce Jean de qui Dieu a dit : « Il n'en est pas de plus grand parmi les enfants des femmes. » C'est devant toi, ô mon seigneur, devant toi si grand, si saint, si heureux, que se présente aujourd'hui un vermisseau couvert de crimes, un homme infirme et pécheur que sa misère accable ; un homme qui se plaint à peine, parcequ'il est mort à tout sentiment, mais un prévaricateur mille fois à plaindre pour avoir laissé périr son âme. C'est à toi, généreux ami de Dieu, qu'il a recours, tremblant et inquiet de son salut ; trop convaincu sans doute de l'énormité de sa faute, mais rassuré par ton crédit qui l'emporte sur elle. La faveur dont tu jouis, en effet, ô mon seigneur,

surpasse de beaucoup mon iniquité, ta puissance auprès de Dieu ne se bornant point au simple pouvoir d'effacer mes crimes. Je viens donc à toi dans l'angoisse qui me torture, ô mon seigneur, à toi que la grâce a transformé en généreux ami de Dieu, moi que l'iniquité a transformé en coupable; à toi que la grâce a comblé de bonheur, moi que le crime a plongé dans la misère. Toutefois, je le confesserai sans détour; c'est l'iniquité qui m'a fait ce que je suis; ce n'est pas toi-même qui t'es fait ce que tu es. Tu le dois à la grâce de Dieu qui résidait avec toi. N'oublie donc pas, ô puissant seigneur, qu'à l'imitation de la divine miséricorde qui t'a porté au faite des grandeurs, tu dois relever par ta clémence celui que ses fautes ont si indignement abaissé.

Malheur à moi! à quel point me suis-je désigné! quelle était ma beauté première! O mon Dieu! dans quel état m'aviez-vous créé, et comment me suis-je travesti! J'avais été conçu et enfanté dans le péché; mais vous m'aviez lavé, vous m'aviez sanctifié dans le bain régénérateur, et moi, j'ai couru à des borbiers encore plus immondes. J'étais né alors dans une prévarication, étrangère à mon libre arbitre; je me suis roulé dans une infamie de mon choix. Tout à l'heure conçu dans la souillure sans le savoir; aujourd'hui couvert d'une souillure que j'ai voulue et préférée; arraché à l'une par la miséricorde, plongé dans l'autre spontanément; ici racheté par votre tendresse, là m'immolant par ma propre cruauté! Vous aviez

guéri, ô Dieu compatissant, mon âme qu'avaient blessée mes premiers parents; et moi, barbare! qu'ai-je fait? j'ai étouffé de mes mains celle que vous aviez guérie. Vous m'aviez dépouillé, ô miséricordieux Seigneur, des antiques haillons du péché originel pour me couvrir de la robe d'innocence, en me promettant de plus le manteau de l'éternelle incorruptibilité; et moi, rejetant avec dédain la robe que vous m'offriez, j'ai choisi le vêtement impur de l'iniquité. J'ai été plus loin; répudiant le manteau de votre incorruptibilité, j'ai mieux aimé les douleurs de la misère sans fin. D'enfant de colère vous m'aviez fait enfant de votre grâce; et moi je l'ai indignement foulée aux pieds pour redevenir enfant de votre haine. Vous aviez fait revivre en moi votre aimable image; et moi, j'ai surchargé vos traits d'une odieuse ressemblance! O douleur amère! à qui ai-je demandé cette ressemblance hideuse! misérable et insensée créature! quel est celui dont j'ai emprunté l'image pour la graver sur la vôtre, ô mon Dieu! Oh! que n'ai-je du moins reculé de honte devant des actes que je rougis d'exprimer! oh! que n'ai-je exécré la frauduleuse contrefaçon de celui que je n'ose pas même nommer, tant il m'inspire d'horreur! Le malheureux est tombé par sa faute; moi, aussi, je me suis dégradé par la mienne; mais lui, il pécha par orgueil, sans avoir devant les yeux aucun crime dont le châtiement pût lui servir d'exemple; moi, j'ai couru au

péché, le mépris sur les lèvres, lorsque j'avais sa punition pour m'avertir. Lui, il ne posséda qu'une fois l'innocence ; moi, j'ai été rétabli dans ce glorieux état. Lui, il se révolta contre le Dieu qui l'avait créé ; moi, je me suis révolté contre le Dieu qui m'avait racheté. Lui, il trahit le Dieu qui se contentait de lui promettre ; moi, j'ai fui lâchement le Dieu qui me poursuivait de ses dons. Lui il persévère dans sa malice sous la main d'un Dieu qui le réproûve ; moi j'ai couru dans la route de l'iniquité, malgré les cris du Dieu qui me rappelait. Lui il regimbe contre le châtiment ; moi je regimbe contre les caresses. Que dire enfin ? Tous deux nous sommes des rebelles, lui contre le Dieu qui n'a pas même cherché la brebis fugitive, moi contre le Dieu qui a poussé la bonté jusqu'à mourir pour mon salut.

Malheureuse et mille fois digne de pitié la créature humaine qui a pu pousser la malice jusqu'à ce degré, si toutefois il lui reste encore quelque chose de l'homme ! Voilà que je me reconnais sur beaucoup de points plus hideux encore que celui dont l'image me glaçait d'effroi. Fuis, fuis, substance horrible que je ne sais plus de quel nom appeler, fuis loin de toi-même, épouvantée de ton propre aspect. Mais malheur à toi ! Tu ne peux te fuir. Garde-toi donc de contempler tes traits, puisque tu ne saurais en supporter la vue. Car si tu pouvais supporter sans un sentiment d'horreur ta difformité, ton indifférence même

serait le comble des crimes. Plus tu demeurerai insensible, plus tu ressemblerai au premier pécheur ; plus tu deviendrais intolérable à Dieu. En effet, ce n'est pas là une marque de force, mais un signe d'engourdissement. Ce n'est pas là un témoignage de vigueur et de santé, c'est l'endurcissement de la prévarication ; ce n'est pas là une tranquillité qui rassure, c'est la stupeur qui précède l'anathème. Tu ne saurais donc contempler le visage intérieur de ton âme sans éclater en amers rugissements. Dans l'impossibilité de t'exiler de toi-même, éviteras-tu du moins de contempler une laideur dont tu ne peux supporter la vue. Mais ici calamité plus terrible encore ! Si je fuis mon image je me trompe moi-même :

Déplorable alternative ! Fixer les yeux sur moi ! Je ne puis résister au spectacle de ma difformité. Détourner mes regards ! Je m'ignore moi-même. Considérer mes traits ! Ma laideur m'épouvante. Ne pas les considérer ! Ma ruine se consume à mon insu. Me voir tel que je suis ! Horreur intolérable. Ne pas me voir tel que je suis ! Trépas inévitable. Mal d'un côté, mal plus grand encore de l'autre, mal partout. Ici mal terrible, là mal plus terrible encore ; mal formidable des deux côtés ! Malheureux en effet le coupable qui se sent déchiré par les remords d'une conscience à laquelle il ne peut se dérober ! Mais plus malheureux encore celui qui attend une damnation à

laquelle il lui est impossible d'échapper ! Malheureux sans doute celui qui se fait horreur à lui-même ! Mais plus malheureux encore celui qui sera en proie à la mort éternelle ! Malheureux celui que tourmente incessamment l'effroi de sa propre difformité ! Mais plus malheureux encore celui que tortureront les douleurs sans fin, en expiation de ses iniquités ! Je le répète, mal d'un côté, mal de l'autre ; mais fléau intolérable à droite et à gauche.

O péché, que tu es dur et amer ! O prévarications, avec quelle facilité vous entrez ! avec quelle difficulté vous sortez ! O pécheurs, à quelles entraves vous soumettez-vous ? sous quels verrous enchaînez-vous votre liberté ? Comprenez, comprenez enfin combien il est dur et amer d'abandonner le Seigneur. Vous qui avez péché, revenez à lui. Vous qui avez le désir de pécher, gardez-vous-en bien. Gardez-vous-en bien, vous dis-je ; oui, gardez-vous-en bien. C'est un mal dur et amer, j'en ai l'expérience ; il me déchire encore en ce moment. Point de milieu pour moi, ou une vie pénitente avec des larmes continuelles, ou bien des supplices sans fin pour mon âme vouée aux tortures. Mal, par conséquent, et amertumes des deux côtés. Certes, il est bien juste que le coupable qui a offensé Dieu flotte ainsi douloureusement du mal au pire ; que le méchant qui a comblé la mesure n'ait qu'à choisir entre un fléau lamentable et un fléau plus lamentable encore. Ainsi le veut la justice ; ainsi le veut

la raison, ô mon équitable juge ; mais vous êtes aussi mon Dieu, mon Seigneur et l'auteur de ma vie. Délivrez donc, ô mon Créateur, délivrez mon âme du mal affreux qui la travaille, puisqu'elle vous rend grâces de ce qu'elle est l'ouvrage de vos mains. Arrachez, Seigneur, arrachez votre serviteur aux tribulations qui l'accablent, puisqu'il se plaît à vous proclamer son Seigneur. Pardonnez, ô mon Dieu, pardonnez au pécheur qui vous a insulté, puisqu'il ne désespère pas de votre clémence. Sans doute je reconnais avoir péché avec plus de malice que le premier prévaricateur lui-même. Toutefois, je ne vous hais pas comme lui, je ne déteste pas comme lui votre bonté. Renouvelez donc en moi, par les mérites de l'illustre saint qui vous baptisa, renouvelez la grâce de mon baptême. Votre grâce m'a prévenu ; que votre miséricorde la suive de près. Accordez-moi par les gémissements de la pénitence ce que vous m'avez accordé par la vertu de l'eau sanctifiante. Donnez à ma prière ce que vous avez donné à mon ignorance. Rendez à l'image que j'ai souillée son éclat primitif ; rétablissez-moi dans l'innocence que j'ai profanée. Vous qui avez effacé les péchés que j'ai apportés en naissant, effacez les péchés que j'ai commis dans le cours de ma vie. Effacez mes péchés, vous qui effacez les péchés du monde ; car ce sont bien les péchés du monde, puisque je les rapporte de mon commerce avec lui. Effacez mes péchés, vous qui

effacez les péchés du monde, effacez-les par les mérites de celui qui vous montra au monde en vous rendant ce solennel témoignage, effacez les péchés que j'ai contractés dans les souillures de ce monde. Effacez en moi ce qui ne vient pas de vous, car ce qui m'appartient vous le haïssez, et j'espère encore en vous.

Et toi, ô S. Jean, qui montras au monde l'Agneau par qui nos péchés sont effacés, au nom de la grâce dont tu as été investi, que ta compassion m'obtienne de l'Agneau sans tache la rémission de mes péchés. Vous, mon Dieu, vous effacez les péchés du monde. Toi, son illustre ami, tu nous cries : « Voici celui qui efface les péchés du monde. » Regardez ! vous avez devant vous un homme chargé des péchés du monde. Vous vous effacez les péchés ; toi tu annonces qu'il les efface. Eh bien ! voici à vos genoux un criminel en qui le Dieu peut effacer ce que signale le précurseur. Le médecin des âmes est là ; à côté de lui est son témoin ; voici également le malade, voici le serviteur du médecin, voici son œuvre qui implore le médecin et son glorieux témoin. Médecin véritable, je vous en conjure, guérissez-moi. Témoin véridique du médecin véritable, je t'en supplie, intercède pour moi. Réalisez tous les deux en moi, vous, l'effet de votre puissance, toi, l'effet de ta promesse. Que je fasse l'expérience de ce que j'entends, que je ressente ce que je crois fermement. Jésus, maître débonnaire,



si vous opérez ce qu'atteste votre héraut, que votre œuvre s'accomplisse en moi. Jean, toi qui montras à l'univers son Rédempteur, si tu attestes ce qu'il opère, que ta parole s'accomplisse en moi. Guérissez-moi, Seigneur, vous à qui il appartient de guérir. Et toi, ô mon défenseur, obtiens-moi la grâce que je demande, puisque tu peux me l'obtenir. Vous, en effet, Seigneur, vous êtes grand ; toi tu es grand devant le Seigneur. Vous, vous êtes souverainement puissant par vous-même, et toi tu es très puissant auprès de lui. Vous, vous êtes le Dieu souverainement bon, et toi tu es un ami bien cher au Dieu qui est éternellement miséricordieux et béni. Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION SOIXANTE-QUATRIÈME.

A S. PIERRE, APÔTRE.

Le pécheur déplore amèrement ses péchés avec l'apôtre pénitent.

Saint et miséricordieux Pierre, pasteur vigilant des brebis du Seigneur, prince des apôtres, toi qui commandes à des princes si éminents, qui lies et délies tout ce que tu veux, qui guéris et ressuscites à ton gré, qui ouvres le royaume des cieux à qui il te plaît, illustre Pierre, toi qui as

été enrichi de dons si nobles et si précieux, qui as été investi de dignités si hautes, me voici à tes genoux, pauvre et infirme créature, environnée des plus cuisantes angoisses et réclamant le secours de ta puissance dont j'ai le plus pressant besoin. Mais les paroles manquent à mes lèvres pour exprimer toute l'étendue de mes nécessités, de même que la dévotion à mon cœur pour atteindre du fond de ma bassesse et de mon néant jusqu'à ta sublimité. J'ai beau chercher à secouer la léthargie de mon âme et à la rappeler des mille vanités où elle s'est répandue; vains efforts! Lors même qu'elle a rassemblé toutes ses forces, elle ne peut parvenir à dissiper les ténèbres de l'engourdissement qui est la conséquence de ses iniquités, ni rester longtemps recueillie dans la même intention. Oh ! quel est mon malheur. Oui, telle est la vérité, je n'invente rien, telle est l'exacte vérité.

Qui donc viendra au secours d'un infortuné dont les lèvres défaillantes ne peuvent plus même pousser le cri de sa détresse et témoigner quelle est la désolation de son cœur ? Illustre Pierre, si la voix de mon affliction ne monte pas jusqu'à toi, que le souvenir de ta tendresse descende jusqu'à moi ; qu'il brise ma dureté ; qu'il déchire l'enveloppe de mes ténèbres ; qu'il parcourre une à une toutes mes nombreuses angoisses. Regarde d'un œil favorable, ô bienfaisant pasteur, une des brebis du troupeau confié à ta sollicitude ; prends

pitié de son immense infortune, écoute les prières qu'elle t'adresse, non pas telles que les réclameraient ses besoins, mais telles que les lui permettent ses forces. En effet, voici que la brebis mourante devant le maître du pasteur et de la brebis est étendue plaintive et gémissante aux pieds du vigilant pasteur. Elle revient au bercail qu'elle a fui; elle demande que ses longues erreurs et sa révolte lui soient pardonnées. Elle montre au compatissant médecin et au tendre pasteur les blessures que lui ont imprimées des loups cruels, les plaies qu'elle a reçues dans ses courses vagabondes et les ulcères qu'a entretenus sa longue incurie. Elle les lui montre, et elle le supplie d'avoir pitié d'elle pendant qu'elle respire encore, bien moins en l'invoquant qu'en exposant sa misère à l'œil du miséricordieux pasteur.

Pierre, pasteur débonnaire, laisse-toi fléchir sans peine; ne détourne pas de moi tes miséricordieux regards; abaisse-les, je t'en conjure, sur ma détresse; ne repousse pas la brebis pénitente; ne diffère pas d'exaucer la brebis qui t'implore. Elle a dédaigné les salutaires herbages, et la voilà qui languit dans la défaillance de ses forces; elle a couru avidement aux pâturages empoisonnés, et la voilà en proie à toutes les maladies contagieuses. Ses ulcères, qui ont grandi avec le temps, et ses plaies qui, en se rouvrant tous les jours, se sont envenimées de plus en plus, vont l'entraîner à la mort. Les loups cruels

attirés par son sang auquel ils ont déjà goûté, se mettent en embuscade et l'attendent pour la déchirer. Enfin son implacable ennemi, pareil à un lion rugissant, rode çà et là autour de sa proie pour la dévorer. Pasteur fidèle, tourne vers elle un regard de compassion et reconnais celle qui a été confiée à tes soins. Elle a erré au loin, d'accord; mais elle n'a pas renié son maître et son pasteur. Considère son front. Tu y trouveras le sceau sacré de son Seigneur et du tien. Si tu ne peux reconnaître sous l'épaisse souillure de ses égarements ce visage éclatant de candeur et qui s'était purifié aux sources vivifiantes de Jésus-Christ, reconnais du moins la voix qui confesse sa foi au nom de ce même Jésus-Christ, qui, après t'avoir demandé trois fois si tu l'aimais, répondit à ton triple témoignage : « Pierre, pais mes brebis. » Certes il faut qu'il chérisse tendrement la brebis le maître qui interroge avec tant de soin l'amour du pasteur avant de la lui confier. Tu te proclames l'ami de Jésus-Christ; d'autre part celle-ci se proclame également sa brebis. Pourquoi donc dédaignes-tu la brebis de Jésus-Christ, ô toi qu'il a établi son pasteur? Pierre, pasteur de Jésus-Christ, reconnais la brebis de Jésus-Christ. Ton Seigneur la chargea joyeusement sur ses épaules, après l'avoir cherchée et retrouvée dans sa fuite; ne la repousse pas lorsqu'elle revient à toi et t'implore. Dieu la racheta au prix de son sang avant même qu'elle fût née; toi, qui es son

pasteur, ne la dédaigne pas depuis qu'elle a été régénérée, et si affectueusement confiée à tes soins. Malheur à elle tout le temps qu'elle ne se sentira point accueillie, pansée, guérie et réchauffée par ta tendresse !

O S. Pierre, si le nom de pasteur et de brebis est incapable de t'émouvoir, sois sensible du moins à ce nom d'apôtre et de prince des apôtres, à ce nom d'âme chrétienne. Car tu l'as compris : la brebis que je te présente n'est rien moins que mon âme, mon âme régénérée par le baptême de Jésus-Christ. Les blessures que je t'ai montrées, ces ulcères, ces plaies saignantes consomment non pas un vil animal, mais une substance intelligente. Cette faim, cette défaillance, ces tortures de toute espèce ne sont pas les maladies d'une créature privée de raison, mais d'une âme humaine. Ces loups et ces lions ne sont pas les hôtes sauvages des forêts, mais les mauvais anges. Enfin tous ces maux affreux ne sont autre chose que l'indigence de mes vertus et l'accumulation de mes péchés. Hélas ! puisque je ne sens pas encore que ma prière soit exaucée, pressé par mes angoisses, je vais recommencer mes gémissements et placer sous les regards de celui qui veille à l'entrée du royaume des cieux, sous les regards du prince des apôtres, le tableau fidèle d'une âme accablée de misères sous la domination tyrannique de ses péchés, aspirant aux célestes demeures, et invoquant pour y entrer celui qui

porte dans ses mains les clefs du royaume éternel et qui fut établi le prince des apôtres.

Regarde donc, ô miséricordieux Pierre! Voilà que j'ai mis à nu devant toi mon âme, privée de toute force pour la vertu, enchaînée dans les liens du vice, ployant sous le poids de ses péchés, souillée par les prévarications, déchirée par les blessures des esprits infernaux, gangrenée et devenue un objet de dégoût par les ulcères de ses crimes. La voilà, opprimée, accablée, environnée de toutes parts. La voilà ensevelie sous la multitude de ces maux et de mille autres que tu aperçois. La voilà sans la moindre énergie pour le bien. Hélas! mon âme infortunée et le miséricordieux apôtre Pierre sont placés tous deux en face du miséricordieux Seigneur qui a fait miséricorde à l'apôtre Pierre, lui a ordonné de faire miséricorde à son exemple, et lui en a remis le pouvoir. D'une part la misère, de l'autre la miséricorde! La miséricorde du Sauveur et de Pierre qui est son apôtre; la misère d'une âme qui rend témoignage à son Sauveur, qui invoque son Sauveur et Pierre. Quoi! la misère accablerait plus longtemps une âme qui se tourne avec amour vers le Sauveur et vers Pierre, et la miséricorde du Sauveur et de Pierre la verrait sans s'émouvoir!

O mon Dieu, ô Pierre, son apôtre le plus illustre, il faut donc que ma misère soit bien profonde pour que l'immensité de votre miséricorde ne puisse la guérir! ou bien si vous le pouvez,

mais que votre volonté s'y refuse, quelle est l'énormité de mes fautes puisqu'elle surpasse la multitude de vos bontés ! Est-ce parceque je ne confesse pas tous les péchés dont je suis coupable ? Oh alors, toutes les fautes par lesquelles vous savez que je vous ai offensés, j'en fais l'humble aveu. Est-ce parceque je n'ai point satisfait à la justice divine par une pénitence suffisante et en opposant le bien au mal ? Cela n'est que trop vrai, je le confesse ; mais voilà précisément la misère qui m'accable. Ainsi donc, la miséricorde sera d'autant plus tardive que la misère est plus pressante. O parole inouïe de la miséricorde envers le suppliant ! Mais je vous entends, ô Dieu juste, je sais ce que vous allez répondre à mon âme. « Il faut bien, lui dites-vous, que tu sois punie de tes offenses volontaires, et celle qui n'a pas obéi ne mérite pas d'être écoutée. » O amertume du désespoir ! Certes, je le reconnais ; c'est la justice et non la miséricorde qui a prononcé cette sentence. Mais qui a invoqué la justice pour plaider ma cause ? C'est à la miséricorde et non à elle que je m'adressais. O mon Dieu, mon âme livrée à l'angoisse et à la tribulation mendie humblement auprès de vous le pain de la miséricorde. Pourquoi brisez-vous ses os sous la pierre de la justice ? Que votre miséricorde, ô miséricordieux Sauveur, hâte sa délivrance par les mérites de votre bienheureux apôtre, et lui remette ses péchés. S. Pierre, prince des apôtres,

par la miséricorde qui t'a été faite, et par le pouvoir qui t'a été donné, romps ses liens, guéris ses blessures. Arrache-la à la misère du royaume des péchés, et introduis-la dans la béatitude du royaume des cieux, afin qu'associée à ta joie et à tes actions de grâces, elle loue Dieu dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION SOIXANTE-CINQUIÈME.

A L'APOTRE S. PAUL.

Le pécheur lui témoigne la crainte qu'il éprouve des jugements de Dieu, à la suite des péchés qu'il a commis.

S. Paul, illustre Paul, toi qui fus l'un des grands apôtres de Dieu ; toi qui, venu le dernier dans la culture du champ sacré, surpassas tes prédécesseurs par la grandeur et la fécondité de tes travaux ; toi qui, retenu encore dans les liens de ta mortalité, fus ravi jusqu'au troisième ciel ; toi qui parmi les chrétiens avais pour tes fils non seulement la tendre sollicitude d'une nourrice, mais qui les enfantais de nouveau au Seigneur dans les douleurs de la maternité ; toi enfin, qui te fis tout à tous pour les gagner tous à Dieu, c'est à toi, ô seigneur puissant, à toi qui par ces paroles et



d'autres paroles semblables, à toi qui par tes actions prouvas au monde que ton crédit auprès de Dieu était grand et ta tendresse pour les hommes immense, c'est à toi que recourt un misérable pécheur, un infortuné qui se voit accusé devant le redoutable tribunal du souverain juge, non pas pour un seul crime, non pas pour quelques crimes, mais pour des crimes sans nombre ; non pas pour des crimes peu considérables, mais monstrueux ; non pas pour des crimes douteux, mais certains ; non pas sur une accusation de peu d'étendue, mais sur une accusation aussi longue que sa vie elle-même ; non pas par un accusateur unique, mais par autant d'accusateurs qu'il a commis de prévarications. Qu'arrive-t-il en effet ? C'est mon juge lui-même qui se lève pour m'accuser ; c'est moi-même qui rends témoignage contre moi. Tous les esprits, bons ou malfaisants, s'unissent à Dieu pour m'accuser en sa présence ; les bons parcequ'ils doivent justice au Très-Haut, les méchants parcequ'ils sont les gardiens de mon iniquité ; les bons parcequ'ils attestent la vérité qu'ils ont sous les yeux ; les méchants parcequ'ils cherchent mon châtiment qu'ils désirent. Ils jugent eux-mêmes en ce moment ma perversité parcequ'ils savent que je dois être condamné suivant la justice.

O douleur ! que de juges ! que d'accusateurs pour un seul infortuné ! que d'ennemis acharnés pour une créature si faible ! que de regards ouverts sur un prévaricateur convaincu d'avance !

O douleur ! Où le pécheur qui a Dieu lui-même pour accusateur trouvera-t-il une excuse ? Qui se chargera d'intercéder pour lui ? Rencontrera-t-il un seul médiateur qui lui témoigne de l'intérêt, si tous deviennent ses accusateurs et ses juges ? mais que dis-je ? ma conscience me contraint elle-même de m'accuser et de me juger. Car j'avoue que j'ai péché, et par conséquent que j'ai mérité la damnation.

Il y a plus ; les animaux stupides et dépourvus de raison me confondent eux-mêmes si j'ai conservé un reste de sensibilité. Je dois rougir, je le comprends, devant toutes les créatures, pour avoir outragé celui qui a été assez puissant pour leur donner la vie et assez bon pour le vouloir. Je suis également confondu par mon propre témoignage, puisque je suis l'ouvrage de ses mains. Malheur à moi ! d'où me viennent les maux nombreux et immenses qui de toutes parts fondent sur moi et m'accablent ? O mes déplorables péchés, c'est vous qui m'avez engendré cette multitude de maux. C'est vous qui me suscitez tant d'accusateurs, et vous qui écartez quiconque pourrait m'excuser. C'est vous qui me traînez devant le tribunal où je dois être condamné, et vous qui fermez tout accès à mes intercesseurs ; c'est vous qui provoquez contre moi la vengeance divine, et vous qui détournez de moi tout pardon. C'est vous qui ouvrez votre intelligence à la frayeur et à la confusion, et vous qui en bannissez la consolation et

l'espérance. C'est vous qui poussez à la mort éternelle, et vous qui repoussez toute assistance. Pour comble d'infortune, à tout le mal que vous me faites, vous ajoutez cette dernière et suprême misère : c'est que toute réelle qu'elle est, elle demeure pour moi comme si elle n'était pas ! La vérité me la montre ; qu'importe ? mon indifférence ne la sent pas ! La raison me l'enseigne ; qu'importe ? mon cœur ne s'en afflige pas ! Mes yeux la voient parce qu'elle existe, et ô douleur ! je ne puis me fondre tout entier en larmes à ce lamentable spectacle. Si je le pouvais, peut-être espérerais-je ; peut-être prierais-je en espérant ; peut-être obtiendrais-je en priant. Mais, puisque mes sentiments et ma douleur ne répondent point à mes angoisses, comment puis-je espérer ? Comment prier sans espérance ? et qu'obtenir sans la prière ?

Faible et infortunée créature ? où en est ta supplication ? qu'as-tu fait de ton espoir et de ta confiance ? J'avais commencé à prier avec la présomption de la témérité, et voilà que je rencontre le désespoir à l'aspect de la vérité, et voilà que ma prière s'arrête toute défaillante, dans la persuasion qu'elle n'a plus de tendresse à attendre de qui que ce soit. Si en effet tout ce qui existe s'élève contre moi, quelle tendresse aura pitié de moi ? Si tous les êtres se prononcent avec raison contre moi, quel regard compatissant se tournera vers ma misère ? Si le créateur et la

créature me repoussent avec un légitime dédain, qui me tendra une main secourable? Pécheur infortuné, si tu dis vrai, il ne te reste plus qu'à renoncer à toute espérance, qu'à fermer tes lèvres à la prière et à t'ensevelir dans ton éternelle agonie. Aussi bien, la justice veut que tu sois éternellement malheureux puisque tu as consommé volontairement ta ruine. Voilà, ô péchés cruels, avec quelle fidélité vous tenez vos promesses! Tant que vous attirez à vous le pécheur, vous lui promettez la joie et le plaisir. Avez-vous réussi à l'entraîner? vous inondez d'amertume votre victime. Tant que vous conseillez, vous employez les caresses. Avez-vous réussi à persuader? vous enfoncez dans l'âme votre aiguillon jusqu'à lui causer la mort. Tant que vous appelez l'homme à votre abîme, vous lui montrez l'expiation de la pénitence comme un moyen facile d'en sortir. L'y avez-vous précipité? il n'y est pas plus tôt tombé que vous l'y enfoncez davantage; non contents de l'enfoncer, vous l'aveuglez; non contents de l'aveugler, vous l'endurcissez, et une fois endurci, vous lui fermez toute issue. Ce n'est pas tout encore, quand vous avez ainsi trompé l'infortuné, quand vous l'avez asservi et enlacé dans vos liens, vous le poussez au désespoir, vous le condamnez au silence, de sorte que, dans sa muette insensibilité, il s'étend tristement sur sa couche funèbre comme un homme qui a perdu et oublié Dieu, jusqu'à ce que vous le vendiez aux mar-

chands de l'enfer, qui emportent leur butin dans le lac de la mort. O douleur ! voilà ce que vous avez fait de moi ! voilà mon sort tout entier, si ce n'est que vous ne m'avez point encore livré aux trafiquants que je viens de nommer. Mais hélas ! c'est la catastrophe que je prévois avec épouvante et que mes ennemis attendent avec une joie cruelle.

Malheur à moi ! Que le désespoir, le silence et l'abandon sont des maux cruels ! Malheur à moi ! Qu'il est vain et stérile de crier sans espérance, et de se soulever avec effort en retombant toujours sur sa misère ! O Dieu, dont la bonté est inépuisable, dont la miséricorde ne connaît pas de limites, dont la science n'est jamais en défaut, dont la puissance accomplit tout ce qu'elle veut, où pourrai-je respirer et trouver quelque adoucissement au désespoir qui est le fruit de mes péchés ? Sans doute votre colère s'allume contre ceux qui vous offensent. Toutefois, ô bienfaisant Seigneur, vous avez coutume de donner des conseils à ceux qui vous en demandent ; apprenez-moi donc, ô mon Sauveur, en qui je dois espérer, afin qu'il me soit permis de prier, car je veux vous invoquer, mais je ne le sais pas à cause de mon ignorance, je ne le puis à cause de ma dureté, et le désespoir m'en empêche à cause de mon iniquité. Je cherche un moyen de m'excuser et je ne trouve rien qui ne m'accuse. Je cherché un intercesseur qui vous implore pour moi, et tout ce que je rencontre

prend une voix terrible pour me condamner. Je cherche un ami qui ait pitié d'un malheureux, et tous les êtres sans exception se soulèvent contre ce malheureux.

Jésus débonnaire, pourquoi êtes-vous descendu des cieux? Qu'avez-vous fait dans ce monde? Pourquoi vous êtes-vous livré à la mort, sinon pour sauver les pécheurs? S. Paul, quelle autre vérité as-tu enseignée à l'univers que parcourait ton zèle? C'est à cette foi que Jésus-Christ et ses apôtres nous convient; c'est à elle que la charité particulièrement invite les pécheurs; c'est elle que vous nous montrez comme le seul refuge qui ne trompe jamais. Comment donc renoncerais-je à espérer si telle est ma foi, et si c'est en son nom que je demande, ou bien, comment cette espérance serait-elle chimérique, si la foi de qui elle découle ne l'est pas? O Jésus, mon Dieu, et toi Paul, son apôtre, c'est à cette foi que je m'abandonne avec confiance, d'après vos conseils et tout pécheur que je suis; c'est dans ses bras que je me jette, ou plutôt que je me suis jeté depuis longtemps. C'est elle qui m'a conduit à vos pieds pour vous implorer. C'est en elle que je demande, en elle que je cherche, en elle que je heurte à la porte, vous suppliant d'avoir pitié d'un pécheur, vous, en le couvrant de votre pardon, toi, en intercédant pour lui; vous, par le don du salut, toi, par l'efficacité de tes prières. C'est dans cette foi sacrée que je m'enveloppe comme dans un vêtement pro-

tecteur afin qu'il me cache aux investigations des exacteurs divins qui me demanderont un compte sévère de mes péchés, et aux coups formidables de votre jugement, ô mon Dieu ! Oui, voilà le refuge que le pécheur implore, docile à vos conseils, et en vous conjurant de ne pas le livrer à votre jugement pour le condamner.

Mais, hélas ! nouvel et dangereux écueil ! J'espérais arriver à l'espérance par le moyen de la foi, et je vois avec douleur que je ne suis pas même en possession de la foi. Je me croyais enveloppé de cette foi comme d'un vêtement protecteur ; je le disais, et je reconnais que j'en suis tristement dépouillé. J'avais la confiance qu'elle me cachait à tous les regards, et je sens avec effroi que j'en suis exilé. Car la foi sans les œuvres est une foi morte ; or une foi morte n'est pas la foi. Ainsi tout homme qui a une foi morte n'a pas la foi. O douleur ! ma fécondité pour le mal m'empêchait d'espérer ; ma stérilité pour le bien prouve que la foi me manque. Malheur à la créature qui fait le mal ! malheur à la créature qui néglige le bien ! De même qu'une vie de désordres déplaît nécessairement à Dieu ; de même aussi il est impossible de lui plaire sans la foi, qui n'existe pas si les bonnes œuvres ne l'accompagnent.

Je vais plus loin ; si le juste vit de foi, quiconque n'a pas la foi est mort. Mais si l'homme, stérile en bonnes œuvres, est mort, à plus forte rai-

son mille fois celui qui n'est fécond que pour le mal. Car si l'arbre qui ne produit pas de bons fruits tombe sous la hache, à cause de sa stérilité, celui qui en produit de mauvais est déraciné comme nuisible. Cette mort n'atteint pas la vie de la chair, mais celle de l'âme. Mourir de cette mort, c'est subir une mort mille fois plus étendue et plus funeste que celle de la chair. La raison en est sensible. Toute chair qui a renfermé une âme humaine ressuscitera un jour, après avoir été moissonnée par la mort, tandis que toute âme frappée de mort ne ressuscite pas. La mort, par laquelle nous perdons une vie qui peut-être ne reviendra jamais, tue bien plus cruellement que celle qui nous dépouille d'une vie destinée nécessairement à recommencer. Mourir à la vie de la justice, et par celle-ci, à la vie bienheureuse, c'est mourir d'une manière beaucoup plus fâcheuse que de se voir dépouillé de cette fragile et misérable existence. Enfin sacrifier une vie dont la conservation va jusqu'à nous rendre, après que nous l'avons perdue, une vie préférable à la première; sacrifier une vie, sans laquelle l'existence elle-même n'est pas un bien, c'est mourir d'une manière plus complète et plus désirable que d'abandonner une vie dont la privation n'est pas un obstacle au bonheur de l'âme. Voilà de quelle vie misérable je vis; voilà à quelle vie bienheureuse je suis mort. Je vis dans la partie de moi-même la plus vile; je suis mort dans ce que j'ai de plus



noble et de plus précieux. Je suis donc plus mort que vivant ; je suis mort d'une mort plus lamentable que la mort charnelle dont je mourrai un jour. Car celle-ci ne me sera mauvaise qu'autant que celle-là l'aura précédée.

Docteur des nations, je suis venu à tes pieds comme un pécheur qu'il s'agissait de réconcilier, et voilà que je me trouve devant toi comme un mort qu'il faut rappeler à la vie. Je me suis présenté à tes regards comme un criminel qui sollicite un intercesseur, et je ne découvre en moi qu'un cadavre hideux, qui a besoin d'une main puissante pour le ressusciter. Je croyais ne t'offrir qu'un malheureux ; et je me surprends le plus infortuné des hommes. Je me suis traîné comme un accusé qui vit encore, et voilà que je suis en ta présence un mort frappé d'anathème. Car si je ne suis pas encore livré à la mort qui torture, je suis déjà en proie à la mort qui la précède. Si je ne suis pas encore précipité dans le cachot des supplices, je suis plongé dans l'abîme du péché. Si je ne suis pas encore enseveli dans l'enfer, je touche à cette horrible sépulture, puisque je suis enveloppé dans le linceul de mes prévarications. Ah ! la voilà trouvée enfin la raison pour laquelle je ne savais et ne pouvais prier. Voilà bien pourquoi je me reconnaissais un objet d'horreur pour tout ce qui respire, sans toutefois que cette triste situation m'affligeât, pareil à l'homme chez qui toute sensibilité est éteinte. Je la comprenais par les lumières

res de ma nature; mais je ne la sentais pas à cause de l'insensibilité de ma mort. Oui, j'étais mort véritablement; c'est un mort qui est venu à toi, et voilà pourquoi je n'ai trouvé en moi qu'un mort.

O mon Sauveur, qui priera pour ce mort? Illustre Paul, je l'ai apporté à tes pieds; ne détourne pas tes regards de sa misère; prie pour lui, maître puissant. Autrefois, Élie et son serviteur Élisée, s'unirent à des créatures inanimées pour les ressusciter, adaptant leurs membres à chaque membre, et associant ainsi la vie à la mort. Seigneur, les vivants ont rendu la vie aux morts par la vertu de leur contact, et les morts n'ont été pour les vivants qu'un sujet de gloire. Seigneur, tu nous as déclaré aussi toi-même que tu te faisais tout à tous pour les gagner tous. Ami de Dieu, les exemples d'autrui m'enhardissent; tes propres paroles raniment ma confiance. Je te dirai donc : Seigneur! Seigneur! descends vers ce mort; étends chacun de tes membres sur les membres de ce mort. Que ce mort se réchauffe au souffle ardent de ta tendresse; que ce mort se relève sous la vertu de ta puissance, afin que le vivant glorifie Dieu et que le mort célèbre tes louanges. Seigneur, ce n'est pas la puissance qui te manque pour ressusciter ce mort, puisque, suivant le témoignage de Dieu lui-même, sa grâce te suffit. Si elle te suffisait pendant que tu étais sur la terre, elle ne t'a point failli assurément de-

puis que tu es dans les cieux. Pourquoi, ô mon seigneur, le mort que je t'ai présenté demeurerait-il plus longtemps étendu sans vie à tes pieds, lorsque Dieu atteste ta puissance et que toi-même tu nous découvres ta tendresse? O mon Sauveur, vous dites à Paul : « Ma grâce te suffit » ; ô S. Paul, tu nous dis : « Je me suis fait tout à tous. » Regardez : voilà un mort qui attend à vos genoux l'effet de vos paroles, et qui vous a été apporté dans cette douce espérance. Vous parlez, et le mort qui vous entend espère. Vous promettez, et le mort attend, la prière sur les lèvres. Vous ouvrez la bouche; l'oracle retentit. Faites que je sente se réaliser en moi la parole qui excite l'allégresse du monde. Si vous ne reniez pas ce que vous avez annoncé, pourquoi en refusez-vous l'accomplissement à celui qui vous le demande? Ou bien, à qui porterai-je un mort, avec la confiance qu'il sera ressuscité, si, quand je vous en ai présenté un, je suis réduit à le remporter, inanimé comme auparavant? A qui le renverrez-vous, si vous le congédiez ainsi sans pitié? Où ira-t-il, s'il vous quitte? O mon Sauveur, qui donc nous ressuscite, si ce n'est pas Dieu? Qui rend la vie après qu'elle est perdue, sinon celui qui l'a donnée une première fois?

S. Paul, qui se montrera compatissant pour le pauvre et l'affligé, si celui-la lui est dur qui se déclare infirme avec tous ceux qui sont infirmes? Qui daignera prier pour un malheureux, si celui-

là le rebute qui, suivant sa propre parole, s'est fait tout à tous? Qui sera exaucé, si celui-là ne l'est point auquel la grâce de Dieu suffit? La tendresse ou la puissance peuvent-elles manquer à celui qui possède dans un degré suffisant la grâce de Dieu? Répondez-moi tous les deux! Par quoi vous laisserez-vous toucher si vous êtes insensibles à ses misères? Où irai-je puiser, si ce n'est en vous, de quoi exciter votre miséricorde? Que vous offrira par elle-même une âme plongée dans la mort sinon ses péchés et sa misère? Toutefois elle vous prie dans le repentir et l'affliction. Sera-t-il dit que le Rédempteur, qui est venu convier tous les pécheurs à la pénitence, et l'apôtre qui, après lui, travailla plus que tous les autres à ce laborieux ministère, dédaigneront une âme pénitente parcequ'elle est pécheresse? Sera-t-il dit que le Verbe, qui sortit du sein du Père pour porter ici-bas nos douleurs, et son ministre qui a été infirme avec les infirmes, ainsi qu'il l'a déclaré lui-même, repousseront avec mépris une âme affligée, parcequ'elle est malheureuse? Sera-t-il dit que le Dieu qui, pour ressusciter les morts sacrifia sa propre vie, et le vase d'élection qui, suivant ses propres paroles, s'est fait tout à tous, rejettent une âme suppliante parcequ'elle est morte? Non, mon Dieu, non, il n'en sera point ainsi. Loin de moi la pensée que cela puisse être! s'il en était ainsi, ce serait fait de la compassion; s'il en était ainsi, toute tendresse serait anéantie.

Ame prostituée et répudiée, prostituée quand tu as péché, répudiée quand tu supplices, de quel côté te tourneras-tu? Crois-moi, recours à l'importunité. Le Sauveur et Paul demandent un affligé qui ne craigne pas d'importuner; ils veulent un infortuné qui soit opiniâtre dans sa misère; ils aiment un suppliant dont les larmes coulent sans cesse. Cherche donc en eux, sans jamais te lasser, un bien que tu puisses leur présenter avec une infatigable persévérance. O S. Paul, qu'est devenue cette nourrice attentive pour les chrétiens fidèles, comme tu t'appelles toi-même, cette nourrice qui chérissait si tendrement ses enfants? Où est cette mère affectueuse, qui parcourt tout l'univers en répétant qu'elle enfante de nouveau ses fils dans les douleurs de la maternité? Nourrice compatissante, mère aimable, quels sont donc les fils que tu entantes ou que tu nourris, sinon ceux que tu engendres et que tu instruis, en leur enseignant la foi de Jésus-Christ? Ou bien quel est le chrétien qui depuis toi n'a pas été engendré et confirmé dans la foi par ta doctrine? Sans doute cette foi bénie naquit et se développa aussi en nous par le ministère des autres apôtres; mais c'est surtout à toi que nous sommes redevables de ses accroissements; parceque plus que tout autre tu fécondas le champ sacré de l'apostolat par tes travaux et tes sueurs. Ils sont donc aussi nos mères, d'accord; mais, c'est toi qui réclames principalement ce titre. Ainsi donc, ô Paul, le

mort que j'ai mis sous tes yeux est ton fils. Oui, tendre mère, ce mort est certainement ton fils. Mère compatissante, reconnais ton fils aux accents de sa confession, et que lui il reconnaisse sa mère à ses sentiments de pitié. Reconnais ton fils à la profession de son christianisme, et que lui il reconnaisse sa mère à la douceur de sa tendresse. Présente, ô mère qui enfantes de nouveau tes fils dans les douleurs de la maternité, présente ce mort à celui qui par sa mort ressuscita ses serviteurs, afin qu'il le ressuscite comme eux. Présente, ô mère, présente à celui qui par la mort qu'il n'avait pas méritée, délivra ses esclaves de la mort qu'ils méritaient, présente-lui ton fils pour qu'il lui rende la vie qu'il a perdue. Car, après avoir été délivré de la mort par la grâce du baptême, sa stérilité et sa malice l'ont entraîné de rechef dans la mort. Mère dont la tendresse est célèbre, que ton fils éprouve tout ce que renferment de tendresse tes entrailles maternelles. Montre-le à celui qui te ressuscita toi-même et veilla sur ta vie. Implore-le pour ton fils, parcequ'il est son serviteur; implore-le pour son serviteur, parcequ'il est ton fils.

Mais quoi! ô Jésus! ô Seigneur débonnaire, n'êtes-vous pas notre mère aussi? N'êtes-vous pas la mère qui rassemble comme la poule ses timides poussins sous ses ailes? Oui, ô mon Sauveur, vous êtes vraiment aussi notre mère. Si les autres ont engendré et enfanté, c'est à vous qu'ils le

doivent. C'est vous qui le premier êtes mort en les enfantant, et qui les avez enfantés en mourant, eux et tous ceux qu'ils ont enfantés. Si vous ne les aviez pas enfantés, vous ne seriez pas mort, et si vous n'étiez pas mort, vous ne les auriez pas enfantés. C'est par le désir de les engendrer à la vie que vous avez goûté à la mort, et que vous les avez engendrés par votre trépas. Vous, vous les avez engendrés par votre propre vertu, eux, suivant vos ordres et avec votre secours; vous, comme créateur, eux comme ministres. Il en résulte, ô Seigneur mon Dieu, que plus que Faul encore vous êtes notre mère. Conséquemment vous êtes nos mères l'un et l'autre. Quoique vous soyez nos pères, vous ne laissez pas d'être aussi nos mères; car c'est vous qui tous les deux avez rappelé à la vie des créatures nées pour la mort; vous par vos propres forces, toi par la force que tu empruntais à ton divin maître. Donc vous êtes nos pères, par le principe de notre naissance, nos mères par l'affection; nos pères par l'autorité, nos mères par la douceur; nos pères par la protection, nos mères par la bonté. Vous êtes donc l'un et l'autre nos mères. Sans doute le degré de votre tendresse n'est pas le même; mais la nature de votre amour pour nous se ressemble; sans doute je ne puis mettre sur le même rang l'étendue de votre clémence, mais vos volontés sont d'accord; sans doute la plénitude de la bonté diffère, mais votre but et vos vœux sont identi-

ques. Pourquoi garderais-je le silence sur vos paroles? Que me servirait de dissimuler ce que vous manifestez vous-mêmes? Dans quel but cacherais-je vos propres actes? Vous vous proclamez nos mères, je me reconnais pour votre fils. Grâce immortelles vous soient rendues! Vous m'avez engendré pour fils, le jour où vous m'avez fait chrétien, vous par vous-même, et toi par le Sauveur; vous par la doctrine dont vous êtes la source première, toi par la doctrine qui te fut inspirée; vous par la grâce que vous m'aviez accordée, toi par la grâce que tu avais reçue de son amour. Place donc ton fils, glacé par la mort, aux pieds de Jésus-Christ ta mère, puisque ce mort est également son fils. Je me trompe, jette-le dans les bras de sa miséricordieuse tendresse, puisqu'il est sa mère plus encore que toi. Supplie-le de ressusciter son fils inanimé, qui est bien moins à toi qu'à lui. Prie pour ton fils, puisque tu es sa mère, afin qu'il rende la vie à son fils, puisqu'il est sa mère. Fais, ô mère aimable de mon âme, ce que ferait la vigilante mère de cette chair périssable. Si elle avait quelque espérance, elle prierait de toutes ses forces, et ne s'arrêterait qu'après avoir obtenu, s'il est possible, ce qu'elle désire. Assurément, si tu veux prier, tu ne peux désespérer; et si tu pries, tu peux obtenir. Redouble donc d'instances pour que cette âme, aujourd'hui dans les liens de la mort, mais que tu enfantas vivante, soit rappelée à la vie. Presse, conjure, jusqu'à ce



qu'elle te soit rendue pleine de vigueur et de santé.

Toi aussi, ô mon âme, qui t'es jetée volontairement dans la mort, cours te réfugier sous les ailes de Jésus ta mère, et là sous ce tutélaire abri, fais gémir tes douleurs. Demande-lui de panser tes plaies et de répandre sur elles le baume salulaire qui guérit toutes les blessures. O Jésus-Christ, ma mère, vous qui rassemblez vos poussins sous vos ailes maternelles, le pauvre poussin qu'a frappé la mort vient se réfugier à l'ombre de vos ailes. Votre bonté rassure ceux qui tremblent; votre souffle ranime ceux qui ont perdu toute espérance; votre chaleur ressuscite les morts; votre contact sacré justifie les pécheurs. Reconnaissez, ô ma mère, votre fils étendu sans mouvement à vos pieds, reconnaissez-le au signe de votre croix, ou bien au symbole de votre confession. Réchauffez votre poussin, ressuscitez votre mort, justifiez votre pécheur. Consolez votre banni; réconfortez l'infortuné qui désespère de lui-même; rétablissez-le pour jamais dans votre grâce entière, sans qu'il puisse à l'avenir s'en séparer car c'est de vous que découle la consolation des malheureux. Soyez-en béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.



---

## MÉDITATION SOIXANTE-SIXIÈME.

A L'APÔTRE SAINT ANDRÉ.

Le pécheur invoque avec larmes sa protection et ses suffrages auprès de Dieu.

Saint et compatissant André, frère du prince des apôtres, le plus tendre des apôtres, le plus doux des saints; disciple et auditeur assidu de Jean; toi qui suivis avec empressement celui qui effaçait les péchés du monde et chercha avec tant de zèle le lieu de sa demeure; toi qui conduisis à Jésus-Christ avec une sainte avidité Simon, ton frère et Philippe, ton concitoyen; prédicateur et ami de la croix; pieux imitateur du bon maître, par le supplice que tu enduras sur cette même croix; vois, mon âme réduite à la mendicité s'assied à la porte de ta clémence et t'invoque à grands cris. Prête à mes supplications une oreille indulgente; ouvre-leur l'asile de ta tendresse; accueille favorablement les soupirs d'un pauvre indigent qui se réfugie auprès de toi, puisque tu as mérité par ta tendresse d'être surnommé de toutes parts le compatissant André. Je n'ai pas

d'intermédiaire qui veuille bien plaider ma cause auprès de toi ; je n'ai personne pour exposer à tes regards mes nécessités et mon indigence ; que ta pitié intercède pour moi auprès de toi-même et qu'elle te rende accessible à mes vœux. Si tu détournes tes yeux de mon âme infortunée et bien à plaindre ; si tu lui refuses le pain de ta miséricorde, à qui ira-t-elle ? qui pourra-t-elle invoquer ? Repoussée de tous ceux à qui elle s'est adressée, elle est venue se jeter dans tes bras, attirée par le renom de ta miséricorde qu'elle a entendu proclamer partout. Elle succombera infailliblement à la faim qui la consume ; car elle vient de loin, elle n'a point de quoi manger et personne n'est là pour avoir pitié d'elle ou lui donner quelque soulagement. Mais que dis-je ? Elle a été surprise durant ses longues pérégrinations par des brigands qui, non contents de la dépouiller de l'amour de Dieu et de toutes les vertus, l'ont percée des traits mortels du vice, et l'ont laissée plus morte que vivante, toute prête à rendre le dernier soupir. Ah ! que l'insigne tendresse dont la source même de miséricorde à laquelle tu puisas la bonté qui te distingue, usa autrefois envers mes pareils, te revienne à la mémoire. « J'ai pitié, disait-elle, de cette troupe  
« qui a faim, car voilà trois jours qu'ils m'accom-  
« pagnent et ils n'ont pas de quoi manger. » Tu l'as entendu, tu l'as vu, tu étais là, quand, touché de compassion à l'aspect de leur misère, il rassasia

pleinement plus de cinq mille hommes avec cinq pains. Réprimeras-tu donc les élans de ta tendresse quand il s'agit d'une âme défaillante de besoin, qui implore le pain de ta miséricorde et qui l'attend depuis si longtemps? Ne seras-tu sans pitié que pour moi seul? Diras-tu que j'ai mérité par le nombre et la grandeur de mes péchés que toute miséricorde me fût refusée? Assurément, la miséricorde et la tendresse ne sont pas nécessaires là où l'on ne connaît ni misère ni indigence. Mais plus l'indigence et la misère sont pressantes, plus la miséricorde est digne de louanges. Qui donc imitera le maître divin de la tendresse en accomplissant le précepte de la tendresse, si tu refuses de marcher sur ses traces, toi qui as la réputation de surpasser tous les autres en tendresse? Est-ce mon importunité qui te fatigue? Mais que ferai-je? Si je ne pousse pas un cri de détresse, ma mort est certaine, je vais périr dans la défaillance. Si au contraire je continue de crier pour obtenir ce que je demande, je crains de t'offenser. Docteur débonnaire, enseigne à mon cœur ce qu'il doit demander, et comment il doit t'invoquer avec quelque efficacité.

Docteur débonnaire, formé à l'école de celui qui ne veut pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive, abaisse un regard de pitié sur l'âme pécheresse qui désire ardemment se convertir et retourner à son Créateur. Elle se

débat et fait des efforts pour se relever et sortir de la fange du vice où elle est plongée. Mais, hélas ! comme la force lui manque pour s'arracher du borbier funeste, elle retombe épuisée de lassitude et de misère. Il y a longtemps qu'elle crie dans ce rude labeur et attend que tu lui viennes en aide. Ses yeux se sont éteints dans les larmes à force d'espérer en Dieu. Qu'as-tu fait de ta tendresse ? Qu'est devenue ta bonté ? Où s'est exilée ta compassion ? Tends la main à l'infortuné qui t'invoque si tu ne veux pas qu'il périsse sans retour, hâte-toi de le relever ; soutiens-le ; affermi ses pas, jusqu'à ce qu'il arrive à celui dont il a soif, à celui que son âme désire, c'est à dire à la miséricorde de son Créateur. Pasteur de l'Église, reçois la brebis fugitive et vagabonde qui aspire à rentrer au bercail, qui en interroge tous les accès, et prie instamment pour mériter d'y être admise de nouveau. Lui fermeras-tu la porte quand elle veut y rentrer, toi qui la rappellerai pieusement si elle ne le voulait pas et qui la rapporterais chargée sur tes épaules ? Si tu l'exclus, le pasteur suprême perdra une portion de son troupeau. Regarde, en effet. Il rôde autour d'elle, cherchant à dévorer sa proie, ce même lion dont tu redoutais sans doute les blessures mortelles, alors que tu criais du haut de ta croix, d'une voix pieuse et attendrissante : « Seigneur, « ne permettez pas que votre serviteur soit plus « longtemps séparé de vous ; il erre ici-bas comme

« une brebis qui n'a point de pasteur. » Le pasteur suprême entendit et exauça le cri de ta prière : il se hâta de te prendre avec lui pour te placer au ciel. Fais comme lui ; écoute le cri d'une brebis égarée, qui revient de ses courses lointaines, et demande à rentrer au bercail. Déploie à son égard la même miséricordieuse assistance que déploya envers toi l'indulgent pasteur, lorsque tu te trouvais dans la même extrémité. Reçois la pauvre brebis qui veut rentrer au bercail, et soupire de toutes ses forces après l'heureux moment où elle se réunira au troupeau dont elle a fait partie, au troupeau qu'elle avait longtemps abandonné. Quand le Seigneur raconta la parabole du blessé que soigna le samaritain, qu'ajouta-t-il en finissant ? « Va, dit-il, et imite son action. » Eh bien, tu as sous les yeux, gisante à tes pieds, une âme couverte de blessures et comme en lambeaux. Verse à flots sur ses plaies l'huile de ta miséricorde ; applique-lui les suffrages de ton intervention, afin d'essayer si elle peut par quelque moyen échapper au péril de la mort éternelle. Celui qui n'épargna pas même son propre fils pour nous sauver, mais le livra pour le salut de tous, écouterait volontiers tes supplications. Et toi, ô mon âme, pauvre brebis malade, brebis perdue par ta propre faute, retourne auprès de ton pasteur. Comme tu ne mérites pas d'être accueillie par tes mérites, demande au compatissant André de t'ouvrir le sein de sa bonté protectrice, afin que, fléchi par ton inter-

cession, le miséricordieux Sauveur, qui est venu chercher ce qui s'égarait et sauver ce qui était mort, guérisse la brebis languissante, sauve celle qui était perdue, ramène au bercail celle qui errait au loin, et la réunisse au troupeau dont elle faisait partie, lui qui est éternellement béni. Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION SOIXANTE-SEPTIÈME.

A L'APÔTRE SAINT JEAN.

L'âme pénitente lui demande la grâce d'éviter la damnation éternelle, devant laquelle elle tremble de frayeur.

O Jean, toi qui es saint et béni, le plus sublime des évangélistes de Dieu, le plus aimé des apôtres que le Sauveur s'est choisis ; toi qui entre ceux qui étaient le plus chers à Jésus-Christ lui étais si cher que parmi eux l'éminence de l'amour est ton caractère distinctif, illustre Jean, qui avais coutume de reposer familièrement sur la poitrine glorieuse d'un Dieu ; toi qu'un Dieu donna pour fils à sa mère, en te substituant à lui-même, lorsqu'il la quittait corporellement en mourant pour nous, c'est à toi, ô bienheureux, qui étais si cher à Dieu et qui l'aimais d'un

amour si tendre, c'est à toi que recourt une faible et chétive créature qui a outragé Dieu, afin que l'intercession de son bien-aimé la dérobe à la colère de Dieu qui la menace. Tu le vois, ô Seigneur puissant, la détresse de ce criminel le contraint de chercher un médiateur, et ton intimité si connue avec celui dont il redoute la vengeance se présente à sa misère. Ainsi donc, bien convaincu que cette douce intimité te donne le pouvoir d'obtenir de lui tout ce que tu voudras, et plein de confiance que ta tendresse ne repoussera point un infortuné qui t'invoque à grands cris du fond de son angoisse, je m'adresse à toi avec un amour bien tiède, il est vrai, mais avec tout l'amour dont je suis capable, et j'ose réclamer en faveur de mon âme pécheresse ta haute intervention, afin que tu daignes l'arracher aux tourments où l'entraînent ses iniquités de toute nature. Mais, ô infortunée que je suis ! Que mes péchés me parlent un langage différent ! A l'heure même où j'essaie de ranimer mes forces par la familiarité dont le Sauveur t'honore, cette même intimité me fait trembler, à cause de ma malice envers Dieu. En effet, ô le bien-aimé de mon divin maître, lorsque j'ai péché contre celui qui t'aime, je ne suis que trop certain d'avoir également mérité ta haine.

O révolte sans mesure ! révolte contre Dieu, qui non seulement l'offense personnellement, mais avec lui encore tous ceux qui peuvent intercéder



auprès de lui. Le fait est constant. Le pécheur, qui a outragé Dieu, devient à bon droit un objet d'horreur pour les amis de Dieu, non seulement pour les amis de Dieu, mais pour soi-même et pour tout ce qui est sorti des mains divines. O péchés ! ô péchés ! Que vous paraissez hideux à mesure que l'on vous considère ! Je vous le demande, d'où arrachez-vous, où entraînez-vous la misérable victime que vous trompez ! De quelle hauteur tombe, dans quel abîme est précipitée l'âme infortunée qui vous suit ! Que perd et que gagne la pauvre malheureuse qui, dépouillée de l'amour de Dieu qu'elle pouvait conserver par le moyen de l'innocence, n'est plus qu'un sujet d'exécration pour Dieu et pour ses créatures, grâce à votre malice ! Si donc les péchés rassemblent la malédiction universelle sur la tête du coupable qu'ils séparent violemment de Dieu, où se cachera, à quels regards amis se montrera cette chétive et frêle créature, portant çà et là un fardeau qu'elle ne peut déposer elle-même, et devenue pour tous un objet d'horreur par l'infection et la difformité de ses plaies dont elle ne trouvera jamais la guérison dans ses propres forces ? C'est dans cet état, ô bien-aimé de Dieu, oui, c'est dans cet état que mon âme vient t'implorer ; ou plutôt, tu vois mon âme elle-même avec toutes ses misères, mon âme qui, s'abandonnant à l'amour du monde et s'ensevelissant sous la multitude de ses prévarications, s'est constituée l'ennemie de Dieu.

L'ennemie de Dieu ! ô nom exécration à toute la nature ! Hélas ! par quelles iniquités me suis-je attiré ce titre odieux ! mais avec quelle justice il m'est appliqué ! Lamentable alternative ! La réalité de ma misère atteste que je suis l'ennemie de Dieu, l'excès de l'horreur m'empêche de confesser la vérité. Lamentable alternative ! J'ai provoqué la vengeance de Dieu ; j'ai irrité tous les êtres avec lui, et parmi tous ceux qui pouvaient me servir d'intercesseur, je n'en ai pas laissé un seul sans l'offenser. Chagrins, gémissements, douleurs, rugissements, où serez-vous, si vous n'êtes point ici ? où éclaterez-vous, si vous êtes muets dans ce moment ? Ah ! brisez, déchirez cette enveloppe mortelle ; que vos flammes consomment mes entrailles ; que votre activité se déchaîne librement dans ma poitrine, afin d'obtenir qu'une puissance miséricordieuse abaisse sur ma détresse un regard favorable. O vous, miséricordieux amis de Dieu, ayez pitié d'un indigent réduit à une si fâcheuse extrémité, ayez pitié de lui par la miséricorde que Dieu vous a faite. Venez à mon aide, afin que la colère de Dieu ne m'enveloppe point avec ses ennemis. Non, je ne veux pas être appelé l'ennemie de Dieu ; je maudis, j'abhorre ce nom, quoique je reconnaisse que j'ai péché contre lui. Secourez-moi, ne fût-ce qu'un seul d'entre vous.

O toi, disciple bien aimé qu'affectionnait Jésus, si tu reconnais sur mon front ton sceau sacré, je t'en conjure par cette tendresse elle-même, fais

que je reconnaisse ton assistance dans une si pressante nécessité. Jean, illustre Jean ! si tu es le disciple que chérissait Jésus, je t'en supplie par cet honneur lui-même, fais que je sois le pécheur à qui Jésus pardonne. Si sa glorieuse poitrine fut souvent la couche familière de ton repos, qu'elle devienne pour moi, par ton intercession, un asile de propitiation et de salut. Je l'avoue, ô mon puissant Seigneur, ô le bien-aimé de Dieu, ta colère contre un coupable qui a insulté le Dieu, de qui tu es si tendrement chéri, n'est que trop juste ; mais il est certain aussi que le maître se laisse quelquefois fléchir par un ami en faveur du serviteur qui l'implore. Ainsi donc, ô bienheureux Jean, toi que Dieu chérit à si un haut degré, le serviteur qui l'a offensé te conjure instamment de lui rendre ses bonnes grâces. Que tu viennes en aide au coupable, non point en le justifiant, mais en intercédant pour lui, ô bien-aimé de Dieu, il n'y a rien là qui soit contraire à l'amour de Dieu. Ce n'est point essayer d'excuser mes iniquités, ni chercher un avocat pour les défendre que de confesser hautement mes prévarications, et réclamer un médiateur. O ami de Dieu, ne regarde pas comme l'ennemi de Dieu ou le tien, l'infortuné qui croit et confesse, en t'aimant autant qu'il lui est possible, que tu es l'ami de Dieu. Si je crois, si je confesse, si je veux aimer ce don sacré de l'amour de Dieu pour toi, je t'en conjure par cette grâce précieuse elle-même, détourne de ma tête

la haine de Dieu que j'ai méritée. Fais, ô seigneur puissant, fais à cause de celui qui t'a si tendrement aimé, puisque je suis moi-même l'œuvre de ses mains, son serviteur et le fruit de sa rédemption, fais à cause de lui et auprès de lui qu'il ne perde pas la créature qu'il a formée, qu'il ne détruise pas l'esclave qu'il a racheté au prix de son sang. Obtiens-moi cette faveur, s'il est vrai que tu aies véritablement à cœur les œuvres sorties de ses mains et le témoignage que l'homme rend à son nom béni.

Jésus, contre qui j'ai si injustement péché ; Seigneur, que j'ai méchamment méprisé ; Tout-Puissant, que mon orgueil a irrité ; ô mon Dieu, qui honorez de tant d'amour Jean, votre bienheureux apôtre, le pécheur, le coupable insolent qui vous a outragé fuit votre aspect devant lequel il tremble pour se réfugier dans les bras de votre bien-aimé. Tout chargé de crimes et tout souillé de désordres qu'il est, il ose entre lui et la sentence de votre équitable jugement qui le menace jeter un nom qui vous est cher. Par cette bienheureuse dilection, ô mon Sauveur, pardonnez au suppliant qui implore la protection de votre disciple favori. Quel sera le nom qui vous attendrira en faveur du criminel si vous condamnez celui qui vous invoque par le nom de votre bien-aimé ? Mon Dieu, dans quel asile serons-nous en sûreté si vous frappez le pécheur jusque sous le nom de votre ami le plus tendre ? où sera le

refuge inviolable si le nom de votre bien-aimé lui-même ne nous sauve pas du péril? Seigneur, Seigneur, que celui qui recourt à votre bien-aimé ne ressente pas les effets de votre haine! Seigneur, Seigneur, que ma perversité ne soit pas plus forte pour ma ruine éternelle que le crédit de votre bien-aimé pour ma réconciliation. O le plus débonnaire de tous les maîtres, que votre haine pour moi ne soit pas plus puissante pour perdre l'ouvrage de vos mains que la tendresse de votre bien-aimé pour pardonner au serviteur que vous avez racheté.

O Dieu, dont la bonté est infinie, vous qui ne haïssez rien de ce vous avez créé, voilà celui auquel vous avez donné une première fois la vie et que vous avez régénéré. Pourquoi, Seigneur, perdriez-vous celui qui s'accuse et qui vous invoque, si vous ne haïssez rien de ce que vous avez créé? Faites donc, ô clément Seigneur, à cause de celui que vous avez aimé de l'amour le plus tendre parmi tous vos disciples, que vous ne soyez pas l'auteur de ma damnation, puisque vous êtes l'unique auteur de mon salut. Soyez-en béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

---

---

## MÉDITATION SOIXANTE-HUITIÈME. 339

AU MÊME APÔTRE.

Pour qu'il obtienne au pécheur le double amour de Dieu.

S. Jean, illustre Jean, l'un des grands apôtres de Dieu et des chefs éminents de son royaume, c'est à dire l'un de ceux qui sont si largement pourvus de la dilection par laquelle Dieu aime sa créature et en est aimé, et qui n'es pas moins riche en dilection pour les âmes chères à Dieu ; ô toi, qui nages dans cette bienheureuse abondance et regorges de ces bienheureux trésors, voici une âme infortunée, mais chrétienne, une âme pauvre et indigente de toutes les richesses que tu possèdes à un si haut degré. Elle se présente affamée à la porte de ta clémence, mendiant avec des larmes de supplication l'aumône de ton opulence, afin que sur cette abondance qui peut sans décroître te suffire à toi et à bien d'autres encore, tu daignes lui accorder au moins de quoi l'aider à vivre. Opulent ami de Dieu, prends pour l'âme d'un pauvre serviteur du Dieu qui te chérit, prends dans le riche trésor de ton âme une aumône bien légère pour toi, immense pour moi ;

bien facile pour toi, vitale pour moi, afin que mon Seigneur, auquel il a plu de t'enrichir pour que tu enrichisses autrui, daigne me reconforter, ne fût-ce que pour me conserver la vie. Certes, ô mon seigneur, ô le bien-aimé de Jésus-Christ, mon âme, je suis contraint de l'avouer la rougeur sur le front, est bien dénuée de ce double amour de Dieu, car elle aime Dieu beaucoup moins qu'elle ne le doit, et Dieu à son tour l'aime beaucoup moins que ne le réclament ses nécessités. Sur le premier point, je confesse mon injustice; sur le second, je reconnais que Dieu est juste; des deux côtés je sens toute la profondeur de ma misère par un juste jugement de Dieu. En disant cela, ô Dieu de justice et de miséricorde, je n'ai pas oublié les bienfaits de votre amour depuis le commencement de ma naissance, et je ne veux pas y répondre par l'ingratitude; mais jusqu'à ce qu'elle soit rassasiée de votre double amour, mon âme affamée fera monter vers vous le cri de sa pauvreté et de son indigence.

En effet, un de vos bienfaits les plus importants et qui me sont le plus doux, c'est d'avoir excité en moi par la suavité de votre attrait une si ardente avidité que mon âme se refuse à toute consolation qui ne vient pas de cette satiété divine. Comme la supplication d'un pécheur qui vous a outragé et qui ne peut vous être cher est impuissante pour l'obtenir, j'invoque à cette fin les mérites de celui qui vous a aimé et que vous aimez

beaucoup. Ainsi donc, ô vous dont la bonté est douceur, dont la douceur est bonté, vous de qui découle tout bien, faites qu'il soit propice à ma demande et vous à la sienne, ou plutôt soyez-moi favorables tous les deux afin que je possède par lui ce bien si désiré de la satiété céleste. Je le sais, Seigneur, je le sais et le confesse, je ne suis pas digne que vous m'aimiez ; mais vous, vous n'êtes certainement pas indigne que je vous aime. Accordez-moi donc, Seigneur, par les mérites de votre ami la faveur que vous méritez si bien, et je deviendrai digne de la faveur à laquelle je n'ai aucun droit. Mais plutôt, Seigneur Jésus, qu'il intercède lui-même pour moi ; car il le peut avec plus d'efficacité. Oui, qu'il invoque pour moi votre cœur compatissant sur lequel il reposait sa tête, et daignez exaucer mon désir par ses prières et à cause de vous.

S. Jean, bien-aimé de Jésus-Christ mon Seigneur, le serviteur de celui que tu aimes te supplie de lui obtenir par le nom de son Seigneur qui t'aime, ce mutuel amour de Dieu. Obtiens-moi donc d'être tellement aimé de lui qu'à mon tour je l'aime dignement. Certes, ô bien-aimé de Dieu, s'il nous honore de son amour à ta considération, tu exerces envers nous la miséricorde ; et si nous l'aimons par ton assistance, tu te montres reconnaissant à son égard. Certes, ô Seigneur, si tu le disposes à nous aimer, tu nous attaches à toi comme autant de débiteurs pour



un si grand bien, et si tu nous excites à l'aimer, tu acquittes envers lui la dette que tu as contractée. Certes, ô bienheureux, quoique tu fasses pour qu'il étende son amour à un plus grand nombre, tu ne diminues rien de ton trésor, et plus tu travailles à le faire aimer, plus tu lui rends à lui-même. Fais donc, seigneur, cette miséricorde au suppliant qui t'invoque, afin de l'enchaîner à toi par la reconnaissance pour un si grand bien et de restituer à Dieu ne fût-ce qu'une seule âme. Ne me refuse pas, seigneur, je t'en conjure, une grâce qui, loin de nuire à personne, procurera la gloire de Dieu, augmentera ton crédit et sera mon salut. Disciple bien-aimé de la tendresse infinie, pourquoi ton abondance refuserait-elle à la pénurie, et ta puissance à la supplication, ce qui n'est nuisible à personne, ce qui apporte avec soi tant de biens ? Si mes fautes sont un obstacle à l'accomplissement de mes vœux, pourquoi tes mérites ne seraient-ils pas plutôt l'auxiliaire de ma demande ? Mes péchés seraient-ils puissants pour me perdre et tes mérites impuissants pour me secourir ! Loin de moi cette pensée, seigneur ! que je ne sois pas réduit à éprouver ce que j'ai horreur d'exprimer ! Pourquoi enfin celui qui demande serait-il repoussé à cause de ses offenses, puisqu'en les confessant, il ne demande rien par ses mérites, mais par les tiens ? Pourquoi un refus, puisque les mérites dont il se couvre sont supérieurs aux prévarications qui lui sont repro-

chées? Car, je le tiens pour certain, ton crédit auprès du Dieu qui t'aime, seigneur, est assez puissant pour obtenir de lui qu'après la rémission de mes péchés il m'inspire son amour en me prévenant par son amour.

Ainsi donc, ô bienheureux Jean, fais que celui qui t'aime m'aime également par cette dilatation de la charité que tu as prêchée, que tu possèdes, et en vertu de laquelle, au lieu de porter envie à qui que ce soit, tu veux que le bien dont tu jouis soit commun à tous. Fais en sorte par cette réciprocité d'amour que tu lui dois d'acquitter envers lui la dette d'amour que j'ai contractée avec celle que tu as contractée toi-même, puisque pour sa seule dilection tu lui dois non seulement la tienne, mais celle de beaucoup d'autres. En effet, ô bienheureux Jean, tu as éprouvé par ta propre béatitude que si personne ne peut rien donner à Dieu avant d'être son débiteur, de même nul ne peut lui rendre au-delà de ce qu'il lui doit. Si donc tous ceux qui aiment par ton assistance le Dieu qui t'honore de son amour sont incapables d'entrer en compensation avec lui, seigneur, ne rejette pas, je t'en conjure, celui qui demande à être compté parmi eux. Convertis ma tiédeur en amour, embrase-moi du feu de sa dilection; viens en aide à mes efforts; écoute ma prière.

Seigneur Jésus, de qui je veux être entendu; Jean, que j'invoque pour intercesseur, telle est

la violence de mes désirs que mon cœur a résolu de vous faire violence, non pas malgré vous, mais librement; non pas contre votre volonté, mais avec votre acquiescement. Souffrez donc ma contrainte, pardonnez-la-moi, et quoi que mon cœur imagine pour conquérir votre amour, imputez-le à l'amour : supportez ma violence, car c'est l'amour de l'amour de Dieu qui me travaille. Seigneur et seigneur, vous vous aimez réciproquement, je le crois et je le sais; mais comment en ferai-je l'expérience si ce que je vous demande par l'un et par l'autre, vous ne me l'accordez pas? Jésus, par quelle voie me prouvez-vous, par quelle voie prouverai-je à mes frères votre amour pour Jean si, quand je vous en supplie à cause de lui, vous ne m'accordez ni d'être aimé de vous, ni de vous aimer? Jean, par quelle voie m'apercevrai-je qu'il t'aime si tu n'obtiens de lui qu'il m'aime également, ou que tu l'aimes si tu ne me viens pas en aide comme je le fais moi-même? Excuse ma témérité; c'est l'amour de Dieu qui me contraint à parler ainsi. O vous, mon Dieu, et toi, son bien-aimé, ne vous aimez donc pas pour vous seuls qui êtes en possession de la béatitude, mais aussi pour nous qui sommes dans la misère. Nous nous réjouissons avec vous; souffrez avec nous. Ne bornez point à vous seuls la jouissance d'un si grand bien en le restreignant ainsi à vous deux; mais qu'il en coule sur nous quelques gouttes, qui, se répandant en nous

mêmes, engraisent nos âmes et les inondent d'allégresse.

Jean, qui chéris tendrement ton Dieu, toi qui assuré de ta propre félicité te glorifies dans la bienheureuse plénitude de votre mutuelle dilection, sois pour le pauvre qui mendie à ta porte cette dilection mutuelle un dispensateur d'autant plus libéral que tu te sens dans une plus grande abondance, et que tu me vois dans un plus lamentable dénûment. En effet, tu connais, seigneur, tu connais celui qui dans une de ses épîtres porta ce décret : « Qu'un homme, ayant les biens de ce monde, et voyant son frère dans la détresse, ne lui ferme pas ses entrailles. » Quoi donc, seigneur? celui qui, possédant les biens de la vie éternelle, voit l'âme de son frère dans la détresse, lui fermera-t-il ses entrailles? Miséricordieux précepteur, si tu as voulu que les entrailles du riche, pourvu des biens de ce monde, ne se ferment pas à la détresse de la terre, n'as-tu pas voulu mille fois davantage que les entrailles de celui qui possède des biens meilleurs s'ouvrent à une détresse plus dangereuse. Eh bien! je t'entends nous ordonner de dilater nos entrailles; j'aperçois entre tes mains les biens par lesquels la créature aime Dieu et en est aimée, et tu vois mon âme dans la nécessité. Voilà celui qui possède et qui ordonne, d'une part, de l'autre, celui qui est dans le dénûment; ils sont tous deux en présence et se regardent réciproquement. Si ton regard, seigneur,

est plus tendre que ma prière n'est fervente, que ton regard me tienne lieu de prière ; car tu n'as point écrit : « Si quelqu'un voyant son frère prier lui ferme ses entrailles, » mais bien : « *Si voyant son frère dans la détresse.* »

Courage donc, seigneur, contemple ma détresse, ou plutôt tu la contemples en ce moment. Mon âme, ô non âme, recueille tout ton amour pour te précipiter en sa présence. Arrivée devant lui, crie de toutes tes forces, et pousse ce gémissement ; « *Tu me vois.* » Répète tour à tour et jusqu'à l'importunité : « *Tu me vois, et vois-moi.* Jean, tu me vois certainement ; oui, tu me vois. Vois-moi donc efficacement. Seigneur, tu me vois pour me connaître, vois-moi pour avoir pitié de moi. Tu vois et tu connais, vois pour que je connaisse. Tu vois et tu connais ma nécessité, vois-la pour que je connaisse ta bonté. Vois-moi, vois-moi puisque tu me vois. Je sais depuis longtemps que tu me vois, fais que je l'éprouve aujourd'hui. Je le sais, fais que je le ressente. Mais quelle objection s'élève au fond de mon intelligence ! Je te l'accorde, seigneur, c'est pour un frère que tu as prescrit de dilater ses entrailles ; mais suis-je ton frère ? suis-je ton prochain ? je n'ose pas plus affirmer ce que je désire que je ne veux accorder ce qui m'est préjudiciable. Jésus, son maître, regardez-nous tous les deux. Seigneur, mon âme est haletante de soif devant le ruisseau, mais elle ne peut s'y désaltérer, si rien ne coule de la source.

Source de miséricorde, laissez jaillir vos eaux sur lui pour que je m'abreuve de vous en sa personne. O débonnaire, répondez pour moi. J'ai recours à la source elle-même; au-delà je ne puis rien. Que mon âme ne périsse pas de sécheresse auprès de la source de vie; que mes lèvres ne s'y ferment pas dans l'aridité qui les dévore. Que votre convive rassasié écoute la sentence, et que votre convive altéré aspire en lui votre clémence. Dites-lui : « Jean, qui te semble avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs? » Et toi, bienheureux Jean, réponds-lui ce que tout le genre humain lui répond sur son Samaritain, en lui rendant grâces; réponds-lui : « Celui qui exerça la miséricorde à son égard. » Courage, ô bon Jésus! vous avez commencé à aider, ma prière; maintenant je la remets entre vos mains. Puisque vous êtes la bonté parfaite, consommez-la. Dites, je vous en supplie, à Jean votre bien-aimé, en me désignant à lui comme votre serviteur : « Va, et fais de même. »

Espère et réjouis-toi; réjouis-toi et aime, ô mon âme. Celui que tu craignais d'invoquer te prépare lui-même un intercesseur. Tu le suppliais par un autre à la manière d'un mendiant, parce que de toi-même tu n'osais aller à lui, et voilà qu'il accourt, achevant ta prière là où tes forces défailaient. O bonté! ô tendresse! ô amour! voilà dans quelle mesure il te prouve qu'il t'aime, et dans quelle mesure il t'excite à l'aimer! Poursuis

donc et espère, non pas en toi, mais en lui ; car celui qui consomme ainsi ta prière exaucera ton désir. O mon cœur, ô ma chair, et tout ce qui est en moi, réjouissez-vous en lui, aimez-le et bénissez-le. Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION SOIXANTE-NEUVIÈME.

A S. ÉTIENNE.

Charité et mort du glorieux martyr. Le pécheur l'invoque avec confiance.

S. Étienne, bienheureux Étienne, charitable Étienne, intrépide soldat de Dieu, au premier rang dans la bienheureuse légion des martyrs, prince puissant, un des princes éminents du ciel, je l'ai appris, seigneur, je le crois et je l'embrasse avec allégresse, j'ai appris que retenu encore sur la terre, la lumière de ta sainteté brilla d'un si vif éclat que la dignité angélique resplendissait sur ta face vénérable ; telle fut la pureté de ton cœur que tes regards bienheureux voyaient Dieu dans sa gloire ; enfin tu brûlas d'une si ardente charité que tes pieuses lèvres priaient avec tendresse pour les impies qui t'immolaient. Il en a été ainsi, ô débonnaire Étienne ; oui, il en a été ainsi. Que ce soit la vérité, je m'en réjouis, je m'en félicite et je m'applaudis avec transport de

l'avoir connue. En effet, redoutant la sentence que le juste juge tient suspendue sur ma tête, tremblant de frayeur devant le supplice que mérite un pécheur et un coupable tel que moi, j'ai besoin de quelqu'un qui me vienne en aide; et il est doux, il est rassurant pour moi de t'invoquer avec la qualité d'intercesseur pour fléchir en ma faveur le Tout-Puissant ton ami, mon Seigneur et mon Créateur ainsi que le tien. Je sais, seigneur, et je tiens pour certain que par la grandeur de tes mérites tu en as le pouvoir; ton abondante charité me donne la confiance que tu en as la volonté; l'immense miséricorde du juge me fait espérer qu'il ne te refusera rien. Voilà pourquoi donc un pécheur que poursuivent les remords se réfugie auprès de toi dans son trouble et son anxiété.

Abaisse tes regards, ô pieux Étienne, sur ma tristesse et dilate pour elle ta charité. Qu'aperçois-tu en effet? Un criminel debout et comparaisant devant le formidable juge. Il est accusé d'offenses graves et multipliées. Il est convaincu par le témoignage de sa propre conscience; convaincu par les yeux de son juge qui déposent contre lui. Il n'a point opéré assez de bien pour contrebalancer ses fautes. Par sa dévotion passée, il n'a su mettre dans ses intérêts aucun ami du juge pour lui servir d'intercesseur; en les offensant tous, il a mérité de les avoir tous pour accusateurs. Un juge terrible dans ses menaces, dont la rigueur est intolérable, qui a été outragé sans mesure, et qui



est violemment irrité. La sentence, une fois prononcée, irrévocable ; un cachot ouvert pour se refermer sans retour. Dans ce cachot des tortures épouvantables toutes prêtes ; des bourreaux, sous les armes et n'attendant que le premier signal de la sentence pour entraîner aux supplices le condamné ; tortures sans fin, sans intervalle, sans adoucissement ; bourreaux horribles, infatigables, inaccessibles à la pitié. La frayeur trouble le coupable ; sa conscience le confond ; ses pensées s'élèvent contre lui ; impossible de fuir. C'est dans cet état qu'il attend la formidable sentence. Voici un malheureux dans un péril plein d'angoisse, dans une angoisse pleine de péril ! Voici un homme qui a besoin d'une prompte assistance ! Où est maintenant, ah ! maintenant vienne à son secours celui qui, sous le poids de la tribulation, a eu pitié de ceux qui le lapidaient. Ah ! qu'il prie maintenant pour cet infortuné celui qui a prié ce même juge pour ses assassins ! Étienne, Étienne, toi qui mérites vraiment ce nom, puisque tu es véritablement couronné, Étienne, encore une fois Étienne, l'heure de la tendresse est venue ; le temps de la miséricorde est arrivé ; voici en un mot l'occasion de déployer ta charité ; car je suis toujours dans ce péril imminent, quoique je n'y pense pas toujours, et alors, d'autant plus à plaindre et d'autant plus misérable que je puis l'oublier. En effet, Dieu me voit toujours moi et mes péchés ; sa rigoureuse justice menace toujours mon

âme pécheresse. L'enfer est toujours ouvert, ses tortures toujours prêtes, les ennemis invisibles toujours là sous les armes, pour entraîner aux supplices mon âme infortunée.

Tel est mon état pendant que je veille; tel est mon état pendant que je dors; tel est mon état pendant que je ris, que je plaisante, que je m'abandonne à l'orgueil, à la médisance, à la colère, à la vengeance; tel est mon état pendant que je recherche misérablement les délices du corps. En un mot, tel est mon état, toujours et partout. Hâte-toi donc, je t'en conjure, ô Seigneur compatissant, hâte-toi, avant que je sois condamné; avant que les bourreaux, ennemis du genre humain, m'entraînent; avant que le cachot infernal m'engloutisse; avant que les tourments de la géhenne me consomment.

Mais vous, vous, ô mes péchés, vous êtes trop grands, vous êtes trop nombreux, pour que le refus de vous pardonner ne soit pas un acte de justice. Je sais, ou pour mieux dire, il est certain qu'il en est ainsi; oui, je le confesse, cela est vrai. Mais plus ma misère est étendue, plus ma détresse est pressante, plus la tendresse de celui qui me remettra mes offenses paraîtra merveilleuse; plus le crédit de mon intercesseur auprès de celui qui m'accordera ma grâce brillera de tout son éclat. Je ne le sais que trop, ô seigneur bien aimé de Dieu, en offensant Dieu, je t'ai offensé du même coup, toi et tous les

saints ; mais telle est l'extrémité de ma misère que je suis contraint d'appeler à mon secours ceux là même dont je n'ai que des supplices à attendre. Et de votre côté vous êtes tellement remplis de cette source inestimable de tendresse, toi et les autres saints, qu'il vous est doux de délivrer avec amour ceux que vous pourriez condamner avec justice. Tes mérites sont grands, ô puissant Étienne. Tes mérites sont assez considérables pour nous suffire à l'un et à l'autre, et s'ils me profitent à moi, à toi ils n'enlèvent rien. Tu le vois, ô bienheureux Étienne, j'ai exposé devant Dieu et devant toi tous les péchés qui agitent, effraient et accablent mon âme. Dis, ô maître compatissant, dis à ton très compatissant ami, à celui qui t'aime si tendrement : « Seigneur, ne lui imputez pas ces péchés. » Dis pour un indigent qui t'invoque ce que tu as dit pour un peuple qui t'immolait. Ta charité n'a qu'à parler, et je suis certain que la bonté infinie de Dieu me remettra toutes mes prévarications. N'est-il pas miséricordieux et mon Créateur ? ne suis-je pas un infortuné et l'ouvrage de ses mains ? n'es-tu pas l'ami bien aimé de celui qui est béni dans tous les siècles ? Ainsi soit-il.

CHARITÉ DE S. ÉTIENNE.

Pendant que tes ennemis en délire t'accablaient d'une grêle de pierres, toi leur ami, que faisais-tu, suivant le témoignage de la véridique Écriture ?

Fléchissant les deux genoux en terre, tu criais à haute voix : « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché. » O cœur, riche en trésors de charité, puisqu'il en débordait une si abondante miséricorde sous le faix de l'affliction ! O âme enflammée d'un si ardent amour, pénétrée d'une immense charité, puisqu'il en jaillissait, au choc de la tribulation, des étincelles si ardemment suaves, si suavement ardentes ! O rayon fécond en miel de dilection, puisqu'il en ruisselait sous la main qui le pressait des gouttes si agréables et si opulentes ! « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché. » Homme bien heureux, quelle pieuse espérance tu rallumes au cœur des pécheurs qui te chérissent, lorsqu'ils recueillent de tes lèvres ce témoignage de ta sollicitude pour les impies qui te haïssaient ! Vaisseau où surabonde la plénitude de la charité, de quelle fécondité tu abreuveras ceux qui désirent t'embrasser au fond de leur cœur, puisque tu inondes ainsi ceux qui te bannissent de leur cité ! Quand tu présentes un pareil breuvage à ceux qui se ruent sur toi, haletants de fureur, comment reconforteras-tu ceux qui se réfugient auprès de toi, haletants de frayeur. « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché. » Comment répondra-t-il à l'invocation, celui qui ne savait répondre à la provocation par d'autre insulte ? avec quelle bienveillance accueillera-t-il le cœur humble, le noble triomphateur qui, du fond de ses abaissements, secourait ainsi l'orgueilleux ? avec quelle

promptitude délivrera-t-il l'affligé aux jours de sa puissance, celui qui, au moment de son affliction, venait ainsi en aide à ceux l'affligeaient !

Eux, ils se hâtaient de t'arracher la vie ; toi tu t'empressais de sauver la leur ! Eux, le cou tendu, et dans les transports de la rage, ils s'apprêtaient à t'immoler ; toi, les genoux en terre, tu priais à haute voix, pour les empêcher de périr. A haute voix ! car la charité de ta prière était grande ; les genoux en terre ! car la simplicité en était véritable. L'orgueil broyait l'humilité sous l'instrument du supplice, et il s'en exhalait un suave parfum de charité. La haine frappait la charité contre la roche, et elle rendait des sons pleins de tendresse. L'impiété broyait la piété contre la pierre, et l'huile de la miséricorde bouillonnait à grands flots.

Oh ! que ne puis-je mériter par mes prières de faire jaillir de la charité d'Etienne cette huile que ses ennemis lui arrachèrent sous la grêle homicide de leur lapidation ! En effet, mon âme se dessèche dans l'accablement d'une langueur qui ne se guérit que par l'huile de la miséricorde. Oh ! qu'il daigne répéter seulement à Dieu pour moi et pour mes péchés ces simples mots : « Seigneur, ne lui imputez pas ce péché. » Apprends-moi, bienheureuse âme du bienheureux Etienne, de quelle faveur tu t'enivrais, de quelle satiété tu étais inondée, lorsque ton cœur laissa échapper une parole si excellente ! Qu'un pareil mot est doux pour mon âme ; il est plus parfumé pour ma bouche que le rayon de miel le

plus exquis. Plus je le goûte, plus il renferme de douceur ; plus je le presse, plus il en sort de délices ; plus je le contemple, plus il brille ; sous quelque aspect que je l'envisage, il augmente de suavité. Il a la forme de la foi, il possède la solidité de la patience. Il attire par le pur éclat de la simplicité ; il resplendit par les couleurs de la bénignité. Il a la saveur de la charité ; il exhale un souffle de tendresse ; au toucher, il rend un son de mansuétude ; à l'oreille, il signifie miséricorde. Dis-moi donc, ô bienheureux Etienne, ce que récélait ton cœur pour qu'il s'en échappât un si merveilleux mélange de douceurs ? C'est que tu étais rempli de toutes les suavités, que tu en étais orné, que tu en étais embrasé. Par toutes les vertus dont tu étais si richement pourvu, ô toi qui fus un modèle de charité, demande à Dieu que l'aridité de mon âme soit arrosée par l'huile et l'onction de ta charité. Viens à mon secours, pour que mon âme affamée se rassasie du pain de ta charité. Fais qu'avec la grâce de celui qui la créa la froideur de mon âme brûle du feu de la charité.

#### MORT DE S. ETIENNE.

« Et, ces mots à peine prononcés, il s'endormit dans le Seigneur. » O douce parole ! Il s'endormit ! sommeil avec repos ! repos avec sécurité ! sécurité avec éternité ! Tu reposes, ô bienheureux, dans la joie, tu te réjouis dans le repos. Tu te glorifies, ô élu

qui n'as plus rien à craindre, dans la satiété; tu te rassasies dans la gloire. Ta joie ne changera plus; ta lumière ne s'éteindra jamais. Tout ce que tu repousses est loin de toi; tout ce que tu appelles obéit à tes vœux. Ton âme a été altérée de Dieu, qui est la source d'eau vive. Tu es venu à lui, et tu apaises ta soif au torrent de sa volupté autant qu'il te plaît, comme il te plaît, aussi longtemps qu'il te plaît. Toujours rassasié, tu t'y abreuves toujours, parceque tu aimes à t'y abreuver sans jamais connaître le dégoût. Tu t'y abreuves, non pas pour arriver à la satiété de celui qui ne possède pas encore, mais tu t'y abreuves toujours pour éterniser la satiété de celui qui possède déjà. Tu convoites-toujours ce que tu possèdes toujours, et ce que tu es certain de toujours posséder. En effet, tu convoites incessamment et avec un plaisir nouveau le désir délectable lui-même et ta délectable ardeur s'abreuve du désir lui-même avec son abondante satiété. O suffisante béatitude! ô bienheureuse suffisance! qu'il est heureux de s'endormir, de s'endormir dans le Seigneur! Avec quelle paix s'endorment ceux qui s'endorment dans le Seigneur! ils ne seront plus accablés par les fardeaux de la chair; les douleurs de la corruption ne les affligeront plus; ils n'auront plus à combattre contre l'aiguillon des tentations; ils ne seront plus troublés par les soucis de l'indigence: Dieu a essuyé toutes les larmes de leurs yeux.

O riche et bienheureuse paix, que je suis loin

de toi. Voilà, en effet, qu'au moment où j'essaie de tremper mes lèvres à la félicité d'autrui, je suis contraint d'avaler à pleines gorgées les flots amers de ma propre infortune, qui m'excite à garder le silence sur des biens que ma pensée ne peut pas même imaginer, et à pleurer les maux lamentables que je ne puis que trop palper par la souffrance. Hélas! que je suis malheureux où je ne suis pas et où je suis, moi qui ne sais pas où je serai un jour! Une lutte déchirante s'établit entre mon âme et la chair qui lui est unie; elle ne veut pas la suivre, et elle ne le peut sans effroi; elle n'ose pas l'abandonner, et elle n'y parvient pas sans douleur; elle veut l'entraîner sur ses pas, et elle échoue, malgré tous ses efforts. Homme infortuné que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? Je t'en conjure, ô bienheureux Etienne, je t'en conjure, prends pitié de mon infortune qui a besoin de ta compassion, moi qui applaudis à ton bonheur sans que tu aies besoin de ma joie. Que par tes mérites la grâce de Dieu me délivre, au nom de Jésus-Christ notre Seigneur, de ce corps de mort, afin que je m'endors et que je repose un jour dans la paix, en notre Seigneur, qui étant Dieu, vit et règne pendant toute la durée des siècles. Ainsi soit-il.



---

## MÉDITATION SOIXANTE-DIXIÈME.

A S. LAURENT.

Pour lui demander la grâce de se vaincre soi-même.

Bienheureux martyr et fervent ami du Sauveur, Laurent, que couronne le laurier de la véritable félicité, vaisseau précieux de la maison divine, fidèle dispensateur du céleste trésor, et miséricordieux pourvoyeur des pauvres de Jésus-Christ, je t'appelle au secours d'un infortuné qui désire invoquer la face de Dieu, mais qui, arrêté par la grandeur de ses péchés, n'ose lever ses regards vers sa majesté. Debout donc, témoin valeureux de la puissance du Christ, déploie envers moi ta bienfaisance ; contemple ma détresse, et porte-lui ma prière. Anéantis mes péchés par ta pieuse intercession ; extirpe mes vices par ton indulgente assistance afin que, dégagée de leurs étreintes, mon âme allume librement en elle les feux de cette charité qui t'embrasa si heureusement de saints désirs pour le Christ. Si je me présente devant toi, ô très précieux seigneur, c'est principalement parce que je vois briller en toi la flamme de sa charité. En effet, qui pourra jamais imaginer, quel esprit saura calculer, quelle intelligence sera ca-

pable de comprendre avec quelle affection, avec quel transport de sainte ardeur tu tenais son amour enraciné dans ton cœur; je me trompe, comment tu attachais étroitement ton amour à son cœur, alors que rempli intérieurement de sa suavité tu paraissais oublier les flammes qui dévoreraient ton corps. Entre, ô mon âme, jusqu'au fond de cette contemplation spirituelle, et pénètre, si tu le peux, dans le sanctuaire le plus secret de ce cœur bienheureux, qui aimait si passionnément son Seigneur. Considère de quel doux lien de charité cette âme fut enchaînée lorsque, du milieu de l'incendie qui consumait sa chair mortelle, l'amour intérieur envoyait au ciel ses louanges et ses chants d'allégresse. Oui, regarde et admire; admire et réjouis-toi; réjouis-toi et aime; aime et loue. Quelle que soit l'attention que tu apportes à ce sublime spectacle, la douceur de l'amour qui inondait le martyr et dont les effets assuraient sa félicité surpasse ton entendement. Toutefois, en fixant sur lui ta pensée, tu y gagneras du moins de soupirer après cette satiété et d'en éprouver le besoin, aussi longtemps qu'il te faudra l'attendre. Car, plus la faim te torture, plus tu jouiras abondamment de la satiété quand tu la posséderas. Ne cesse donc de crier; ne rougis pas de mendier à la porte de ce riche trésorier dont tu imploras le secours. Sage et fidèle dispensateur, il distribuait jadis aux pauvres les largesses de l'Eglise. Demande-lui humblement de verser aujourd'hui

sur toi quelques gouttes du trésor de sa charité, qui alimentent de jour en jour ta faim et te fassent soupirer constamment après cette satiété.

Voici donc, ô Laurent, puissant et très précieux témoin du Sauveur du monde, ce pauvre, affamé et dénué de tout, qui crie à la porte de ta tendresse non pas pour que tu apaises, mais pour que tu accroisses sa faim de plus en plus, après l'avoir soulagée un moment par la saveur de ta charité, n'importe laquelle ; pour que tu allumes en moi ma soif pour elle, en versant dans mon âme altérée une goutte de ta douceur, si petite qu'elle soit, afin que toute douceur qui ne découle pas de cette source me soit importune, si toutefois on peut appeler de ce nom tout ce qui ne lui emprunte pas sa saveur. Conséquemment, ô bien-faisant Seigneur, qu'aucune satiété, fille des voluptés mondaines, ne dissipe la faim, bien faible encore il est vrai, que cette indigence fait éprouver à mon cœur ; qu'aucune délectation charnelle n'éteigne cette soif ; loin de là, qu'elle augmente de jour en jour dans l'âme de ton humble ami. Que mon âme avide de cette faim dédaigne tous les biens de la terre, afin que détachée de ceux-ci, mais avançant de plus en plus dans celle-là, elle parvienne par cette faim spirituelle à la bienheureuse abondance dont tu as mérité toi-même d'être rassasié, riche de mérites insignes et couronné de bonheur. Que d'autres aillent frapper à la porte de l'opulence, afin de repousser les in-

commodités de la faim par les aliments de la satiété corporelle ; pour moi, je heurte à la porte de ta tendresse, pour mériter d'échapper à la satiété des plaisirs terrestres et d'obtenir la faim indéfectible de la céleste douceur. Avoir faim de la céleste douceur, en avoir soif, gémir et soupirer après elle ; voilà mon vœu le plus ardent.

Prends en main mes intérêts, ô très glorieux martyr. *Assez prié*, dit peut-être un vain et indiscret flux de paroles. Mais le désir et l'amour me crient bien plus haut : *Persévère avec plus d'ardeur encore dans la prière*. Est-il donc vrai, ô très doux seigneur, ô fervent zélateur du Christ que le caractère du véritable amour pour la prière soit de croître à proportion que l'on s'y applique ? Est-il donc vrai que tous ceux qui prient en esprit et en vérité soient tellement attirés par le souffle incomparable de la charité, qu'ils aiment à prier encore lorsque leur prière semble déjà parvenue à son terme ? Oui, sans doute. Bienheureuse l'âme qu'embrase véritablement un pareil incendie ! Mais pour clore enfin cette prière, quelque indigente qu'elle soit, ô Laurent, bienheureux martyr, une des colonnes fondamentales de l'Église de Dieu, toi qui pour ton bonheur méritas d'entendre ces paroles sortir de la bouche du miséricordieux Jésus : « Viens, homme de bons désirs, mes anges vont « te recevoir parce que tu ne m'as point renié au « milieu des flammes, et que tu m'as confessé dans « la tribulation, » ô Laurent, je t'en conjure, se-

conde ma prière, par la puissance et la sublimité de tes mérites, afin que moyennant ton intervention et le secours de notre débonnaire Seigneur Jésus, je mérite d'obtenir ce que je désire le plus, c'est à dire l'extirpation complète de toutes mes iniquités, et mes progrès spirituels dans la charité véritable, jusqu'à la fin de mes jours, avec la grâce de notre Seigneur et Rédempteur, qui vit et règne dans toute la durée des siècles avec le Père et l'Esprit saint. Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION SOIXANTE-ONZIÈME.

A S. MARTIN.

L'âme plongée dans l'abîme du péché pousse un cri de détresse vers son saint patron.

Créature faible et pécheresse, dont l'indigence est extrême et qui ne contristas que tropton Dieu, secoue enfin ta torpeur, contemple ta détresse et appelle la miséricorde sur ta misère. O mon âme, réveille-toi ; sors de ton assoupissement, ô mon infortunée ; pousse, ô ma criminelle, des cris de douleur vers le Dieu que tu as irrité, pour essayer d'adoucir son visage. — Mais il habite au plus haut des cieux, et moi au plus bas de la

terre. Comment ma voix parviendra-elle jusqu'à lui? — Eh bien! j'éleverai mon âme au dessus de moi-même, pour qu'elle attache ses regards sur celui qui réside au dessus d'elle, et le détermine à écouter sa supplication. — Mais il est la justice incréée, et moi je suis couvert d'iniquités. Comment prêtera-t-il l'oreille à mes gémissements? — Eh bien! je descendrai en moi-même; j'en bannirai tout, excepté lui et moi; alors j'épancherai devant lui mon âme et tout ce qui est en moi. Je réchaufferai mes sentiments d'amour, pareil à l'infortuné qui se plaint et dont la misère est à plaindre; je répandrai en sa présence mes amertumes, pour voir s'il se laissera toucher par sa bonté. — Mais mes prévarications sont trop grandes et trop innombrables. Ma prière est impuissante et ne peut être accueillie sans intercesseur.

— Je prierai un des serviteurs bien aimés de Dieu. Peut-être le Très-Haut l'écouterait-il au lieu de moi? J'invoquerai l'illustre confesseur Martin, dont le nom est glorifié par tout l'univers. Martin, puissant Martin, oh! daigneras-tu entendre mes gémissements! Mais si Dieu me dédaigne, qui m'honorera d'un regard? Si Dieu détourne de moi son visage, qui le tournera sur moi avec indulgence? Ou si Dieu me hait, qui de mes intercesseurs écouterait-il? Dieu de bonté et de miséricorde, votre aversion pour le pécheur qui revient à vous ira-t-elle jusqu'à refuser à vos élus les plus chers la permission d'être sensibles à

son infortune ? Un misérable qui gémit vous inspirera-t-il assez d'horreur pour que vous demeuriez sourd à cause de lui aux supplications de ceux que vous affectionnez ? Quoi donc ! Vous dont nous célébrons la bonté et la miséricorde, comme supérieure à la malice humaine, vous vous enflammeriez contre un pécheur repentant d'une indignation qui vous ferait oublier ce que vous êtes ! Écoutez-moi donc à cause de vous-même, ou bien souffrez qu'un de vos amis m'écoute, afin que vous m'écoutez par sa bouche. Seigneur, si vous fermez votre oreille à la voix de mes cris, parceque vous êtes juste, n'empêchez pas du moins une oreille amie de s'ouvrir aux supplications d'un infortuné, parceque vous êtes compatissant. O débonnaire, votre clémence surpasse tout ce que je puis imaginer ; faites que j'en ressente les effets dans la mesure de mon espérance. Seigneur, le serviteur que vous avez créé et régénéré a une si grande confiance en votre tendresse que, tout coupable qu'il est envers vous, il ose vous demander un intercesseur. En effet, nul ne me repoussera que par vos ordres, nul ne me sera favorable qu'avec votre permission. Et cependant ce que vous me refusez à cause de mes péchés, vous me l'accorderez, je l'espère, en vertu des mérites de votre ami. O débonnaire, à qui je demande un intercesseur, ne laissez pas éclater votre vengeance sur moi, puisque vous ne donnez jamais au lieu de pain une pierre, au lieu de poisson un

serpent, au lieu d'œuf un scorpion. Accordez-moi donc, ô mon Dieu, pour intercesseur l'illustre confesseur Martin, dont vous avez glorifié le nom bienheureux par tout l'univers.

S. Martin, je t'en conjure par celui qui a rendu ton nom vénérable à l'univers tout entier, ne refuse pas ta protection à un indigent qui recourt à elle. Dans quel but, ô mon seigneur, tous les habitants de la terre t'invoquent-ils, sinon pour que tu sois l'avocat de tous ceux qui t'implorent? Que signifient ces mots placés sur toutes les lèvres: « S. Martin, mon seigneur! S. Martin, mon seigneur, » sinon, afin que l'on puisse dire: «S. Martin, mon appui; S. Martin, ma protection.» Pourquoi ton nom est-il répandu partout, sinon pour qu'il contribue à répandre dans le monde quelque bien signalé? Ta renommée m'appelle; tes prodiges m'attirent; tes miracles me captivent; tes œuvres m'entraînent à tes pieds pour y réclamer ton assistance et ton intervention. Mais à quoi bon raconter tes miracles, puisqu'ils sont encore au dessous de ta puissance? Pourquoi rappeler tes œuvres, puisqu'elles le cèdent de beaucoup à la faveur dont tu jouis auprès de Dieu? Que sert d'énumérer les secours que tu as départis à une multitude de pécheurs, puisque les grâces spirituelles que tu peux obtenir sont d'un ordre plus relevé que les guérisons corporelles opérées aujourd'hui par toi dans les cieus et ici-bas autrefois, pendant ton terrestre pèlerinage? En effet, tu n'es



pas seulement puissant sur un point et impuissant sur l'autre. Non, ton pouvoir fécond pour les œuvres qui aboutissent au néant n'est pas stérile pour celles qui ont l'éternité pour moisson. Ce n'est pas pour des œuvres sans portée que tu as marché si glorieusement dans la carrière ! Ce n'est pas pour dispenser de pareils biens que tu es monté si haut ! Distribue donc les richesses éternelles dont tu te glorifies ; réjouis les hommes par les grâces éternelles qui sont ton allégresse ; épanche sur eux les trésors célestes au milieu desquels tu réside ; que notre pénurie nage dans l'abondance dont ta plénitude recueille pour ainsi dire l'éternelle inondation.

O inondation de tes biens ! O abondance de mes maux ! Quelle distance de l'une à l'autre. De quelle félicité te comble celle-là ! à quelle torture me condamne celle-ci ! L'une descend de la plénitude même de Dieu ; l'autre grossit et monte par mon indigence. L'une découle des magnificences de Dieu ; l'autre s'accumule de jour en jour par mon dénûment. Oh ! pourquoi ta céleste inondation ne peut-elle déborder jusqu'à moi pour laver l'abondance de mes maux ? Oh ! pourquoi la plénitude de ta satiété ne peut-elle remplir le vide de mon indigence ? Je n'en doute pas, mon seigneur, tu peux m'obtenir cette grâce, si tu consens à invoquer pour moi le maître qui t'aime d'un amour si tendre. N'attends pas pour m'exaucer que mes cris t'importunent ; tu connais mon impuissance

à prier longtemps. Je suis prompt à défaillir ; mais toi, sois plus prompt à m'assister. Certes, si mon cœur est contrit ; si mes entrailles sont touchées ; si mon âme se liquéfie ; si des ruisseaux de larmes coulent longtemps de mes yeux, alors, je l'espère, tu seras favorable à mes supplications. Ébranle donc, ô mon seigneur S. Martin, ébranle donc toutes les puissances de mon âme ; réchauffe mon cœur, embrase-le de tout l'amour que réclament ses nécessités, afin que j'éprouve les effets de ta bonté, suivant la mesure de ta puissance.

Mais, ô douleur ! Depuis combien de temps languit mon âme ! Depuis combien de temps mon cœur est-il endurci ! Quelle torpeur accable mon intelligence ! S. Martin, d'où vient l'obstacle qui m'arrête ? Pourquoi cette léthargie qui pèse sur mon entendement ? Que signifie ces ténèbres dont mon œil est obscurci ? Pourquoi tout mouvement est-il interdit à mes pas ? Mon âme, seigneur, mon âme veut élever vers Dieu et vers toi son visage et elle retombe sous le poids accablant qui l'entraîne. Elle désire diriger vers vous son regard, et d'épaisses vapeurs lui dérobent votre vue. Elle fait des efforts pour se dégager, et elle est garrottée de chaînes de fer. Elle essaie de sortir, et elle est emprisonnée dans un cachot d'airain ! Quelles sont, seigneur, quelles sont les misères qui assombrissent, accablent, subjuguent et enchaînent ainsi mon âme ? Ah ! ce sont peut-être mes péchés. Mais que dis-je peut-être ? Ce sont véritablement mes

péchés ; oui, ce sont eux. L'amour de la chair m'a ôté toute saveur pour les choses spirituelles ; mon affection pour les biens d'ici-bas en courbant mon âme l'a détournée des biens d'en haut ; mon ardeur pour les jouissances de la terre a éteint en moi l'attrait pour les biens célestes ; l'habitude du vice a étouffé au fond de moi-même le sentiment des biens véritables. Hélas ! je me suis éloigné de ces biens pour me livrer tout entier à ces maux. Écarté des uns ; rivé aux autres ; tombé du faite de ceux-là ; plongé dans l'abîme de ceux-ci ! Ah ! voilà mon cachot et mes chaînes. Voilà mon fardeau et mes ténèbres.

O mes péchés, à quelle fin me tenez-vous en réserve dans ces liens et dans ce cachot, parmi ces ténèbres et sous ce poids accablant ? A quelle fin ? sinon pour le juge formidable, pour les bourreaux et les tortures qui vous attendent ? A quelle fin ? sinon pour le cachot de l'enfer, et pour les chaînes éternelles ? A quelle fin ? sinon pour l'obscurité d'une nuit sans terme et pour le poids d'une mort qui ne cessera jamais.

Voilà pour quels maux vous me réservez : voilà à quel abîme vous m'entraînez. Il n'en faut point douter ; je serai enveloppé de toutes ces douleurs, si auparavant je ne brise vos liens. Je serai l'esclave de ces tortures, esclave que ne pourra racheter aucune rançon, si je ne parviens auparavant à m'affranchir de votre servitude. Aussi bien, ce jour est proche ; oui, il est proche, il est

inconnu. Il arrive à l'improviste ; peut-être même sera-ce aujourd'hui.

O mes iniquités, deviez-vous m'être si cruelles, lorsque vous enivriez mon âme de votre douceur, lorsque vous caressiez mon cœur de vos plaisirs ? Pourquoi me cachiez-vous vos amertumes ? Pourquoi me trahissiez-vous ? Ou plutôt, non, ce n'est pas vous qui m'avez trahi ; c'est moi qui me suis trahi moi-même en me livrant à vous. Ce n'est pas vous qui m'avez trompé ; c'est moi qui me suis trompé moi-même en vous ouvrant le sanctuaire de mon cœur. O démence inouïe ! Je savais que vous ne méritiez aucune confiance, et cependant j'ai eu foi en vous, je me trompe, je n'ai pas eu foi en vous, je n'ai pas cru à vos promesses ; mais, par je ne sais quel étrange égarement de ma vue, je me suis abandonné en aveugle à votre conduite. Je voyais, puisque je vous connaissais et savais quels maux vous traînez à votre suite. J'étais aveugle, puisque tout en vous connaissant, je restais désarmé et sans précaution. O péché, nom horrible, chose exécrationnable, mal qui ne peut se comparer à aucun mal ! L'aveugle ne voit pas la fosse dans laquelle il tombe ; l'homme frappé de démence croit devoir faire ce qu'il fait ; mais celui qui pêche volontairement se jette dans l'abîme les yeux ouverts et avec réflexion. La mort et les tortures, quelles qu'elles soient, ne sont que des tortures ; elles n'ont en elles-mêmes rien de hideux : elles sont dans l'ordre. Le péché lui, porte

avec lui-même sa difformité et entraîne à sa suite le malheur éternel. Mieux valait donc choisir un supplice éternel qui par lui-même n'entraîne pas une éternelle difformité que le péché qui à sa laideur naturelle ajoute des douleurs sans fin. Et certes, ô homme infortuné, tu devais fuir la laideur du péché avec bien plus de soin que la rigueur des plus cruels supplices. Qu'as-tu fait, quand tu as péché ? Par un renversement monstrueux de toutes choses, tu t'es préféré toi-même au Dieu qui te créa, et c'est la souveraine injustice, tandis qu'en supportant l'aiguillon de la douleur, la créature ne fait que se soumettre au plan magnifique de la Providence, et c'est la souveraine justice.

O homme, qu'est devenue ta dignité d'homme ? « Quiconque commet le péché est esclave du péché. » On te l'avait enseigné, et, pour t'asservir à un si grand mal, tu as commis le péché. « Tu es un esprit qui va et ne revient pas. » Tu le savais, et tu t'es précipité dans l'abîme du péché sans fond et sans retour. Oui, mes péchés sont véritablement un abîme, puisqu'ils sont incompréhensibles par leur poids et leur profondeur, incalculables par leur nombre et leur immensité. Cet abîme est sans retour, car nul n'en revient, s'il n'en est retiré par la grâce ; il est sans fond, car pécher volontairement, c'est tomber par une juste conséquence dans l'infini, à moins d'être retenu par la main de la miséricorde. O mes péchés, vous êtes un abîme qui appelle un abîme. Les tortures aux-

quelles vous me réservez sont aussi un abîme comme vous, parcequ'elles sont infinies et absolument incompréhensibles. Malheur à moi ! Le cachot, les chaînes, les ténèbres et le poids de la prévarication m'épouvantaient tout à l'heure ; mais voilà que je suis l'esclave d'un mal auquel rien ne peut se comparer. Par là je suis plongé dans l'abîme, pour être enseveli avec cette lamentable servitude et rouler d'abîme en abîme. Malheur sur malheur ! Épouvantement sur épouvantement ! Torture sur torture ! Mais troisième abîme plus terrible encore. Les jugements de Dieu sont un abîme profond. Peut-être est-ce par la voix de ces cataractes que mon abîme appelle un abîme. Les réservoirs de la colère céleste sont cachés ; les jugements de Dieu sont secrets ; mon abîme appelle donc un abîme par la voix des cataractes de Dieu, puisque l'abîme du péché mérite l'abîme des supplices auxquels nous condamnent les jugements de Dieu. Mes péchés ne fussent-ils pas un abîme, il faudrait trembler encore devant les jugements de Dieu qui sont un abîme profond, attendu qu'ils sont cachés à la pensée humaine et supérieurs à elle.

Ainsi donc, abîme que les jugements de Dieu, abîme que mes péchés, abîme que les tourments qui me sont dus. Sur ma tête, l'abîme des jugements ; sous mes pieds, l'abîme de l'enfer ; au dedans de moi l'abîme des péchés, et moi, au dedans de lui. Je crains que l'abîme qui est suspendu

sur ma tête venant à fondre sur moi ne me précipite avec mon propre abîme dans l'abîme béant sous mes pas, et où les tortures n'anéantiront jamais les péchés, mais où les péchés seront éternellement possédés par les tortures.

Malheureux, qui ai-je offensé? Où suis-je arrivé? Où ai-je fui loin de Dieu? Où me suis-je perdu en l'abandonnant? Qui me cherchera dans cet abîme enveloppé d'abîmes? Qui trouvera la pauvre brebis qui s'est éloignée de Dieu? Ou bien qui, hors de l'abîme du péché, entendra les cris qu'elle pousse du fond du gouffre? Mais vous, ô Seigneur, dont l'œil plonge au plus secret des abîmes, en quel lieu ai-je pénétré qui soit étranger à votre esprit? Où ai-je pu me cacher loin de votre visage? Certes, vous n'êtes pas absent des régions que j'habite, puisque, quand même je descendrais dans les enfers, vous y êtes. Par conséquent, si je vous ai fui méchamment, et si je me suis renfermé pour ma condamnation dans mon abîme, vous m'y voyez aussi. Qui, en effet, excite mon âme au repentir si ce n'est vous? Et comment pourriez-vous l'y exciter, si vous ne la voyiez pas dans son abîme? Seigneur débonnaire, c'est vous qui avez frappé, et vous l'avez réveillée dans l'abîme de ses péchés où elle dormait comme sur la couche de son repos. C'est vous qui l'avez arrachée à ses torpeurs; vous qui l'avez sollicitée au sein de ses négligences; vous qui l'avez fait passer de la joie au repentir, du plaisir à la tristesse. C'est vous qui lui avez conseillé de

demander un intercesseur ; vous-même qui le lui avez désigné. Dieu clément, c'est vous qui avez fait tout cela dans l'abîme où je languis, et vous ne m'écouteriez pas quand je crie du fond de l'abîme ! Voilà ce que vous avez fait pour un fugitif que votre grâce a prévenu, et vous ne suivriez pas la trace de ses pas, quand il veut revenir à vous pour achever l'œuvre que vous avez commencée !

Seigneur débonnaire, grâces vous soient rendues ! Vous avez cherché véritablement dans l'abîme votre créature qui s'était perdue, et vous l'avez retrouvée en la faisant ainsi trembler sur ses fautes. Par les mérites de S. Martin, qui vous est cher, ramenez de l'abîme du péché votre créature perdue que vous avez cherchée et retrouvée ; ne la laissez plus s'égarer désormais ; ne laissez plus descendre dans l'abîme de l'enfer où vous n'allez chercher personne, le serviteur que vous avez cherché et retrouvé. Je vous entends, Seigneur, vous me criez de revenir à vous ; mais les chaînes dont je suis misérablement garrotté et le lourd fardeau qui m'accable m'empêchent de sortir.

Que fais-je, ô S. Martin ! Pourquoi implorè-je Dieu par tes mérites puisque, tu peux l'invoquer avec bien plus du succès, toi qui es devant lui ? Mon seigneur, je t'en conjure par son nom sacré, ne repousse pas le serviteur qu'il a déjà regardé d'un œil favorable, tout criminel qu'il est ; sois-moi propice, je t'en conjure, auprès de Dieu, non pas pour me défendre, mais pour me servir



d'intercesseur, car je ne défends pas mes péchés en sa présence, je les expose à ses regards ; je ne les excuse pas, je les accuse. Je suis coupable ; je suis moi-même devant lui et pour lui mon propre accusateur.

Non, que celui qui m'a créé ne prenne pas la parole pour m'accuser ; je n'ai eu besoin que de moi pour pécher, je suffirai seul à m'accuser. D'ailleurs, s'il est juge pour prononcer contre le coupable qui l'a offensé, il est seigneur pour protéger son serviteur ; il est créateur pour conserver son œuvre ; il est Dieu pour sauver le fidèle qui croit en lui et a reçu son baptême. Je le demande, où trouverait-il place pour une accusation de mépris dans le pécheur qui, se reconnaissant malheureux par ses péchés, proclame son repentir ? ou bien comment pourrait-il condamner, à titre d'ennemi, le pécheur qui pleure ses prévarications et se réfugie dans les bras d'un intercesseur ? Mon Dieu, je mets en vous mon espérance. S. Martin, je vous confie ma prière. Je vous abandonne à l'un et à l'autre tout ce qui fait ma sollicitude, ou plutôt mon âme elle-même, c'est à dire ce que vous réclamez de moi, vous par vos ordres, toi par tes conseils. Prenez cette pauvre âme que je vous abandonne ; gardez-la prosternée à vos pieds. Retirez-la de l'abîme du péché ; celle que vous avez cherchée et trouvée après l'avoir perdue, ne la perdez point après l'avoir retrouvée. Veillez sur elle pendant mon sommeil ; gardez-la quand je remplis

quelque devoir ; voyez-là quand quelque autre pensée m'occupe, vous par votre grâce, toi par ton intercession, vous à cause des mérites d'un confesseur qui vous est si cher, toi à cause du nom de ton créateur et du mien qui est béni dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION SOIXANTE-DOUZIÈME.

A SAINT BENOIT.

*L'âme dans la confusion de ses péchés, lui expose ses besoins et implore son secours.*

Saint et bienheureux Benoît, que la grâce d'en haut dota de bénédictions et de vertus si opulentes, non seulement dans le but de t'élever à la gloire désirée, au repos bienheureux, à la céleste demeure, mais afin que les merveilles de ta vie attirassent au même bonheur un nombre incalculable de fidèles, pressés qu'ils sont par tes douces exhortations, formés par ta suave doctrine, provoqués par tes miracles, c'est à toi, enfant béni de Dieu, à toi que Dieu combla de si abondantes largesses, que mon âme recourt dans son angoisse. Vois-là se prosterner devant toi avec toute la vivacité de ses désirs. Ses nécessités sont en effet trop cruelles et trop intolérables. La vie sainte et pure à laquelle je me suis engagé par mes

vœux, mon nom et mon vêtement de moine la professe; mais, hélas! en m'égarant bien loin de cette vie, ma conscience elle-même me rend le témoignage que je mens à Dieu, aux anges et aux hommes. Viens en aide, ô tendre père, viens en aide à un suppliant. Je t'en conjure, ne repousse pas avec horreur un malheureux, couvert de souillures et de mensonges; mais jette un regard favorable sur un infortuné qui avoue ses prévarications, et prends pitié de sa douleur plus qu'il ne le mérite.

Aussi bien, ô chef illustre entre tous les illustres chefs des armées de Jésus-Christ, je me suis enrôlé sous tes drapeaux, tout faible soldat que je suis. Je me suis soumis à tes enseignements, tout lâche disciple que je suis. J'ai juré solennellement de vivre conformément à ta règle, tout moine charnel que je suis. Mon cœur est aride et de pierre, quand il faut pleurer ses péchés: s'agit-il au contraire de résister aux ennemis qui l'attaquent, il n'est que mollesse et que fange. Mon âme dépravée court d'un pas rapide et infatigable à ce qui est frivole et périlleux: s'agit-il de quelques méditations salutaires, la voilà immobile et pleine de dégoût. Mon âme aveuglée et pervertie est de feu pour se précipiter et se rouler dans le vice; mais qu'il faille seulement méditer sur la vertu, la voilà impuissante et de glace. Il serait trop long, ô père bien aimé, d'entrer dans tous les détails: oui, il serait trop long de t'énumérer mes

sensualités, mes somnolences, mes légèretés, mes impatiences, mes vaines gloires, mes médisances, mes révoltes, et tous les autres vices qui se jouent tous les jours de mon âme infortunée, l'attirant et la repoussant tour à tour comme pour insulter à cette pauvre créature, nourrie d'amertumes et couverte de haillons ; aujourd'hui l'accablant d'outrages et la foulant aux pieds sous les regards de la multitude, et demain la foulant aux pieds en l'accablant d'outrages. Voilà, ô bienheureux Benoît, voilà avec quelle vaillance combat sous ton commandement ce soldat du Christ. Voilà comme ton disciple profite à ton école ; voilà la ferveur de ce généreux moine qui, sur les ruines de ses vices et des voluptés de la chair, ne vit que pour la vertu, ou plutôt se laisse subjugué par la multitude de ses passions et accabler par le fardeau de ses péchés. O infamie !

Moine impudent, de quel front oses-tu t'appeler le soldat de Jésus-Christ, le disciple de S. Benoît ! Professeur d'imposture, avec quelle audace peux-tu souffrir qu'on aperçoive en toi la tonsure et l'habit d'une profession dont la vie te manque ? O douleur ! ô angoisses de toutes parts ! En effet, renier mon souverain Roi, mon bon Maître ainsi que la profession de mes vœux, c'est tomber dans la mort ; au contraire, me déclarer leur soldat, leur disciple et leur moine, c'est prononcer mon jugement. Trouble-toi, ô mon esprit ! soulève-toi au fond de ma poitrine, ô mon cœur ! Eclate en

gémissements, ô mon âme, et pousse ce cri : Jésus, Seigneur débonnaire, voyez mon humilité, contemplez ma détresse, et remettez-moi tous mes péchés. Seigneur, venez à mon aide, ne m'abandonnez pas, ne me méprisez pas, mais enseignez-moi votre volonté, aidez-moi à l'accomplir afin que ma vie rende témoignage à ce que ma bouche et mon cœur se plaisent à confesser. Prêtez l'oreille à la voix de ma supplication, ô mon roi et mon Dieu, par les mérites et l'intercession du pieux Benoît, votre bien-aimé, et à moi mon guide et mon maître. O toi, mon vertueux chef, mon suave maître, mon doux père, illustre Benoît, je t'en supplie et t'en conjure par la miséricorde que tu as montrée à d'autres et par celle que Dieu t'a témoignée, compatis à la misère de celui qui applaudit à ta félicité ; assiste celui qui invoque ton patronage ; décharge du fardeau de ses péchés celui qui ploie sous le faix ; brise les liens de celui qui est enchaîné à la prévarication ; dégage du filet des crimes celui qu'ils ont enlacé ; relève celui qui est gisant sur la terre ; soutiens les pas de celui qui chancelle ; fortifie celui qui est dépourvu d'armes spirituelles, c'est à dire de vertus ; instruis et protège celui qui combat ; renverse les ennemis qui l'attaquent ; donne-moi la victoire et conduis-moi à la couronne. Courage, ô avocat des moines, par la charité qui autrefois éveilla ta sollicitude sur la manière dont nous devons vivre, que ta sollicitude aide notre vo-

lonté pour qu'elle travaille, mais d'une manière énergique et pleine d'efficacité, à vivre comme nous le devons, afin que nous ayons à nous glorifier, toi de nous avoir pour disciples, nous de t'avoir pour maître, devant le Dieu qui vit et règne dans toute l'étendue des siècles. Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION SOIXANTE-TREIZIÈME.

A SAINT DUNSTAN.

Avec le souvenir de sa puissance et de ses miracles.

S. Dunstan, de douce invocation, d'accessible indulgence, d'assistance miséricordieuse; refuge toujours assuré pour ceux qui cherchent un asile auprès de toi; secours toujours prêt pour ceux qui t'implorent; saint, débonnaire et pieux Dunstan, abaisse tes regards sur ma misère; si tu contemples; si tu examines mon infortune et ma détresse, tu ne pourras certainement retenir les entrailles de ta miséricorde. Ma pauvre âme est en proie à l'effroi, à l'épouvante, à l'horreur. Elle craint, elle tremble, elle pâlit à l'aspect des cruels supplices qu'elle mérite, et, placée en face de son juge, elle n'a aucun moyen de fuir. La voilà seule devant lui; personne pour plaider sa cause. Sa vie est interrogée; elle est trouvée condam—

nable. On cherche ses bonnes œuvres ; il ne s'en découvre point ou que très peu. On expose ses crimes : elle ne peut nier les insignes et nombreux forfaits qui lui interdisent toute espérance de pardon. Le juge, dans le cours de cet examen, lui rappelle sa patience et sa longanimité ; pour elle, elle ne peut montrer que son opiniâtreté et son impénitence. Des accusateurs l'environnent ; ils réitèrent et renouvellent, ils déroulent et déroulent encore les accusations qu'ils apportent. Tous l'accusent ; nul ne la défend. Des bourreaux inhumains et horribles sont là debout, qui l'attendent pour la saisir aussitôt que la sentence sera prononcée et l'entraîner aux tortures. Accablée sous le fardeau de ses misères, mon âme infortunée cherche autour d'elle et promène çà et là des regards suppliants ; mais, hélas, elle n'aperçoit personne qui se lève et réponde pour elle.

Toi donc, ô pieux, ô clément, ô miséricordieux Dunstan, lève-toi, oui, lève-toi, déploie ta bonté ordinaire ; laisse parler les entrailles de ta tendresse ; applique les suffrages de ton intervention. La piété de tes œuvres, dont la renommée s'étend au loin, m'invitait et m'exhortait à t'invoquer ; mais l'impiété de celles que j'ai commises et que tu as en abomination ainsi qu'en horreur, étouffent mes cris au fond de ma poitrine. Voilà ma misère, voilà mon angoisse : il s'agit d'un coupable déjà condamné et auquel le sein de

la tendresse et de la miséricorde divine est complètement fermé; d'un coupable tellement convaincu, confondu, écrasé par le témoignage accusateur de sa conscience qu'il n'ose ni supplier son juge, ni s'adresser à quelqu'un qui intercède pour lui. Mais toi, ô compatissant et miséricordieux élu, où sera ta clémence, où sera ta bonté, où sera ta miséricorde sinon là où est la misère? Pour qui te montreras-tu tendre; pour qui miséricordieux, sinon pour l'infortuné? Je le reconnais, oui, je le reconnais et me tais en le reconnaissant, tu retraces devant mes yeux l'énormité de mes crimes. Cependant plus la misère est grande, plus la miséricorde est digne de louanges, et ma misère ne sera jamais assez grande pour l'emporter sur ta vertu et ta puissance. Quoi donc ma misère se dilatera-t-elle jusqu'à restreindre ta miséricorde? Mon infirmité prévaudra-t-elle sur l'énergie de tes mérites? Non, je me trompe; ta grâce prépondérante enlèvera, dissipera, anéantira le fardeau de mes impiétés. Mon juge t'accordera volontiers tout ce que lui demandera ton amitié qui lui est douce et chère; l'auteur du salut lui-même, auquel tu es si intimement uni, ne te refusera pas le salut d'un seul infortuné; la Vie elle-même, auprès de laquelle tu jouis d'une si grande faveur, t'accordera facilement la résurrection d'un seul mort.

Je t'en conjure, que la munificence de cette même bonté qui a répandu sur une multitude



incalculable de malheureux l'abondance de ses bienfaits, ne soit pas tarie pour moi seul. Que j'obtienne par toi mon pardon afin que toute la terre exalte et publie la miséricorde de ton Dieu et de ton Seigneur, qui récompensa ta tendresse par la sienne. Oh ! par quels mémorables témoignages le Très-Haut montrait à quel degré tu lui étais agréable et cher ! O inestimable pureté de ton cœur, avec laquelle conversaient si fréquemment les anges de Dieu ! Ô incomparable familiarité avec laquelle vivait si familièrement la dignité des anges ! O excellence et honneur de la virginité, à laquelle applaudit ainsi la nature de la dignité angélique ! Tu étais transporté dans le ciel ; tu te mêlais à leurs bienheureuses légions ; tu écoutais avec ravissement les modulations angéliques, entonnant avec elles ce cantique que chante le seul chœur des vierges. Lorsque, redescendu sur la terre, tu commençais l'hymne pieux, la mélodie céleste, à son tour te visitait, et répondait à tes chants ; les bataillons de la virginité, suprême ornement de la cité céleste, unissaient leurs voix à la tienne. Oh ! il est puissant et très puissant le crédit auquel se soumet ainsi la vertu de la dignité angélique ! Elle est éminente et très éminente l'excellence du mérite que la souveraineté divine montre ainsi à tous les regards, environné de sa faveur et marqué du sceau de son amitié. Non ; jamais elle ne repoussera la prière d'un élu qui lui est si cher, et avec lequel les cé-

lestes phalanges sont si étroitement unies, pour refuser à un seul coupable le pardon qu'il sollicite. D'ailleurs, Dieu n'a-t-il pas déclaré lui-même qu'il ne voulait pas la mort du pécheur? Il accordera donc volontiers le salut à une âme pécheresse dont il a déclaré qu'il ne voulait pas la mort.

Les témoignages de ta douce familiarité avec mon juge lui-même sont pour moi un nouveau motif d'espoir et de confiance que je serai délivré. En effet, quels messagers, quels appariteurs envoya-t-il au devant de toi, lorsqu'il décréta que ta bienheureuse âme, qui lui était si agréable, allait quitter la prison du corps, pour retourner à lui et demeurer éternellement avec lui? Pour lui épargner l'effroi de l'appréhension, le trouble de la terreur, l'anxiété de l'incertitude, il lui indique le jour, il lui promet le domicile de l'éternelle béatitude, il amène devant elle les princes de la cour céleste, afin de la conduire jusqu'aux cieux, avec une joie pleine de sécurité et une sécurité pleine de joie.

Oh! quels merveilleux transport d'allégresse accueillent celui qu'accompagne un si magnifique cortège! Oh! quelle jubilation, quelle gloire inonde, une fois introduit dans les cieux, celui dont l'entrée est célébrée avec tant de pompe! Enfin, avec quelles marques de respect, avec quels témoignages d'honneur s'accomplit l'annonce que tu vas quitter la terre! Tu étais assis sur ton siège

pontifical ; une multitude d'anges, avec une partie de l'assemblée des saints, t'apparaît dans une vision ; elle te demande combien de temps encore tu désires séjourner dans cette chair mortelle ; elle te rapporte le message, elle t'exprime le vœu de la cour céleste tout entière qui te supplie, qui te conjure, qui te presse instamment de venir chanter avec elle dans les cieux, et devant le grand pontife qui ne meurt pas, l'hymne éternel : Saint, saint, etc. — Il m'est impossible de partir pour le moment, réponds-tu ; l'ascension du Seigneur est proche ; je veux dans cette solennité exhorter et communier le peuple qui est confié à ma garde. — L'excuse, qui s'appuyait sur un motif de justice et de charité, est accueillie favorablement ; un jour est pris, où ne se trouvait aucune raison pour différer plus longtemps. O insigne et merveilleuse faveur de l'amitié, devant la volonté de qui seule s'inclinent le vœu et la volonté de tous les dignitaires de la cour céleste ! Ils ajournent l'accomplissement de leurs desseins pour ne pas entraver l'exécution de tes pieux projets, ils aiment mieux renoncer à ce qu'ils souhaitent que d'apporter le moindre obstacle à ce que tu veux. Quel amour s'attache donc à la présence de celui qui, par sa seule absence, inspirait de si vifs désirs et une si sainte impatience ! Quelle grâce ne reçut pas de Dieu, dans le ciel, celui qu'il daigna investir sur la terre d'une gloire si éclatante ! avec quel respect il est introduit aux noces de l'A-

gneau, sous les radieux insignes de la virginité ! Il est assis au premier rang, parcequ'à l'éclat de la pureté il joint celui de l'humilité ; doué de la grâce de la charité et de toutes les vertus, il accompagne l'Agneau partout où il va. Comment donc, celui qui est si cher et si familièrement uni à l'auteur du salut, de la miséricorde et de la tendresse, n'obtiendrait-il pas le salut d'un seul pécheur ? Si tu en as la volonté, il est certain que tu en as tous les moyens ; quant à la volonté, certes, elle ne peut te manquer, parcequ'il ne t'est pas permis de combattre la volonté de celui qui veut sauver tous les hommes. Obtiens-moi donc la grâce que ta volonté et ton pouvoir sont à même de m'obtenir ; délivre et ranime par ton intercession, mon âme, pour la vie de laquelle a voulu mourir la Vie bienheureuse, Dieu lui-même, ma miséricorde, qui est béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

---

## MÉDITATION SOIXANTE-QUATORZIÈME.

A SAINTE MARIE MADELEINE.

Avec le souvenir de son amour pour Jésus-Christ.

Sainte Marie-Madeleine, qui êtes venue avec une source de larmes à Jésus-Christ, la source de miséricorde, à la source qui désaltéra si abondam-

ment votre soif ardente, qui justifia la pécheresse, qui consola par sa douceur les plaintes amères de l'affligée; ô dame bien aimée, vous avez éprouvé par vous-même comment une âme pécheresse se réconcilie avec son Créateur; quels sont les conseils salutaires à une âme infortunée; et par quels remèdes une âme languissante recouvre la santé. Nous le savons, en effet, suffisamment, ô âme bien chère à Dieu; vos péchés vous ont été remis, parceque vous avez beaucoup aimé. Ce n'est pas, ô bienheureuse dame, qu'un criminel tel que moi vienne retracer vos péchés pour vous en faire un reproche; non, je ne veux que méditer sur l'immensité de la miséricorde qui les a effacés; je respire par elle afin de ne pas tomber dans le désespoir, je soupire vers elle pour ne pas périr, moi qui me suis précipité misérablement dans l'abîme du vice; moi qui gémiss sous le lourd fardeau du crime; moi qui me suis enseveli volontairement dans le sombre cachot du péché, et enveloppé dans les ténèbres de la torpeur.

Ainsi donc, ô amante que Dieu s'est choisie, ô bien-aimée qui avez choisi Dieu, je m'adresse à vous en ce moment, l'infortuné à la bienheureuse, l'aveugle à l'illuminée, le pécheur à la justifiée, l'impur à la purifiée. Souvenez-vous, ô très clémentement souveraine, de ce que vous avez été, de quelle miséricorde vous avez eu besoin, et demandez pour moi le pardon que vous avez désiré pour vous-même; obtenez-moi la componction

de la piété, les larmes de l'humilité, le désir de la patrie céleste, le dégoût de ce terrestre exil, l'amertume de la pénitence, et la crainte du supplice éternel. Que la familière intimité dont vous avez joui autrefois et dont vous êtes encore honorée auprès de la source de miséricorde me soit profitable, ô bien-aimée ! Puisez pour moi à cette source de quoi laver mes péchés ; présentez-moi le breuvage qui apaise ma soif ; épanchez-en sur moi les eaux afin qu'elles arrosent mon aridité ; il ne vous sera pas difficile d'obtenir tout ce que vous voudrez de votre suave et bien-aimé Seigneur et ami.

Qui en effet pourrait exprimer, ô bienheureuse épouse de Dieu, avec quelle bénigne familiarité et quelle familière bonté, il se jetait entre vous et vos accusateurs, en répondant pour vous ; avec quelle tendresse il vous défendait contre l'indignation de l'orgueilleux Pharisien ; comment il vous excusait, malgré les plaintes de votre sœur ; comment il louait votre pieuse prodigalité, malgré les frémissements de Judas. En un mot, que dirai-je, ou plutôt comment dirai-je avec quel chaste amour vous pleuriez auprès de son monument, en le cherchant et le cherchiez en pleurant ; avec quelle affabilité, avec quelle douceur amicale il allumait de plus en plus les pudiques désirs de celle qu'il était venu consoler, se cachant à vos regards qui le voyaient, se montrant à vous dès que vous ne l'aperceviez plus, tandis que présent en

personne, celui que vous cherchiez vous demandait qui vous cherchiez et ce qui faisait couler vos larmes.

Mais vous, ô très compatissant Seigneur, vous, pourquoi lui demandez-vous quel est le sujet de ses larmes? Ne vous avait-elle pas vu, vous son cœur et la douce vie de son âme, cruellement immolé? O prodigieuse tendresse! ô révoltante cruauté! Vous souffrez, étendu sur le bois de la croix, percé de clous inhumains, et suspendu dans les airs, pour servir de jouet aux impies, à la manière d'un malfaiteur; puis vous lui dites: Pourquoi pleurez-vous? Impuissante à vous défendre contre vos bourreaux, et à les empêcher de vous mettre à mort, elle a voulu du moins embaumer votre corps pour le préserver de la corruption et le garder longtemps, afin de pleurer après son trépas celui avec qui elle ne pouvait converser vivant. Elle a voulu, détestant la vie auprès de ce mort, murmurer d'une voix entrecoupée de sanglots, la doctrine vivifiante qu'elle avait recueillie de ses lèvres. Il y a plus. Ce corps lui-même, qu'elle regardait tout à l'heure avec une joie mêlée de larmes, comme abandonné à son amour, elle le croit perdu en ce moment. Et vous lui dites: « Femme, pourquoi pleurez-vous? » O interrogation qui accroît son deuil! Elle avait vu, vu de ses yeux, si toutefois elle pouvait voir, avec quelle barbarie les cruels vous avaient traité; et elle avait perdu, du moins elle se l'imaginait, ce

qu'avaient épargné leurs mains. Il ne lui reste plus sur vous la moindre espérance ; elle n'a pu même, en souvenir de vous, garder vos immortelles reliques ; et un étranger lui dit : « Qui cherchez-vous ? Pourquoi pleurez-vous ? » Mais du moins, vous, sa joie incomparable, pourquoi irritez-vous sa douleur ? Vous le saviez, et vous vouliez qu'il en fût ainsi ; car elle ne pouvait vous raconter la cause d'une si grande tristesse, sans s'interrompre fréquemment et éclater en sanglots redoublés. Vous n'ignoriez pas un amour que vous inspiriez vous-même. Vous connaissiez, auguste jardinier, ce que vous aviez planté dans le jardin de son âme, qui était votre domaine. Vous arrosiez, sans doute, le germe que vous y aviez planté. L'arrosiez-vous ou l'approuviez-vous ? Je l'ignore ; peut-être, pour être plus vrai, faudrait-il dire que vous l'arrosiez et que vous l'approuviez tout à la fois. Mais, ô Seigneur débonnaire, ô maître bienfaisant, voilà que votre fidèle servante et disciple, rachetée tout à l'heure par votre sang, s'agite et brûle du désir de vous voir ; elle regarde autour d'elle ; elle interroge tous les lieux ; elle n'aperçoit nulle part celui qu'elle désire ; tout ce qu'elle voit lui déplaît, parcequ'elle ne vous voit pas, vous le seul qu'elle regarde. Quoi donc ? mon Dieu et son bien-aimé le souffrira-t-il longtemps ? Auriez-vous perdu la compassion en vous dérochant aux atteintes de la mort ? Auriez-vous dépouillé la tendresse en revêtant l'immortalité ? Loin de moi ce



blasphème, Seigneur ! car vous ne dédaignez pas les mortels, parceque vous êtes devenu immortel, vous qui vous êtes fait mortel pour eux afin de les rendre immortels. En effet, voilà que sa pieuse tendresse ne peut résister plus longtemps, ni aux gémissements de Madeleine, ni à la contrainte qu'elle s'impose à elle-même. La douceur de l'amant éclate pour que n'éclate pas l'amertume de l'affligée. Le Seigneur appelle sa servante par son nom accoutumé, et la servante reconnaît la voix habituelle de son Seigneur. Je l'imagine, ou plutôt je l'affirme avec certitude, elle ressentit la suavité d'ordinaire de cette appellation : Marie ! O voix enivrante ! ô que de caresses, que d'amour elle renfermait ! Il n'y avait pas de termes plus courts ou plus rapides pour exprimer ce qui suit : « Je sais qui vous êtes et ce que vous voulez. Me voici, ne pleurez pas. Me voici ; moi, celui que vous cherchez. » Aussitôt ses larmes changent de nature ; car, qu'elles se soient arrêtées sur-le-champ, je ne le crois pas ; mais celles que son cœur laissait couler dans les convulsions de sa douleur, son cœur les répandait ensuite dans les transports de son allégresse. Oh ! quelle différence entre cette parole : *Mon bon maître*, et celle-ci : « *Si c'est vous qui l'avez dérobé, dites-le-moi.* » Oh ! que ces mots : « *Ils ont enlevé le Seigneur et je ne sais où ils l'ont déposé*, ressemblent peu à ceux-ci : « *J'ai vu le Seigneur, et voilà ce qu'il m'a dit.* »

Mais pourquoi, malheureux dépourvu d'amour, chercher à exprimer l'amour de Dieu et de la bienheureuse amante de Dieu? Comment le cœur exhalera-t-il le parfum délicieux de la vertu dont il n'a pas intérieurement la saveur? Cependant j'en appelle à toi, ô vérité; je vous prends à témoin, ô mon très doux seigneur Jésus; c'est par amour pour votre amour que je le fais. Je souhaite d'allumer en mon cœur votre amour, parce que je désire n'aimer que vous et ce que vous ordonnez; je désire vous offrir le sacrifice d'une âme brisée par l'affliction, d'un cœur contrit et humilié. Donnez-moi, Seigneur, dans cet exil, le pain de la douleur et des larmes dont je suis affamé plus que de l'abondance de toutes les délices. Exaucez-moi pour l'amour et les chers mérites de cette bien-aimée Marie, et de votre bienheureuse mère, la plus grande des Maries. Ne méprisez pas, ô très pieux Rédempteur Jésus, ne méprisez pas la prière de votre indigne pécheur, mais plutôt aidez les efforts de l'infirmes qui commence à vous aimer; secouez la léthargie de mon cœur et accordez-moi la grâce d'arriver par la ferveur de votre amour à l'éternelle contemplation de votre gloire, vous qui étant Dieu, vivez et régniez avec le Père et l'Esprit saint dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

---

## MÉDITATION SOIXANTE-QUINZIÈME.

Prière d'un évêque au saint patron de l'Eglise qu'il administre.

S. N....., pieux N....., bienheureux N..... un des glorieux apôtres de Dieu, un de ses martyrs ou de ses confesseurs, un de ses bienheureux amis, ce pécheur qui est devant toi, cet indigent qui est sous tes yeux, ton vicaire tout indigne, tout inhabile, tout peu approprié qu'il est à ce ministère, reparait en ta présence, plein d'incertitude, d'ignorance et d'inquiétude sur ton peuple, sur ta congrégation, ainsi que sur son propre péril. En effet, créature inutile que je suis, dénué de toute vertu, plongé dans les ténèbres d'une profonde ignorance, défiguré par des vices sans nombre et chargé de péchés infinis, je viens, moi qui présides au gouvernement d'une Eglise placée sous ton invocation, ta tutelle et ton nom, dirai-je que j'y ai été appelé par l'ordre de Dieu et le tien, ou simplement par votre permission? je viens, avec une vive sollicitude sur mon salut et celui des âmes qui me sont confiées, invoquer tes lumières, implorer ton assistance, et attendre que ta puissante opération se substitue

en toutes choses à la mienne. Regarde ! On m'appelle maître, mais je ne sais pas en remplir les fonctions : on me salue du nom de pasteur ; mais je ne puis l'être. On me révere comme évêque ; mais je ne le suis pas. On me voit, il est vrai, m'asseoir sur le siège du prince de l'Eglise ; mais moi je ne fais pas, je le sais trop bien, ce que fait un évêque. On me voit marcher avec les insignes de l'épiscopat ; mais moi je vois bien que ma conduite n'est pas celle d'un évêque. On me rend les honneurs dus à mon rang ; mais moi je ne montre pas les mœurs d'un évêque. Que dis-je ? Ma vie n'est pas même celle d'un laïque vertueux, et c'est de moi que les clerics attendent comment ils doivent vivre ! Qu'ai-je fait, homme misérable, vermisseau, pourriture ? Qu'ai-je fait ? ou plutôt mon Dieu et toi, son bienheureux apôtre, qu'avez-vous fait ? car c'est vous qui avez tout fait, soit que vous l'ayez voulu, soit que vous l'ayez simplement permis. De quelque manière que vous ayez agi, faites donc l'un et l'autre, vous par votre grâce, toi par tes prières, que mon ministère ne préjudicie ni à moi ni à personne, mais me profite ainsi qu'au grand nombre. Vous avez choisi un docteur ignorant, un guide aveugle, un recteur trop sujet à s'égarer, instruisez le docteur que vous avez institué, conduisez le guide que vous avez établi, gouvernez le recteur que vous avez accordé. Enseignez-moi, je vous prie, ce que je dois enseigner ; conduisez-moi où je dois con-

duire ; régissez-moi pour que je régisse, ou plutôt enseignez-les vous-même et moi en eux ; conduisez-les et moi avec eux ; régissez-les et moi parmi eux.

Jésus, Seigneur débonnaire, ils ne sont pas à moi, mais à vous ; car moi-même je ne m'appartiens pas, mais vous appartiens. Oui, je suis à vous, Seigneur, et ils sont à vous. N'est-ce pas vous qui nous avez créés, eux et moi, dans votre sagesse, et qui nous avez rachetés par votre sang ? Nous sommes donc à vous, Seigneur débonnaire, puisque vous nous avez créés avec tant de sagesse, et achetés à un si haut prix. Si donc, Seigneur, vous me les confiez, que ce ne soit pas un motif pour vous de m'abandonner ou de les délaisser. Vous me les confiez ; je remets entre vos mains ma personne et la leur. Le troupeau est à vous, Seigneur, le pasteur est également à vous ; soyez le pasteur de votre troupeau et de votre pasteur. Seigneur, par les mérites du bienheureux N..... votre ami, exaucez la prière de votre pécheur. Faites, ô Roi des rois, que celui que vous avez constitué là haut notre avocat soit plein de sollicitude pour nous ; faites que nous sentions que celui par le secours duquel nous réclamons tous les jours votre assistance, intercède pour nous ; faites que celui par qui nous implorons tous les jours Votre Majesté nous obtienne votre grâce. Nous le proclamons notre avocat ; que nous nous apercevions par lui que vous êtes notre Sauveur.

Seigneur, que nos démérites ne l'emportent pas sur ses mérites, mais que plutôt nos péchés soient effacés par ses prières. Et toi, ô bienheureux, ô S. N..... tu es mon avocat, sois mon intermédiaire auprès du Seigneur. Je t'implore, toi, fléchis-le; je te demande, toi, obtiens-moi ses faveurs. Porte à ses pieds ma prière et rapportes-en la grâce que je demande. Révèle-lui ma détresse, et que ce soit par ton canal que sa consolation m'arrive; expose-lui mon péril, et manifeste-moi son secours. J'ai entrepris de gouverner sous tes auspices l'Eglise de Dieu, moi qui n'ai pas encore commencé à gouverner mon âme. Ainsi, c'est quand je suis incertain de mon propre salut que je suis contraint de m'alarmer sur celui des autres. C'est quand je gémis sous le fardeau de mes péchés qu'il m'est ordonné de soulager autrui. C'est quand je ploie courbé sous le faix de mes crimes qu'on exige de moi de relever mon prochain. O saint, ô bienheureux et compatissant N..... reconnais donc en moi ton vicaire tel quel, afin que ta sagesse me prévienne continuellement, et que ton assistance m'accompagne pour me gouverner moi-même et le troupeau dont j'ai la garde. En effet, ils furent à toi avant de m'être remis; mais en passant entre mes mains tu ne les a point abandonnés : loin de là; je n'en suis que plus spécialement confié à ta sollicitude. Ce qu'il m'est permis de faire dans leur intérêt, fais-le donc dans le mien et le leur. Fais pour moi ce

qu'il m'est enjoint de faire pour eux. Fais pour moi ce qu'il m'est prescrit de faire pour toi : oui, seigneur, fais pour moi, fais pour moi ce qu'il m'est ordonné de faire en ton lieu ; car, tu le vois, je ne le fais ni ne puis le faire à ta place ; fais-le non pas pour moi, mais pour toi ; le troupeau ne t'appartient-il pas avant moi et plus qu'à moi ? et s'il m'appartient en quelque chose, n'est-ce point après toi et sous ta direction ? Toi donc, seigneur, qui dois plus, qui fais plus, qui peux plus que moi, agis de préférence à moi. Seigneur, que les soins que j'ai promis de leur donner ne m'accablent pas ; car je succombe déjà sous le poids de mes péchés. Qu'ils ne me soient point à charge ; car je suis déjà un fardeau pour moi-même ; oui, certes, un lourd fardeau ; je n'ai pas besoin que d'autres viennent y ajouter ; mais aussi que mon propre fardeau ne s'appesantisse pas sur eux ; que mon péché ne leur soit pas un obstacle ; que mon mal ne leur soit pas préjudiciable ; que mes vices ne soient pas funestes à ceux que mes vertus doivent servir ; que ceux qui ont dû contribuer à mon avancement spirituel ne me soient pas une entrave ; que je ne sois pas la perte de ceux auxquels j'ai dû être utile ; car j'ai assez de mes péchés personnels, sans que ceux d'autrui m'entraînent avec eux. C'est beaucoup trop que d'être condamné pour mes propres injustices ; qu'elles n'enveloppent pas mes frères dans ma ruine. Mais toi, ô S. N..... apôtre de Dieu, puisque tu en as

le pouvoir, soulage-les eux et moi ; soutiens-les eux et moi ; excuse-les eux et moi ; viens en aide aux uns et aux autres ; régis-les, protège-les, afin que me réjouissant de les avoir sauvés avec moi et de me voir sauvé avec eux, nous célébrions à jamais les louanges de Jésus-Christ, notre Seigneur débonnaire, avec vous, ô le Dieu béni, et avec toi son bienheureux apôtre pour l'éternité. Qu'il en soit ainsi. Qu'il en soit ainsi. *Amen.*

**FIN.**





---

---

## NOTES

### ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

---

#### S. DUNSTAN.

Les saints dont l'archevêque de Cantorbéry invoque l'intercession et auxquels il confesse ses fautes dans l'humilité de son repentir, sont trop connus pour avoir besoin que nous ajoutions quelques détails biographiques à ce qui a été dit. Il n'en est pas de même de S. Dunstan, au moins parmi nous. Ce saint appartient à l'Eglise d'Angleterre. Il naquit à Glastenbury, d'une famille plus illustre encore par sa piété que par les distinctions du monde. Il eut pour maîtres dans les sciences des moines irlandais, qui avaient beaucoup de réputation et qui s'étaient établis dans le lieu où il avait reçu le jour. Cette ville se trouvait malheureusement alors dans une grande désolation par suite des ravages de la guerre. Dunstan se distingua de bonne heure et surpassa tous ses compagnons d'étude par la rapidité de ses progrès. Athelme, son oncle, qui était à cette époque archevêque de Cantorbéry, le présenta et le fit connaître au roi Athelstan. Ce prince, qui aimait sincèrement la vertu et qui protégeait les talents, conçut pour le jeune homme une grande estime, le retint auprès de lui, et lui donna plus de marques de bienveillance qu'à tous ceux qui approchaient de sa personne. Mais la calomnie ne tarda point à le perdre dans l'es-

prit du monarque. Dunstan comprit mieux que jamais combien la faveur des grands est précaire et incertaine. Il se retira de la cour, laissant au temps le soin de le justifier.

Il avait reçu dans sa jeunesse la tonsure et les ordres mineurs ; il prit alors l'habit monastique, et fut élevé quelque temps après au sacerdoce. Après avoir desservi l'Eglise de Glastenbury et avoir gouverné avec beaucoup de sagesse le monastère de ce nom, il fut appelé à l'archevêché de Cantorbéry. Il résista longtemps quand il fut question pour lui de cette haute dignité ecclésiastique ; mais il lui fut impossible de se dérober à cet honneur. Le pape Jean XII le fit légat du Saint Siège. Dunstan, une fois revêtu de l'autorité archiépiscopale, s'occupa efficacement de la réforme de la discipline que les incursions des Danois et les troubles occasionnés par la tyrannie d'Edwi, successeur d'Athelstan, avaient profondément altérée. Il avait la consolation de se voir puissamment secondé par le roi Edgar. Deux de ses disciples, S. Ethelwor, évêque de Winchester, et S. Oswald, évêque de Worcester et archevêque d'York, contribuèrent aussi à cette œuvre de restauration religieuse. Les trois prélats commencèrent par la réformation des monastères. Afin d'entretenir partout l'uniformité de la discipline, S. Dunstan publia *la Concorde des Règles*, qui était un recueil des anciennes constitutions monastiques combinées avec celles de l'ordre de Saint-Benoît. La réformation des moines fut suivie de celle des clercs. Le saint rédigea aussi pour l'usage de ces dames de sages règlements connus sous le titre de *Canons publiés sous le roi Edgar*. Un certain nombre de clercs étaient tombés dans le désordre ; ils avaient même osé se marier contre la défense expresse des anciens canons. L'archevêque les chassa honteusement des monastères ou des églises dont il s'étaient emparés. Il apportait le même soin à maintenir la discipline de l'Eglise contre les laïques qu'ils violaient. Incapable de transiger avec le crime, il l'attaquait en quelque lieu qu'il se cachât et

jusque sous la tiare, Edgar en fit l'expérience. Ce roi, poussé par une passion aveugle, avait outragé une vierge du Seigneur qui avait pris le voile pour échapper à ses poursuites. Comme un autre Nathan, notre saint se rendit à la cour, et avec une généreuse liberté de langage, il dit au prince qu'il avait offensé le Seigneur. Edgar, agité de salutaires remords, reconnut son péché, témoigna son repentir par des larmes abondantes et se soumit à une pénitence proportionnée à son offense.

Dunstan visitait souvent les différentes églises de son diocèse; partout il prêchait et instruisait les fidèles. Ses discours étaient si touchants, si persuasifs, que les cœurs les plus insensibles ne pouvaient s'empêcher de se rendre. Il employait au soulagement des pauvres tous ses revenus. Il conciliait les différends, réfutait les erreurs et travaillait avec une constante sollicitude à extirper les vices ou à détruire les abus. Malgré les soins qu'il était obligé de donner à son diocèse, aux églises du royaume et souvent aux affaires de l'Etat, il trouvait encore du temps pour vaquer aux exercices de piété; il consacrait à la prière une bonne partie de la nuit, quelquefois il se retirait à Glastenbury pour converser avec Dieu plus librement. Lorsqu'il était à Cantorbéry, il visitait, même dans la saison la plus rigoureuse, l'Eglise de Saint-Augustin, située hors des murs, et le sanctuaire de la mère de Dieu, qui confinait à celle-ci.

Ce fut dans cette ville qu'il tomba malade. Il se prépara à sa dernière heure en apportant plus de ferveur encore s'il était possible dans tous ses exercices. Le jour de l'Ascension, il prêcha trois fois sur la fête pour exhorter les fidèles à suivre leur chef en esprit et par la vivacité de leurs désirs. Pendant qu'il parlait, son visage était tout rayonnant de gloire. A la fin de son troisième discours, il se recommanda aux prières de son auditoire, et dit à son troupeau qu'il ne tarderait pas à être séparé de lui. A ces dernières paroles, toute l'assistance fondit en larmes. Après

midi, le saint retourna à l'église et indiqua le lieu où il voulait être enterré, Il se mit ensuite au lit, reçut le saint viatique le samedi suivant et passa de cette vie à l'immortalité bienheureuse. Sa mort arriva le 19 mai 988. Il avait vécu soixante-quatre ans, et en avait passé dix-sept sur le siège de Cantorbéry. Son corps fut déposé dans la cathédrale à l'endroit qu'il avait lui-même désigné.

Alban Butler et son traducteur Godescard, auxquels nous avons emprunté ces détails, n'ont pas osé reproduire, en puisant dans les auteurs primitifs, les mystérieuses communications dont le ciel avait honoré S. Dunstan, et la manière toute dramatique dont sa mort nous est présentée par S. Anselme. Ils ont cru devoir supprimer tout ce qui sortait de l'ordre naturel pour ne pas effrayer l'incrédulité qui aime à se renfermer dans la matière, le positif et le fini. Les *Vies des Saints* ont perdu par là une grande partie de leur sublimité ou de leur grâce. Cependant quand un génie tel que celui d'Anselme, presque contemporain de S. Dunstan et à même de recueillir des traditions encore vivantes sur son prédécesseur, accepte ces pieux récits, on peut les admettre après lui, sans crainte d'encourir le reproche de crédulité.



---

# TABLE

## DES MATIÈRES.

---

<b>MÉDITATION I.</b> — A la sainte Trinité, pour lui demander les grâces générales dont nous avons besoin.	<i>Page.</i> 1
<b>MÉDITATION II.</b> — A Dieu le père, par les mérites de son fils incarné. — Quel est notre véritable intercesseur.	10
<b>MÉDITATION III.</b> — A Dieu. Contre les trois ennemis qui nous attaquent le plus souvent et avec le plus de péril pour nous ; c'est à dire la vaine gloire, l'envie et l'orgueil.	23
<b>MÉDITATION IV.</b> — Le pécheur inquiet de ses fautes les expose devant Dieu avec simplicité et en bannissant toute honte.	29
<b>MÉDITATION V.</b> — Pour obtenir la componction du cœur dans la prière.	34
<b>MÉDITATION VI.</b> — Le pécheur ne doit jamais désespérer, quelles que soient ses fautes, parceque le Seigneur, qui est tendre et miséricordieux, ne veut la mort d'aucun pécheur.	37
<b>MÉDITATION VII.</b> — Le pécheur avoue à Dieu ses péchés en lui demandant humblement sa grâce.	43
<b>MÉDITATION VIII.</b> — Sentiments de repentir.	46
<b>MÉDITATION IX.</b> — Le pécheur s'abandonne sans réserve à la volonté de Dieu.	47
<b>MÉDITATION X.</b> — Ce qu'il faut demander à Dieu.	49
<b>MÉDITATION XI.</b> — Conformer notre volonté à celle du Créateur.	63

- MÉDITATION XII. — Louanges et actions de grâces.** 65
- MÉDITATION XIII. — Pour un père, une mère et des amis.** 69
- MÉDITATION XIV. — Au Saint-Esprit, pour lui demander ses lumières et ses grâces.** 71
- MÉDITATION XV. — A Jésus-Christ. Bienfaits du Rédempteur et misères de la vie humaine.** 73
- MÉDITATION XVI. — Pour obtenir la grâce des larmes au souvenir de ses péchés.** 79
- MÉDITATION XVII. — Pour obtenir la grâce de n'aimer que Dieu.** 86
- MÉDITATION XVIII. — Pour qu'il soit seul l'objet des soupirs, de la faim et de la soif de l'âme chrétienne.** 94
- MÉDITATION XIX. — L'âme, suivant l'expression de l'apôtre, aspire ici à se dégager du corps et à retourner auprès de son Sauveur.** 99
- MÉDITATION XX. — L'âme s'excite à l'amour de Dieu et au désir d'appartenir à Jésus-Christ.** 105
- MÉDITATION XXI. — L'âme lui avoue sa misère et son indignité.** 112
- MÉDITATION XXII. — Le pénitent sollicite humblement le secours divin.** 113
- MÉDITATION XXIII. — Pour nos amis.** 115
- MÉDITATION XXIV. — Pour nos ennemis.** 119
- MÉDITATION XXV. — Dignité du ministère sacerdotal.** 123
- MÉDITATION XXVI. — Le prêtre contemple attentivement avec quelle miséricorde Jésus-Christ a revêtu pour nous la nature du limon dont il nous a formés.** 130
- MÉDITATION XXVII. — Le prêtre, tenant en ses mains le corps et le sang de Jésus-Christ, se rappelle avec amour quelles douleurs le Sauveur a endurées pour nous sur la croix.** 137
- MÉDITATION XXVIII. — Le prêtre, avant la consécration du corps de Jésus-Christ, reconnaît et confesse son indignité.** 141

- MÉDITATION XXIX.** — Le prêtre, avant la consécration du corps de Jésus-Christ, s'offre au Seigneur lui et le troupeau qui lui est confié. 145
- MÉDITATION XXX.** — Le prêtre, avant de célébrer le saint sacrifice, demande à Dieu pardon de tous ses péchés. 153
- MÉDITATION XXXI.** — Le prêtre qui va célébrer invoque la clémence du divin Rédempteur. 155
- MÉDITATION XXXII.** — Sentiments de contrition du prêtre avant le saint sacrifice de la messe. 156
- MÉDITATION XXXIII.** — Prière du prêtre avant le sacrifice. 157
- MÉDITATION XXXIV.** — Le prêtre adore Jésus-Christ avant de recevoir son corps et son sang. 158
- MÉDITATION XXXV.** — Acte de foi du prêtre avant de recevoir le corps de Jésus-Christ. 160
- MÉDITATION XXXVI.** — A Dieu et à tous les saints. L'âme pénitente implore la grâce de Dieu et les suffrages des bienheureux. 161
- MÉDITATION XXXVII.** — Le pécheur s'excite à la reconnaissance et à l'amour, au souvenir des biens qu'il a reçus de Dieu. 165
- MÉDITATION XXXVIII.** — A Jésus-Christ. L'âme pénitente s'associe au triomphe du Sauveur et lui demande la grâce du salut. 169
- MÉDITATION XXXIX.** — Invocation à Jésus-Christ et à tous les saints. 171
- MÉDITATION. XL.** — Cantique en l'honneur de Dieu et de tous les saints. 174
- MÉDITATION XLI.** — Hommage à la croix de notre Seigneur. 181
- MÉDITATION XLII.** — Merveilles et triomphe de la sainte Croix. 185
- MÉDITATION XLII.** — A la croix du Seigneur. La sainte Croix, la bienheureuse Vierge, et le bon larron. 187
- MÉDITATION XLIV.** — Elévation à la sainte Croix. 194



- MÉDITATION XLV. — Invocation à la sainte Croix. 195
- MÉDITATION XLVI. — Mérites de la sainte Vierge ; grandeur de nos misères. 196
- MÉDITATION XLVII. — A la sainte Vierge Marie pour lui demander son intercession. 204
- MÉDITATION XLVIII. — A la sainte Vierge Marie pour lui demander la grâce d'une bonne mort. 207
- MÉDITATION XLIX. — Sentiments de confusion du pécheur à l'aspect de la pureté immaculée de la sainte Vierge. 208
- MÉDITATION L. — Le pécheur repasse devant elle tous ses péchés pour sortir de sa tiédeur. 213
- MÉDITATION LI. — Le pécheur lui demande de dissiper ses craintes et ses terreurs du jugement de Dieu. 217
- MÉDITATION LII. — Mérites et grandeurs de Marie. 222
- MÉDITATION LIII. — A la sainte Vierge Marie et à S. Jean l'Evangéliste pour réclamer leurs suffrages. 236
- MÉDITATION LIV. — Figures symboliques et puissance de la sainte Vierge. 239
- MÉDITATION LV. — Triomphe et miséricorde de Marie. 241
- MÉDITATION LVI. — Pour la fête de la Nativité. 245
- MÉDITATION LVII. — Pour la fête de l'Annonciation. 247
- MÉDITATION LVIII. — Pour la fête de la Nativité de notre Seigneur. 248
- MÉDITATION LIX. — Pour la fête de la Purification. 250
- MÉDITATION LX. — Pour la fête de l'Assomption. 253
- MÉDITATION LXI. — Prière à la sainte Vierge et à tous les saints. 255
- MÉDITATION LXII. — A l'ange gardien. 260
- MÉDITATION LXIII. — A S. Jean-Baptiste. L'âme repentante recourt à son intercession, au souvenir des péchés que lui reproche sa conscience. 262
- MÉDITATION LXIV. — A S. Pierre apôtre. Le pécheur déplore amèrement ses péchés avec l'apôtre pénitent. 270
- MÉDITATION LXV. — A l'apôtre S. Paul. Le pécheur

lui témoigne la crainte qu'il éprouve des jugements de Dieu à la suite des péchés qu'il a commis. 277

**MÉDITATION LXVI.** — A l'apôtre S. André.—Le pécheur invoque avec larmes sa protection et ses suffrages auprès de Dieu. 295

**MÉDITATION LXVII.** — A l'apôtre S. Jean. L'âme pénitente lui demande la grâce d'éviter la damnation éternelle, devant laquelle elle tremble de frayeur. 300

**MÉDITATION LXVIII.** — Au même apôtre, pour qu'il obtienne au pécheur le double amour de Dieu. 307

**MÉDITATION LXIX.** — A S. Etienne. Charité et mort du glorieux martyr. Le pécheur l'invoque avec confiance. 316

Charité de S. Etienne. 320

Mort de S. Etienne. 323

**MÉDITATION LXX.** — A S. Laurent, pour lui demander la grâce de se vaincre soi-même. 326

**MÉDITATION LXXI.** — A S. Martin. L'âme plongée dans l'abîme du péché pousse un cri de détresse vers son saint patron. 330

**MÉDITATION LXXII.** — A S. Benoit. L'âme dans la confusion de ses péchés lui expose ses besoins et implore son secours. 343

**MÉDITATION LXXIII.** — A S. Dunstan. Avec le souvenir de sa puissance et de ses miracles. 347

**MÉDITATION LXXIV.** — A sainte Marie-Madeleine. Avec le souvenir de son amour pour Jésus-Christ. 353

**MÉDITATION LXXV.** — Prière d'un évêque au saint patron de l'église qu'il administre. 360

Notes et éclaircissements. S. Dunstan. 367













